A 372 R

Palat. XX 17

Digitized by Google

LA CONQUÊTE
DE NAPLES.

Digitized by Google

580712

LA CONQUÊTE DE NAPLES PAR CHARLES VIII,

OUVRAGE COMPOSÉ SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV;

PAR PAUL G.

JUVENILIA MEA.

TOME III.

PARIS,

Chez FUCHS, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

AN IX. (1801.)

LA CONQUÊTE DE NAPLES PAR CHARLES VIII.

CHANT XXXII.

Bourbon de Vendôme et Maltide tombent dans les filets de l'Illusion. Bourbon combat contre le plus abominable des monstres. Il rend la raison à tous les enchantés, etc.

L'Illusion est reine du jeune âge :
Dans ses filets trop heureux qui s'engage.
Sa coupe d'or, de rubis, de saphirs,
De diamans, présente à la jeunesse
Une liqueur dont l'énergique ivresse,
En l'excitant au travail, aux plaisirs,
Chasse l'ennui, la peine, la tristesse,
Et quelquefois lui donne des succès
Que la raison n'eût obtenus jamais.

Je l'aime fort ; j'y bus, j'en étais ivre
Le premier jour où j'entrepris ce livre.
Je ne sais pas même trop maintenant

Si j'ai perdu tout cet enivrement.

L'Illusion me plut, et sait me plaire :
Autant je l'aime, autant je hais sa mère,
Vieille hideuse, au visage imposteur,
Qu'on craint, qu'on suit, qu'on appelle l'Erreur.
Je vois par-tout ses temples et ses piéges.
J'entends par-tout traiter de sacriléges
Ceux dont la voix résiste à ses fauteurs.
Mais qu'il m'est doux de rencontrer un sage
Dont le génie et le mâle courage
Brave en riant les publiques clameurs,
Raille les sots, les fripons, les menteurs,
Aux préjugés livre une sainte guerre,
Et verse un peu de bon sens sur la terre!

Tel parmi nous était le grand *Voltaire*.
Nous l'avons vu, du Prêtre des Romains
Sapant le trône, éclairer les humains.
Ce *Diderot*, dont le vaste génie
Conçut le plan de l'Encyclopédie,
De nos pédans vit la dent de harpie
Le déchirer. Ses conseils et sa main
Ont soutenu, de ma naissante verve,
Les premiers pas dans le rude chemin
Où je cherchais *Apollon* et *Minerve*.

Ce *Beaumarchais*, cet ami de mon cœur,
Depuis le jour qu'il peignit *Eugénie*,
De plus de sots éprouva la fureur.

Cent fois vainqueur de leur troupe ennemie,
Il les voyait rentrer dans leur bourbier,
Puis ressortir gonflés de calomnie,
Et de nouveau contre lui croasser,
Pour y rentrer avec ignominie.

Ah malheureux! voilà donc les destins
Que doit subir tout ami des humains.
Le ban, les fers, le bûcher, la ciguë,
Voilà son sort : oui, vîte, qu'on le tue.
Nos mains pour lui, bientôt après sa mort,
Élèveront, en pleurant sur son sort,
Un mausolée, un temple, une statue....

Ah sots humains! ah lâches! ah méchans!
A vous servir qui pourrait se complaire?
Mais réprimons, s'il se peut, ma colère.
Je suis bien loin de ces jeunes amans
Dont vous voulez que je peigne la flamme :
Or leur histoire a peut-être en mon ame
Fait éclater le courroux que je sens.

Ils se livraient à toutes leurs tendresses,
Et confondaient, ivres de sentimens,
De leurs deux cœurs les doux épanchemens.
A leurs baisers, à leurs embrassemens,
Au charme heureux des plus vives caresses,
Ont succédé les plus tendres sermens;
Tous deux juraient d'être toujours constans,
De se chérir uniquement au monde,
D'avoir toujours une ardeur sans seconde,

Qui triomphât de la mort et du temps.

Veillant près d'eux, les couvrant de ses flammes,
L'Amour avait confondu leurs deux ames.
Les eaux, les bois, les Nymphes, les Zéphyrs
Semblaient se plaire à croître leurs plaisirs.

Fille du Temps, aimable passagère,
L'heure près d'eux s'envolait plus légère,
Et les plongeait dans un heureux oubli
Des biens, des maux, des erreurs de la terre.
D'un seul desir tout leur cœur est rempli :
C'est de se voir, de s'aimer, de se plaire,
De se livrer à jamais, sans détour,
Aux soins touchans d'un mutuel amour.

Comme ils goûtaient cette ivresse profonde,
Ne s'occupant que d'eux seuls dans le monde,
Sur l'autre bord du ruisseau qui baignait
Les bois touffus de cette isle fleurie,
Et le gazon qui de lit leur servait,
Un courier passe, et se détourne, et crie :
Noble héros, parlez, répondez-moi :
Depuis hier, qu'est devenu le Roi ?
Est-il captif ? est-il mort ? Le Saint-Père ;
L'Empereur Grec, et le Roi d'Angleterre,
Et le Sultan ont aussi disparu.
Tout notre camp de crainte est éperdu.
Je cours par-tout pour avoir des nouvelles
De *Charles huit*, du Pape, et de leurs belles.

En savez-vous ? — Qui ! moi ! je n'en sais pas,
Répart *Bourbon*. — Je cours donc à grands pas
En d'autres lieux. Il dit, il part, il laisse
Les deux amans remplis d'un juste effroi.
Quoi ! dit *Bourbon*, on a perdu le Roi !
O mon amante ! ô ma tendre maîtresse !
Avec ardeur je t'aime, je le doi ;
Mais mon honneur s'oppose à ma tendresse :
Il faut remplir le plus sacré devoir ;
De nos Français calmons le désespoir.
Près de ces bords, notre armée étendue
Offre d'ici ses drapeaux à ma vue.
Rejoignons-la ; partons dès cet instant.
Mais chacun d'eux, de l'autre, en cheminant,
S'occupant trop, tous les deux se trouvèrent
Pris dans le piége où tant de Rois tombèrent.
Dans ce beau lieu, séjour d'illusion,
Où l'on voit tout selon sa passion,
Maltide alors ne vit rien que *Bourbon*.
Mais du Héros l'ame vraiment auguste,
Par des erreurs craignant de se flétrir,
Pour passion avait l'ardent desir
D'avoir toujours de tout point l'esprit juste :
Si qu'en ce lieu son esprit épuré,
Plus juste encor devint plus éclairé.

A sa raison nul prestige n'impose :
Il connaît tout ; il voit distinctement
De tant de maux les effets et la cause.
Ceci, dit-il, n'est rien qu'enchantement,

Illusion, dont le charme nous frappe.
Oui ; mais comment à tant de Rois, au Pape,
Aux Cardinaux, rendre le jugement?

O grand Héros! que te sert ton courage?
Et que peut-il contre les passions?
On a sòuvent vaincu des nations :
Mais qui jamais rendit un peuple sage?
Que dis-je! un peuple! une ville! un village!
Une famille! Un tel exploit jamais
N'a pu se faire ; et pourtant tu voudrais
L'exécuter, et tu cours l'entreprendre!

A la raison essayant donc de rendre
Ces quatre Rois, et le Pape, et leur cour;
De l'un à l'autre il passe tour à tour :
Il parle, il prie, il conjure, il menace,
Il les rassemble. Ainsi dans les combats,
Quand la terreur dispersait ses soldats,
Allant, venant, ranimant leur audace,
Il les forçait à marcher sur ses pas.
Ainsi pour lors essoufflé, hors d'haleine,
Ne ménageant ni ses soins ni sa peine,
Il les enlève à leurs jeux, et son bras,
Hors de ces lieux, les pousse, les entraîne ;
Mais vainement. Ils sont sortis à peine
Qu'un doux penchant bientôt les y ramène.
Bourbon vingt fois revole à leur secours,
Vingt fois encore avec lui les emmène :
Toujours chassés, ils y rentrent toujours.

Peut-être eût-il par sa persévérance
Désabusé les guerriers de la France ;
Mais Saint *Janvier*, bouillant d'exécuter
Un noir projet qu'il vient de méditer
Contre *Bourbon*, avec l'Erreur appelle
Les préjugés, troupe aveugle, cruelle,
Qui croit que nul ne lui doit résister,
Et qui sans cesse est divisée entr'elle.

De la Sottise aussitôt les enfans,
Borgnes, bossus, boiteux et malfaisans,
De tous côtés arrivent clopinans.

Bourbon, toujours rempli de confiance,
Poursuit le cours de ses nobles travaux ;
Et plus il voit s'égarer ces héros,
Plus il redouble et d'art et d'éloquence,
Et de raison, sur-tout de patience,
Pour rétablir en eux le jugement.

De tous côtés il entend des murmures ;
Puis ce bruit sourd, allant, roulant, croissant,
Bientôt se change en un torrent d'injures.
Le bien qu'il fait on l'interprète à mal.
Ceux que l'Erreur avait changés en bêtes,
Ouvraient déja leurs gueules toutes prêtes
A l'engloutir. Un étrange animal
Obliquement au milieu d'eux s'avance ;
Il rampe, il saute, il retombe, il s'élance.
Ce monstre informe, assemblage effrayant,

Est composé de têtes de serpent ;
Au lieu de corps, une immense vessie,
Tantôt gonflée et tantôt aplatie,
Les rassemblant, l'un à l'autre les lie.
Chacune aboie, et siffle, et heurle, et mord,
Et darde au loin une langue empestée
D'un noir venin, et de sang infectée.
Jamais aucune en aucun temps ne dort.

S'il se nourrit, c'est de ce que la fange
Et les bourbiers ont de plus rebutant,
De plus immonde et de plus dégoûtant.
Son ventre flasque, enflé par ce mélange,
Grandit, grossit, et croît dans un instant
A la hauteur d'un énorme géant.
La bête est ivre, alors elle a la rage.
Les Rois, les grands, l'homme d'esprit, le sage,
Sont les premiers que sa démence outrage.

Bourbon mordu, mais non pas déchiré,
Voit près du monstre accourir les Furies ;
Il voit voler la troupe des harpies ;
L'Hypocrisie, à l'air calme et serein,
Tiare au front et l'encensoir en main,
Lui dit : prenez, buvez ; ceci, mon frère,
Dans vos travaux, vous sera salutaire ;
C'est un breuvage admirable, excellent,
Où la ciguë est jointe à l'orpiment.
Un peu plus loin, l'Ignorance indocile,
Et ses fauteurs, l'un en habit fourré,

L'autre en mortier, l'autre en bonnet carré,
De fagots verds allumaient une pile,
Et proposaient au Héros d'y monter;
Sur son refus ils voulaient l'y jeter.

Cent nains courbés sous de lourdes besaces,
Et se huchant sur de longues échâsses,
Autour du monstre avançaient tous chantans
Comme corbeaux, crapeaux ou chats-huans.
Autour du feu, tous choisissaient des places.
Brûlez, brûlez, sont les mots répétés,
Dont le refrein s'entend de tous côtés.

Toujours hurlant, cette troupe féroce
Approche, entoure, environne *Bourbon*;
Déja cent bras, l'un armé d'une crosse,
L'un d'une croix, l'autre d'un long bourdon,
Et celui-ci des flammes d'un brandon,
Tournant vers lui, s'avancent pour le prendre.
Quelque mépris qu'eût pour eux le Héros,
Il fallut bien à la fin s'en défendre:
Mais pour punir ces innombrables sots,
Il ne prit point cette terrible épée
Que cent guerriers ont de leur sang trempée,
Il prit son fouet, et d'un bras vigoureux
Il fait sur eux pleuvoir des coups nombreux.

Quand sur les bords qu'une eau dormante mouille,
De toutes parts croasse la grenouille,
On ne prend point le glaive ou le mousquet

Pour arrêter leur importun caquet.
Qu'un bras armé d'une gaule en frappe une,
Tout est saisi d'une terreur commune.
La troupe entière est muette ; et chacune,
Et saute, et fuit, et plonge en son bourbier ;
Et sur ce bord on n'entend plus crier.

Ainsi fuyaient devant le chevalier
Tous ces bâtards dont l'Erreur trop féconde
Si sottement peupla toujours le monde.

Ah ! si *Bourbon* n'eût été qu'un guerrier,
Jamais il n'eût, malgré tout son courage,
Pu les chasser ; mais il était un sage.
Il connut bien, dans ce danger pressant,
Qu'un esprit juste, avec une ame calme,
Vaut cent fois mieux que trésor et que palme.
La foule fuit, et renverse en courant
Les fagots verds, la coupe et l'orpiment.

Le monstre noir, aux cent têtes fumeuses,
Au ventre large, et plus gros qu'un géant,
Résiste seul. Ses langues venimeuses,
Sifflant, grondant, s'élançant sur *Bourbon*,
Versent sur lui des gouttes d'un poison
Infect, impur, dont les taches grossissent
Subitement, et par-tout le noircissent.
Mais le Héros s'armant de sa raison,
Marche vers lui, lui porte un coup terrible :
Ce corps si gros, cet énorme ballon

Crève à l'instant. Une vapeur horrible
Sort de ses flancs écrasés, aplatis,
Sur le gravier rampans, anéantis.

Cette vapeur qui trouble l'atmosphère,
Blanchit *Bourbon*; son front resplendissant
Répand alors une vive lumière.
Il cherche en vain ce monstre dévorant;
A peine il peut discerner sur la terre
Son ventre plat, ses langues et ses dents,
Qui produisaient encor des sifflemens,
Mais faibles, sourds, perdus dans la poussière.

Pour étouffer ce murmure insultant,
Il foule aux pieds ces têtes de serpent;
Il les écrase, il marche sur chacune;
Il prétend bien n'en épargner aucune.
Lors il entend ces effroyables mots:
Tu m'as vaincue et ne peux me détruire;
Toujours je suis prompte à me reproduire
Pour éprouver le sage et le héros.
De tout succès implacable ennemie,
Crains-moi, *Bourbon*, je suis la Calomnie.

Bourbon, sans trouble et non pas sans horreur,
S'éloigne alors; et ce monstre imposteur,
Et cette troupe infernale, hideuse,
Enfans pervers, nés des flancs de l'Erreur,
N'assiégent plus cette ame courageuse
Qui ne connaît le vice ni la peur.

L'Illusion, cent fois plus dangereuse,
Espère encor le prendre dans ses lacs :
Un lit de fleurs se trouve sur ses pas ;
Elle y conduit les Grâces demi-nues,
De volupté, de desirs éperdues :
Il les évite ; il se voit présenter
Par tout un peuple, un sceptre, une couronne ;
Des courtisans la foule l'environne ;
Mais leurs présens ne peuvent le tenter :
Il en sourit ; et loin d'être amollie,
Cette ame forte encor se fortifie.
Rien ne l'égare ; il s'applique toujours
A retirer de ce lieu de prestiges
Tous ces héros attaqués de vertiges,
A leur donner du moins quelques secours.

Parmi ces bois, ces berceaux, ces fontaines,
Ces monceaux d'or, et ces arts et ces jeux,
Et ces palais qu'aux passions humaines
L'Illusion présentait en ces lieux,
Il aperçoit en marbre travaillée,
Et sur une ancre en riant appuyée,
Une figure au front large et serein,
De l'abondance ayant la corne en main ;
Tout cœur s'embrase et s'anime à sa vue :
C'est l'Espérance ; elle offrait aux mortels
De vains succès qui paraissaient réels ;
Et de la foule en ces lieux retenue,
Les yeux ardens fixaient cette Statue.

Dès qu'il la vit, il conçut qu'elle était

Le talisman qui tous les enchantait ;
Et pour finir son auguste entreprise,
Il la saisit, la renverse, la brise,
La met en poudre, et l'abandonne au vent.
L'Illusion se dissipe à l'instant.
Les passions s'envolent avec elle.
Tous nos héros reprennent leurs esprits ;
Et cependant, encor tout étourdis,
Ils regrettaient la passion cruelle,
Et les erreurs dont ils étaient épris.
Ainsi rendus à la nature humaine,
Du Roi d'Ithaque on vit les matelots
Lui reprocher d'avoir fini leurs maux,
Et ressentir en secret quelque peine
De n'être plus au rang des animaux :
Moi-même ainsi, jouet d'une volage,
Quand ma raison triomphe de mes sens,
Je pleure, hélas ! je me plains d'être sage,
Et je regrette encor tous mes tourmens.

Ces Chevaliers, les Dames, le Saint-Père,
Sa noble fille à tant d'amans si chère,
L'Empereur grec, le Sultan, les deux Rois,
En recouvrant leur bon sens ordinaire,
Un peu moins fous qu'ils ne l'étaient naguère,
De la raison suivaient très-mal les lois.

Charles disait : rien n'est bon que la guerre.
Marchons à Naple. O *Zizim !* ô *Perkin !*
J'y veux souper avec vous dès demain.

Les autres Rois redisaient, pour lui plaire :
Marchons à Naple ; et ces mots répétés
Sont par les vents jusqu'à Naples portés.

Le vieil *Alfonse* aussitôt s'épouvante.
Dom *Bournarès*, sans prendre aucun parti,
Blasphémant Dieu, restait anéanti.
Des courtisans la foule malfaisante,
Rangée en cercle, et pressée autour d'eux,
D'un œil malin les observait tous deux.

Moins réservé, le peuple, avec furie,
Court et s'assemble autour de leur palais,
Et chante et danse, et les menace ; et crie :
Pendez *Alfonse*, écorchez *Bournarès* ;
Vivent la France et le Roi des Français !

Dans chaque rue, et d'Église en Église,
Pieds nus, bras nus, tête nue, en chemise,
Vêtus d'un sac, de nombreux pénitens
Se flagellaient ; et les lâches agens
De *Bournarès* tremblaient au nom des Francs,
Et de *Janvier* invoquaient l'entremise.

Couvert d'un casque, et le fer dans les mains,
L'altier *Marus*, courant de place en place,
Voulait à tous inspirer son audace.
Il s'écriait : les Tyrans et les Saints
Ont tout perdu. Braves Napolitains,
Vous dont les murs ont été la patrie

De cent héros, l'honneur des vieux Romains,
Est-il donc temps qu'on menace ou qu'on prie ?
Profitons bien de ces premiers momens ;
Chassons d'abord les Gaulois d'Italie,
Et vengés d'eux sur leurs corps expirans,
Brûlons nos Saints, et pendons nos Tyrans.
Suivez mes pas ; marchez, et la victoire
Brise vos fers, et vous rend votre gloire.

A ses accens mille jeunes guerriers
Volent à lui, criant aux murs, aux armes ;
Des ponts-levis dressent les madriers,
Baissent la herse, et triplent les alarmes.

De ces remparts bien clos, bien défendus,
D'armes, de gens, par ses soins bien pourvus,
Déja trois fois l'intrépide *Marus*
A fait le tour ; puis, sans reprendre haleine,
Il sort des murs, il descend dans la plaine,
Il la franchit, il parvient dans ce camp
Que défendaient *Gonzague* et *Ferdinand*.
Foulant aux pieds les champs les plus fertiles,
De leurs soldats ils déployaient les files,
Ils en formaient de redoutables rangs ;
De leur armée ils appuyaient les flancs,
L'un vers les bords fortunés et tranquilles
Du doux Sebete, et l'autre vers ces flots
Où du Roi *Charle* on voyait les vaisseaux,
Où plein d'ardeur le hardi *Congobare*
A les combattre avec soin se prépare.

Des hauts clochers, et des murs et des tours,
Et des rochers qui bordent ces rivages,
Mille canons garnissent les contours.
Très-sensément les chefs, prudens et sages,
Ont fait raser ou brûler vingt villages,
Et vingt châteaux de jardins embellis,
Doux ornemens, richesses du pays,
Mais dont l'aspect, à leur vue alarmée,
Masquait de *Charle* et la marche et l'armée.

NOTES DU CHANT XXXII.

(1) Ce *Diderot*.

Denis Diderot, né à Langres en 1713, était un de ces hommes dont le génie ferme, la science prodigieuse, les mœurs irréprochables, l'élocution facile, élevée, abondante, énergique, commandent l'admiration et arment l'envie. Il eut donc des partisans très-zélés et des ennemis très-acharnés.

Il savait ce qu'ignorent presque tous les gens de lettres; car il connaissait tous les arts mécaniques et tous les beaux arts. Il a donné d'excellentes idées à des peintres et à des sculpteurs, aussi bien qu'à la plupart des jeunes gens qui cultivaient la littérature.

Il était excellent à consulter : il voyait dans un ouvrage dont il entendait la lecture, non-seulement tout ce qu'il contenait, mais encore tout ce qui aurait dû s'y trouver. Il en parlait à l'auteur comme si réellement ce qui manquait à son ouvrage y eût été; il communiquait toutes ses idées sans réserve; il en faisait naître; et lorsqu'on goûtait ses pensées et qu'on faisait scrupule de se les approprier, il encourageait à s'en servir. Les idées, disait-il, qu'un livre inspire au lecteur, appartiennent à l'auteur; elles ne seraient pas nées sans lui; il peut en user comme d'un fruit qu'il a fait éclore. C'est ainsi qu'une foule de scènes, de situations, de caractères, de dénouemens, qu'il a imaginés en entendant lire des pièces tragiques ou comiques, ont été mis au théâtre avec succès par cent auteurs qui s'en sont attribué toute la gloire.

Il aimait à rendre service, et il en a rendu à toutes sortes

de personnes, même à des gens qu'il ne connaissait pas. C'était moins avec sa bourse qu'il obligeait (car il n'était pas riche) que par ses soins, son travail, ses sollicitations, le crédit que lui donnaient sa célébrité, et la considération personnelle dont il jouissait.

Cette considération était si bien fondée sur l'idée de ses vertus et la franchise de ses opinions, que, dans toutes les sociétés qu'il fréquentait, on ne l'appelait que le philosophe.

Il fut un jour envoyé par lettre-de-cachet au donjon de Vincennes, non pour avoir ou dit, ou écrit, ou fait quelque chose qui fût reprochable : le ministre voulait seulement savoir quel était l'auteur d'un livre qui venait de paraître, et on soupçonnait cet auteur d'avoir communiqué son manuscrit à *Diderot*.

Interrogé dans ce donjon par le lieutenant général de police ; je puis vous assurer, lui répondit-il, que l'auteur de ce livre m'est inconnu. D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne pourrais le connaître que par la confiance qu'il aurait prise en moi, et vous pouvez bien croire que je ne la trahirais pas.

Savez-vous bien, lui dit le magistrat, qu'avec de semblables réponses on court le risque d'être enfermé toute sa vie ? — J'aime mieux, lui répartit le philosophe, vivre et mourir dans un cachot avec ma propre estime, que d'en sortir méprisé de moi-même et des autres.

Le gouvernement était sévère quelquefois alors ; il était inique d'enfermer un homme pour lui arracher le secret d'un autre ; mais enfin le gouvernement n'était pas barbare : la fermeté du philosophe, en inspirant de l'estime, fit adoucir sa captivité. Il passa bientôt du donjon dans le château, et peu de temps après on lui rendit sa liberté.

Voltaire, la marquise *du Châtelet*, et tout le public prenaient hautement sa défense, et la voix publique avait alors quelque influence.

Il y eut toujours deux sortes de gens qui clabaudèrent contre *Diderot* : la première était la foule de ceux dont ses lumières et son éloquence contrariaient les préjugés ; l'autre était celle de tous ces petits serpens qui, réchauffés dans son sein, nourris de ses idées, devant les succès de leurs ouvrages à ses conseils, affectaient et affectent encore d'en dire du mal, de peur qu'on ne les soupçonne de lui devoir quelque chose.

Ces criailleries nuisaient un peu à sa réputation dans son pays; elle arrivait plus pure aux nations étrangères. Pauvre et persécuté en France, la fortune lui arriva du fond du nord, conduite par cette impératrice qui, à l'exemple de *Louis* XIV, récompensait le mérite, même hors de ses États.

Le philosophe (car je me plais à l'appeler de ce nom) avait donné à la scène beaucoup plus de vérité par ses pièces du *Fils naturel* et du *Père de Famille ;* et quoiqu'il les eût fait imprimer sous le nom vulgaire de comédies, on sentit cependant qu'elles seraient l'origine d'un nouveau genre.

Il y avait pourtant auparavant au théâtre des pièces d'un intérêt touchant, et même d'un genre qu'on appelait larmoyant. On y pleurait ; mais on n'y voyait pas cette vérité d'action qui rapproche, autant qu'il est possible, la scène de la vie privée ; et c'est ce qui caractérisait sur-tout ce nouveau genre.

C'est à *Diderot* qu'on doit ce beau tableau des connaissances humaines, qui est à la tête de l'*Encyclopédie*.

Jamais cet immortel ouvrage n'eût été conçu ni exécuté sans lui. Il fallait réunir à la plus vaste mémoire, à la connaissance des lettres et de tous les arts, l'assiduité du travail le plus opiniâtre ; car il a revu presque tous les articles qui traitent des arts mécaniques et des métiers, et il a corrigé toutes les feuilles de l'Encyclopédie. Il fallait en outre le

courage le plus ferme pour résister à tous les orages que le fanatisme des dévots et l'ineptie de quelques magistrats suscitèrent contre ce dépôt des connaissances humaines.

Quelles qu'aient été les opinions métaphysiques de ce philosophe, opinions qu'on a plus combattues que connues, il est sûr que très-peu d'hommes ont montré autant de vertus, ont fait un emploi aussi vaste et aussi utile de leurs connaissances, et ont mieux mérité de leur siècle, de leur pays et de la postérité.

(2) Ce *Beaumarchais*, cet ami de mon cœur.

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, né à Paris le 24 de janvier 1732, était aussi un de ces hommes rares pour lesquels on se passionne, et contre lesquels l'envie se déchaîne. Il a été plus calomnié que *Diderot*, mais par d'autres motifs.

Comme il étoit extrêmement aimable, qu'il eut une jeunesse très-brillante, que la nature l'avait doué de tous les dons qui font plaire, de tous les talens qui font réussir, et d'un grand caractère, il eut des rivaux, des jaloux et des envieux dans tous les genres.

Ce n'est pas ici le lieu de détailler ses succès, et les causes de tant de calomnies. Je crains de m'abandonner au plaisir de parler de lui; je veux maintenant ne le considérer que comme auteur dramatique.

Diderot ayant donné sous le nom de comédie *le Fils naturel* et *le Père de Famille*, la lecture de ces pièces développa le talent de *Beaumarchais*, et il composa son *Eugénie*. Ah! lui dit *Diderot* avec son style pittoresque, *vous avez mis la tête dans un guêpier.*

En effet, toutes les guêpes littéraires, tous les bourdons du théâtre fondirent sur la pièce et sur l'auteur, les percèrent de leur aiguillon, et ne blessèrent dangereusement ni l'un ni l'autre.

Beaumarchais trouvant que cette pièce n'était ni une comédie ni une tragédie, l'intitula *Drame*. C'en étoit un incontestablement. Ce nouveau nom parut une prétention à un nouveau genre, et lui attira les clameurs de tous ces esprits inquiets, qui, se plaignant toujours qu'on ne donne rien de neuf, s'efforcent d'anéantir tout ce qui a quelque apparence de nouveauté.

Eugénie resta au théâtre malgré leurs cris : *Beaumarchais* donna quelque temps après *les Deux Amis*, autre pièce du même genre, mais plus fortement dessinée, et plus correctement écrite; elle resta aussi au théâtre malgré les mêmes criailleries.

Alors ils imprimèrent que *Beaumarchais* était un esprit triste, qui faisait des drames par impossibilité d'être gai.

Pour réponse il donna *le Barbier de Séville*, et il fit plus rire le parterre qu'il n'avait ri depuis *Molière* ou *Regnard*.

Il y a dans ce *Barbier* un personnage de *Figaro* dont le caractère était tout neuf. Ce fut une nouvelle source de jalousie et de clabauderies. *Beaumarchais* n'avait guère été calomnié jusqu'alors que pour avoir été trop aimable; il le fut dès ce moment pour avoir trop d'esprit.

Des procès qu'il essuya quelque temps après, et qu'il finit par gagner tous, développèrent en lui d'autres talens; il devint plus célèbre au barreau que tous les avocats. Ceux qui perdirent leur cause le calomnièrent, parce qu'il était trop bon logicien, et sur-tout parce qu'il n'avait pas tort.

Je m'arrête malgré moi, et je reviens à l'auteur comique; il donna sa *Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro*. Elle eut le succès le plus inattendu et le mieux mérité; car elle ramenait la comédie à sa première institution, au but de corriger, par le ridicule, toutes les autorités qui abusaient

ou usaient mal de leurs droits. C'était ce que faisaient les premiers comiques dans Athènes ; c'était ce que ces autorités défendirent chez les Grecs, ne permirent jamais chez les Romains, et ne souffraient point en France.

Tout le public applaudit au courage et à la gaîté de l'auteur; la pièce eut plus de cent représentations. Mais tous les antagonistes de *Beaumarchais* ne cessaient de crier que la pièce était scandaleuse, indécente, malhonnête, et ils ne cessaient cependant de revenir la voir : toutes les femmes y accouraient malgré ces clameurs, et y partageaient la joie du parterre sans scrupule. Le roi de Suède, qui était alors à Paris, en jugea mieux; il dit à la reine que cette pièce n'était pas indécente, mais insolente. Les rois sont sujets à voir de l'insolence où le public ne voit qu'une noble opposition aux abus. C'était là en effet tout ce que l'autorité pouvait reprendre dans cette comédie, et c'était aussi ce qui en assurait le succès.

On faisait tout ce qu'on pouvait alors pour rendre l'opéra intéressant ; on mutilait les meilleures tragédies pour les transporter sur la scène lyrique : *Beaumarchais* pensa qu'il vaudrait mieux faire voir au public un spectacle tout nouveau, et il imagina un opéra dont la conception est la plus vaste et la plus hardie qu'on ait jamais représentée sur ce théâtre. C'était encore un sujet tout neuf : le contraste d'un simple soldat s'avançant par sa bravoure et sa vertu, malgré les efforts d'un tyran farouche qui l'élève malgré lui, et qui se perd lui-même en voulant le faire périr. C'était encore une moralité que les rois pouvaient trouver insolente; mais il n'y avait guère qu'eux et leurs flatteurs qui pouvaient la blâmer.

On critiqua avec fureur le style de cet opéra, quoiqu'on ne fasse guère attention au style de ces sortes d'ouvrages, où les vers sont perpétuellement sacrifiés à la musique.

Il est vrai que ce sujet énergique n'est pas écrit avec la molle élégance des opéra de *Quinaut;* il n'y a pourtant pas plus de négligence dans le style de cette pièce que dans celui de la plupart des opéra du siècle, et on y trouve une foule de beaux vers qu'on ne voit pas dans les autres, tels que ceux-ci :

Où trouve-t-il, dis-moi, cette félicité?
Est-ce dans le travail ou dans la pauvreté?
— Dans son devoir : il sert avec simplicité
Le ciel, les malheureux, sa patrie et son maître.

Et ceux-ci qui terminent ce grand spectacle :

Mortel, qui que tu sois, prince, brame ou soldat,
Homme, ta grandeur sur la terre
N'appartient pas à ton état,
Elle est toute à ton caractère.

Mais beaucoup de gens alors trouvaient plus commode que leur grandeur appartînt à leur état. On cria donc et contre le plan, et contre les vers, et contre la musique, et contre l'auteur.

Beaumarchais a fini sa carrière dramatique par *la Mère coupable;* et quoique tout fût changé en France, cette pièce n'ayant été jouée qu'en 1793, elle éprouva le même sort que les autres, les fureurs d'une cabale pour la faire tomber, un succès soutenu, des clameurs, des satyres, des accusations d'indécence, de scandale, et la faveur déclarée du parterre.

Le célèbre d'*Alembert*, qui joignait une grande littérature aux profondeurs de la géométrie, possédait particulièrement le talent de la conversation. Je lui ai entendu dire bien souvent que, de tous les auteurs comiques, *Beaumarchais* était celui qui faisait le mieux dialoguer ses personnages.

Toutes les pièces de *Beaumarchais* ont un grand fond de moralité. Le public ne s'y est jamais trompé. Les critiques les plus impertinens n'ont pas contesté ce mérite à *Eugénie* et aux *Deux Amis*. Son *Mariage de Figaro* démontre évidemment que tout chef de famille, quelque grand seigneur qu'il soit, perd sa considération et devient le jouet de tout son domestique, si ses mœurs ne sont pas bonnes. Cette moralité méritait bien d'être mise au théâtre, sur-tout à l'époque où il a fait sa pièce.

Son opéra de *Tarare* avait pour but de montrer qu'il valait mieux être pauvre, vertueux et opprimé, que d'être un brigand couronné. Ce ne sont pas là *des lieux communs de morale lubrique ;* mais c'était la persuasion intime de l'auteur, et cette moralité mériterait bien d'être gravée dans tous les cœurs.

Sa *Mère coupable* est faite pour apprendre aux jeunes femmes que l'oubli d'un moment peut empoisonner toute la vie, et produire au bout de vingt ans des événemens sinistres. C'est à quoi la jeunesse ne pense guère, et c'est ce qu'il est pourtant nécessaire de ne lui pas laisser ignorer.

Ceux qui répétaient, et qui répètent encore, sans le croire, que ces pièces sont immorales, ressemblent aux critiques de *Molière*, qui attestaient que, dans l'*Avare*, il enseignait aux fils à voler leurs pères; dans *Georges Dandin*, aux femmes à tromper leur maris; et dans le *Tartuffe*, à n'avoir pas de religion.

Voilà comme le mérite vivant est jugé. Toutes ces clabauderies s'éteignent heureusement peu à peu : les ouvrages qui les contiennent s'oublient et disparaissent de toutes les bibliothèques : les bonnes pièces y demeurent; elles restent au théâtre, et elles continuent d'y être applaudies par des générations qui ne soupçonnent pas que, dans leur naissance, on les accusait d'ineptie ou d'immoralité.

Beaumarchais ne disait jamais de mal de personne, pas même de ses ennemis les plus ardens à en dire de lui. Il ne décriait jamais aucun ouvrage. Il était toujours le premier à louer toute espèce de mérite, à vanter les talens, à secourir ou à produire ceux qui en montraient. Il avait conservé les amis de sa jeunesse; il était entouré de vieux domestiques : il était l'homme le plus simple dans sa vie privée. Il était tel qu'on l'a dépeint dans ces vers, faits pour être gravés au bas de son buste :

Bon père, bon mari, bon maître, ami sincère,
Simple dans les succès, fier dans l'adversité,
Auteur original, homme à grand caractère,
Il sut, dans tous les temps, garder sa liberté.

CHANT XXXIII.

Bataille au pied du Vésuve. Bravoure et défaite de Maltide. Urbin est fait prisonnier. Éruption du Volcan.

O Dieu puissant ! tes bontés paternelles
Nous ont créés tous mâles ou femelles ;
Tous, jusqu'aux fleurs ; et pour nous rendre heureux,
Tu veux toujours que l'on soit deux à deux.
Tu défendis et le meurtre et la guerre ;
Tu commandas de bien peupler la terre.
Je te bénis : j'exécute ta loi
Autant qu'il est de facultés en moi.
Verse, ô mon Dieu ! sur d'autres les richesses ;
Mais donne-moi des baisers quotidiens,
De tendres jeux, de nocturnes caresses.
Dans l'Univers est-il de plus grands biens ?
Ne m'induis point à chérir des cruelles ;
Délivre-moi du joug des cœurs rebelles.
Je sais qu'on doit l'offense pardonner,
Et j'ai toujours fait grace aux infidelles :
Accorde-moi l'art de les ramener ;
Et si jamais mon aimable *Astasie*
D'un autre un jour avait la fantaisie,
Que ce ne soit qu'un éclair passager :
Ou si son cœur doit en effet changer,

Dieu tout-puissant ! exhausse ma prière ;
Que l'inconstante au moins me voie en frère,
En ami tendre, et non en étranger.

Mon cher lecteur, avant que je poursuive
Ce que feront les Français et l'Amour,
Et le Saint-Père et les Saints en ce jour,
Je dois vous dire ici ce qu'il arrive
Quand le Patron de la Virginité
N'a pu garder d'une jeune beauté
La fleur intacte, et qu'il ne peut plus faire,
De ce beau vase en son intégrité,
Le Dieu d'Hymen premier dépositaire ;
Il perd ses droits et son autorité.

Bien condamné par un arrêt céleste,
D'un cœur contrit, d'un air humble et modeste,
A *Magdelaine* il remet aussitôt
Ce bouton frêle, ouvert un peu trop tôt.
A tous ses droits cette Sainte succède,
A la blessure applique le remède ;
Si dextrement répare ce défaut,
Que de l'Hymen le Dieu souvent s'y trompe,
Qu'il en triomphe avec non moins de pompe
Et de plaisir. Telles jadis les eaux,
Qui de Canathe embellissaient les rives (1),
Par leurs vertus pudiquement actives,
Rétablissaient des Nymphes de Paphos,
Tous les printemps, la fleur épanouie,
Lui redonnaient l'éclat d'un bouton frais

Qui vient de naître, et qu'on n'ouvrit jamais,
Si qu'elle était comme neuve cueillie.

Ainsi le jour où *Nicolas* perdit
Les droits qu'il eut de garder le calice
De sa Pupille ; honteux, il le transmit
Sans différer à la Réparatrice
Des accidens qu'en sa légèreté
Cause l'Amour, hélas ! à la beauté.

Des cœurs blessés par ce Dieu, la Patronne
Jamais encor n'avait reçu personne
Sous sa tutelle avec tant de plaisir.
Déja, déja, prompte à la secourir,
Du Paradis elle franchit l'enceinte ;
Et saisissant d'abord l'ampoule sainte,
Elle l'emplit et de myrrhe et de nard,
Et d'ambroisie et même de nectar ;
Vole à *Maltide*, et de sa main experte,
A cette fleur un peu trop entr'ouverte,
Rend la fraîcheur ; son contour enchanté,
Plus frais à l'œil, en est plus velouté.
Jamais des vents il n'éprouva l'outrage ;
On n'y voit plus nul vestige apparent
De ce désordre et de ce doux ravage
Que lui causa l'Amour en badinant.
Maltide en est encor plus ravissante ;
Je ne sais quoi de plus voluptueux
Règne en ses traits, se répand dans ses yeux,
Et mille fois la rend plus attrayante :

L'Amour lui-même en est plus amoureux.

O *Magdelaine* ! ô Sainte bienfaisante !
C'est ton ouvrage. Hélas ! des traits de *Mars*
Garantis-la. Déja, de toutes parts,
N'entends-tu pas les tambours, les timbales,
Et dans ces rocs qui bordent l'Apennin,
Gronder, mugir, tonner par intervalles,
Les lourds accens de cent bouches d'airain ?

Sur des débris se frayant un chemin,
Le Roi des Francs marchait avec *Perkin*,
Et le Sultan dont il brisa la chaîne,
Et l'Empereur de Byzance et d'Athène.

Guidant en ordre un peuple de guerriers,
Ses Paladins, ses braves chevaliers,
Toujours parés des chiffres de leurs belles,
Juraient de vivre et de mourir pour elles.
Au milieu d'eux s'avançait *Fernandès*
Qui s'étonnait de servir les Français ;
Mais il faisait, malgré leur perfidie,
Ce qu'ordonnaient *Polémide* et *Délie*.

Non loin de lui, l'Amazone marchait
Et conduisait son escadron femelle,
Et *Nixtwoman*, qui toujours murmurait
D'avoir été vaincu par l'infidelle.

Le Saint Pontife a fait mettre un autel

Sur le plus haut des rochers du rivage :
Il dit la messe, il implore le ciel
Pour ces Français dont il craint le courage.

Ses deux bâtards, *Délie* et *Palvoisin*,
Et la beauté qui régna sur la Grèce,
Et de *Bourbon* l'innocente maîtresse,
D'un air distrait écoutent cette messe.
Chacune, hélas! sent palpiter son sein;
Et d'une vue inquiète, attentive,
Parcourt au loin et la plaine et la rive,
Et les tableaux en même temps offerts
A leurs regards par les monts et les mers.
Au pied du roc, ce camp, ces deux armées
Qui s'avançaient au combat animées;
Et ces canons de qui les longs éclairs,
De toutes parts, s'élevaient dans les airs;
Un peu plus loin, ce fleuve, cette ville
Où deux tyrans tremblaient dans leur asyle;
Ces champs couverts de lave, de débris,
Ce noir volcan, ce long trait de fumée
Qui s'élançait de sa bouche enflammée;
Ces bois, ces prés, ces hameaux, ces taillis,
Ces coteaux verds de pampres embellis,
Tout leur offrait de superbes images;
Et couronnant ces charmans paysages,
De l'Apennin les sommets orgueilleux,
Laissant flotter à leur pied les nuages,
Fendaient le ciel de leurs rocs sourcilleux.

Si de ces monts on détourne la vue,

Des vastes mers l'imposante étendue,
Par sa grandeur, vient étonner les yeux.
Leur sombre azur au tendre azur des cieux
Paraît s'unir, et forme un cercle immense.
Les flots alors s'étendaient en silence ;
Les vents oisifs laissaient l'air en repos ;
Tout semblait calme, uniforme, immobile.
Près du rivage on voyait des oiseaux,
Du sein des airs, se plonger sous les eaux,
Ou se jouer sur leur face tranquille ;
Tandis qu'au loin de rapides vaisseaux
Se balançaient sous leurs voiles tendues,
Faisaient jaillir la flamme sur les flots,
Et de la foudre imitant les carreaux,
Portaient la mort, troublaient l'onde et les nues,
Et de la rive effrayaient les échos.

O Reine Grecque ! ô *Maltide !* ô *Délie !*
O *Palvoisin !* pour vos cœurs généreux
Ce beau spectacle est un spectacle affreux.
Votre ame émue, étonnée, attendrie,
Ne vous permet de voir en ces momens
Que les dangers où volent vos amans.
Cent messagers, moines, valets ou pages,
Allaient, venaient, couraient sur ces rivages,
Observant mal tout ce qui s'y passait ;
Plus mal encor chacun le rapportait.
L'un d'eux vous dit que le Roi de la France,
Près de périr, n'a dû sa délivrance
Qu'au seul *Bourbon ;* mais que les ennemis

Contre *Bourbon* ont tourné leur vengeance,
Et qu'il sera bientôt ou mort ou pris;
Que l'Amazone accourt à sa défense.

Soudain *Maltide* à ce discours pâlit;
Et la douleur égarant son esprit,
Elle conçoit un peu de jalousie.
En combattant, dit-elle, à son côté,
Si *Polémide* allait sauver sa vie,
De sa valeur il serait enchanté,
Il l'aimerait, et moi.... moi, délaissée....
Soupçon horrible à ma triste pensée!...
Je dois.... je veux, prompte à le secourir,
Ou le sauver, ou près de lui mourir.

Dans ce dessein, s'éloignant du Saint-Père
Et de l'autel, elle part. Un vallon
Au pied du roc offrait le pavillon
Où fut campé le femelle escadron.
Dans ce moment il était solitaire.
Maltide y court; elle entre à pas tremblans;
Et d'une main, par la crainte pressée,
Dénoue, enlève, arrache les rubans
Et les pompons dont elle était coiffée.
Tombans épars, sur son dos, sur son cou,
Ses longs cheveux flottent sur son genou.
Prenant un casque, oubliant la cuirasse,
D'un bouclier elle a chargé son bras;
Sur son jupon, sa main avec audace,
Suspend un glaive. Ainsi, Dieu des combats,

Des doux plaisirs quelquefois la Déesse,
Prenant ta lance et ton casque d'airain,
Craint de blesser sous ta cuirasse épaisse
Les deux boutons des roses de son sein.

Maltide à pied, sous ses armes, tremblante,
Voulant combattre, et de frayeur mourante,
En s'avançant, rencontre dans un pré
Un coursier noir, sellé, bridé, doré,
Qui, depuis peu, par la mort de son maître,
Devenu libre, a quitté les combats;
Exempt de soins, de crainte, d'embarras,
Sur ces gazons il s'amusait à paître.

Elle en approche, il tourne, elle le suit,
Penche son corps, étend son bras, saisit
Sa longue bride; et prenant sa crinière,
Pose d'un pied le bout sur l'étrier,
De l'autre pied poussant un peu la terre,
Se met en selle, et presse du coursier
Les nobles flancs. Par devant, par derrière,
Courbée en arc, sa jupe en se pliant
Ne peut descendre, et découvre à la vue
Sa jambe fine et son genou charmant.
D'espoir, de crainte et de douleur émue,
Cette beauté ne s'en aperçoit pas;
Et ne songeant qu'à voler aux combats,
Elle soutient avec effort sa lance,
Pique des deux, et fièrement s'avance.

Mais tout-à-coup ces cruels combattans,

Ces champs couverts de morts et de mourans,
Et de fuyards, éteignent son audace,
Que la terreur incontinent remplace.

Elle frémit, s'arrête, et de ses yeux
Cherche un réfuge, et veut fuir de ces lieux.
Par-tout au loin cette plaine était nue :
Un toit de chaume enfin s'offre à sa vue.
Des peupliers, des saules l'entouraient ;
D'épais roseaux sous ces arbres croissaient ;
D'un ruisseau pur entr'eux l'onde se joue,
Fuit, et se perd sous un pont chancellant.
Le flot rapide entraîne, en y passant,
D'un vieux moulin l'humide et large roue,
Qui, dans les airs, lance l'onde en tournant,
Et la divise, et l'abandonne à l'aile
Du doux zéphyr ; il s'envole avec elle,
L'emporte au loin, l'égare en badinant,
Et sur les fleurs en perle il la répand.

Vers cet endroit qui lui paraît tranquille,
Maltide tourne ; elle y cherche un asyle.
Il est désert, ses maîtres prudemment
L'avaient quitté dans cet affreux moment.
Dieux ! quels objets tout-à-coup l'environnent !
Le fer, la flamme aux environs moissonnent
Vingt bataillons ébranlés ou rompus,
Et par leurs chefs vainement retenus.
Par des soldats traînés de place en place,
Mille canons sur la plaine roulaient,

Et de leurs flancs le trépas vomissaient.
Là, les vaincus fuyaient en criant grâce ;
Là, sur des morts des mourans s'entassaient ;
Là, dans le sang les cervelles nageaient ;
Là, sur des corps les vainqueurs s'avançaient.

Tendre *Maltide*, hélas ! que vas-tu faire ?
Dans ces roseaux, sous ces vieux peupliers,
Tu te cachais à l'œil de ces guerriers.
Près de ce lieu, *Colonne*, *Ascris*, *Pescaire*,
Ferdinand, *Sforce*, *Albane*, *Elpege*, *Urbin*,
Tous à cheval, tous l'épée à la main,
Viennent en hâte, et près de ce bocage,
Tenant conseil, éloignés du carnage,
Se demandaient, faut-il combattre ou fuir ?
Ou, rassemblant les débris de l'armée,
Nous renfermer dans la ville alarmée ?
— Il faut, sur l'heure, ou vous rendre ou périr,
Leur dit *Bourbon*, qui, prompt à les poursuivre,
Jusqu'en ces lieux avait osé les suivre.
— Qui ? nous ? jamais, nous aimons mieux mourir ;
Et tous alors se mettant en défense,
Contre *Vendôme* un grand combat commence.
Il était seul. *Maltide*, en frémissant,
Voit le péril que brave son amant,
Et ces guerriers qu'il avait voulu prendre,
Prétendant tous le forcer à se rendre.

Sforce lui seul d'un autre avis était ;
Et sans parler du dessein qu'il formait,

Il prend son glaive, en l'air il le balance,
Mesure un coup avec dextérité,
Un coup affreux qui doit, s'il est porté,
Trancher les jours du héros de la France.

De sa retraite aussitôt s'élançant,
Maltide vole, et se jette au-devant,
Veut le parer, laisse échapper sa lance,
Et de l'effort perdant les étriers,
Chancelle, et tombe auprès de ces guerriers.

Tous ces héros occupés à se battre,
Croyant qu'un d'eux avait trouvé la mort,
Sans s'étonner un moment de son sort,
Se pressent plus d'enchaîner ou d'abattre
Le Paladin qui repousse leurs coups,
Et qui tout seul résiste contre eux tous.

Bourbon recule, il sait que la vaillance
Contre le nombre est de peu de défense.
Vingt chevaliers volent à son secours,
Le combat roule, et s'éloigne toujours.

Du seul *Urbin* le généreux courage,
Par ce combat était peu provoqué.
Il ne suit pas ce héros attaqué
Par tant de gens; un autre objet l'engage.

Ce corps sur l'herbe, à ses pieds étendu,
Portait un casque, une robe éclatante;

Sa chevelure en boucle est ondoyante;
Son bouclier mal posé, mal tenu,
Lui laisse voir la parure élégante
D'un bracelet qui ceint un beau bras nu,
Et sur la jupe un glaive est suspendu.

C'est une femme, il dit; il court, il pense
Sur ces gazons retrouver *Palvoisin*.
Bénissant Dieu, l'Amour et son destin,
A ses genoux aussitôt il s'élance.

Mais quand il vit par ce casque ombragés,
Deux grands yeux bleus de larmes surchargés,
Des sourcils blonds, une joue arrondie,
Dont la couleur par la crainte est ternie,
Il reconnut l'objet dont *Bournarès*
Voulut deux fois lui voler les attraits.

Le voyant mal, cette belle s'écrie:
Qui que tu sois, guerrier, sauve ma vie.
Reconnaissez votre ami, votre amant,
Le chevalier dont vous êtes la Dame,
Et dont le cœur est pour vous plein de flamme,
Lui répart-il soudain en l'embrassant.
A ce transport, d'une plus vive crainte,
Maltide sent subitement l'atteinte;
Elle frémit de revoir cet *Urbin*
A qui son père a destiné sa main;
Il peut prétendre avoir des droits sur elle:
Elle connaît son amour véhément;

Il est actif, impétueux, pressant,
Hasardant tout pour avoir une belle,
Ne craignant rien que de perdre son temps.
Il la serrait dans ses bras caressans,
Elle résiste ; et tous ses sentimens,
Sont à *Bourbon ;* c'est ce qui la rassure.

Son bouclier, son casque, son armure
Prêtent encore à ses appas naissans
Un air plus vif, des traits plus agaçans.
Cet appareil si fier ne sert qu'à rendre
Du jeune *Urbin* les desirs plus ardens.
Elle ne peut agir ni se défendre
Que par des pleurs, par des gémissemens.
Dans un filet la colombe enlacée,
Sous ses replis de toutes parts pressée,
Pour s'échapper bat des ailes en vain.
Son poids l'accable, et ses touchantes plaintes,
Ses mouvemens qui décèlent ses craintes,
De l'oiseleur n'arrêtent pas la main.

Telle est *Maltide*, et son casque et ses armes,
Et les soupirs qui soulèvent son sein,
Et ses regards obscurcis par des larmes,
N'empêchent pas les attentats d'*Urbin*.

Il a franchi ces flexibles barrières
Qu'oppose à l'œil ou la soie ou le lin ;
Il monte aux tours d'ivoire, où pour bannières
Sont arborés les nœuds des jarretières.

Il veut ouvrir d'une furtive main
Ces deux remparts de marbre et de satin,
De qui la vue irrite sa vaillance,
Et qui croisés lui ferment le chemin
D'un petit fort d'albâtre et de carmin,
Qu'il veut soumettre à son obéissance.
Maltide fait la plus noble défense :
Vingt fois son art, ses efforts, sa prudence,
De l'assaillant trompent la vigilance.
Ce petit fort n'appartient qu'à *Bourbon;*
Il doit rester en sa possession ;
De le garder *Maltide* à l'espérance,
Et cet espoir soutient sa résistance.
Mais le combat, de momens en momens,
Devient plus vif, met le trouble en ses sens ;
Le danger croît, et l'ennemi la presse.
En souriant, l'Amour sur ses beaux yeux
Met son bandeau, la flatte, la caresse,
La livre en proie à l'erreur, à l'ivresse,
Aux voluptés, aux desirs curieux
De qui la foule assiége la jeunesse.
Elle résiste en vain ; et contre lui,
Hélas ! hélas ! elle n'a plus d'appui.
Saint *Nicolas* ne veille plus sur elle ;
Et *Magdelaine*, habile à réparer
Tous les dégâts qu'elle peut endurer,
Rit de la voir devenir infidelle.

Dans le désordre où se trouvent ses sens,
Maltide encor combat quelques instans,

Et gémissant du desir qui l'obsède,
Ferme les yeux, pense à *Bourbon*, et cède
Au jeune *Urbin*, qui, voyant ses douleurs,
Ses yeux fermés d'où s'échappaient des pleurs,
Et ses soupirs, et sa longue défense,
Crut bonnement qu'en ce fortuné jour,
Il lui donnait le premier connaissance
Des doux plaisirs que fait goûter l'Amour.
Dans cette erreur, ménageant sa jeunesse,
Craignant de faire un mal qu'il ne fait pas,
Il prolongeait, avec beaucoup d'adresse,
Ces doux momens, si courts, si pleins d'appas;
Et cependant, incapable de joie,
Sa tendre amante, à ses remords en proie,
Prenait, hélas! du plaisir en pleurant,
Et se disait tout bas, en soupirant:
O juste ciel! quelle est ma destinée!
Je viens ici pour sauver mon amant,
Je le trahis! O fatale journée!
Oh! qui de soi peut répondre un moment?

Sur l'autre bord de ce ruisseau limpide,
Dans cet instant arrivait *Polémide*.
Elle a de loin aperçu ces roseaux,
Ce toit de chaume et ces jeunes ormeaux;
Teinte de sang, et de soif dévorée,
Elle s'y rend, saute de son coursier,
Sur ces gazons pose son bouclier,
Puise cette onde, et sa bouche altérée
Avidement de sa main la reçoit.

Tout en buvant, notre Amazone voit
Sur un jupon mouvoir une cuirasse.
Ciel ! elle croit qu'un ennemi terrasse
Sa lieutenante ou l'un de ses soldats.
D'un saut léger sur ce bord elle passe :
Prête à frapper, sa lance arme son bras.
Le prompt *Urbin*, au bruit que font ces pas,
Tourne la tête, et sans quitter la place,
Pare le coup, et d'une adroite main
Saisit le fer à deux doigts de son sein.

A cette adresse, à sa force, à sa grace,
Par l'Amazone *Urbin* est reconnu.
Son cœur de joie est aussitôt ému.
Urbin se lève, il l'approche, il l'embrasse ;
Elle applaudit son héroïque audace,
Et de *Maltide* elle enviait la place.

Sur le gazon, *Maltide* au désespoir,
Maltide en pleurs, n'ose se laisser voir,
Rougit de honte, embrasse le rivage,
Et de ses mains se couvre le visage.

En contemplant ces marques de pudeur,
En l'embrassant, *Urbin* et la guerrière
Cherchaient tous deux à calmer sa douleur,
Et lui juraient, en riant, de se taire.

Cet escadron de féminins soldats,
Dont *Polémide* a devancé les pas,

Vient la rejoindre, et chaque cavalière
Prétend qu'*Urbin* se rende prisonnier.

Près de *Maltide*, avec son bouclier,
Gisaient sur l'herbe et sa lance et son glaive :
Il n'y court point; de cheval il enlève
Une amazone, et sur l'herbe il l'étend
Dos contre terre, en leur disant : Mesdames,
Croyez qu'*Urbin* n'a jamais autrement,
Ni combattu, ni renversé des femmes.

Ce mot railleur ne parut point plaisant:
Toutes sur lui tombent avec furie ;
L'une saisit son bras, l'autre sa main ;
L'autre le frappe, et celle-ci le lie
Avec des nœuds détachés de son sein.
Maltide en pleurs, frémissait pour sa vie,
Invoquait Dieu, disait : quel est mon sort?
Mes deux amans recevront-ils la mort?

Riant si fort qu'il ne peut se défendre,
Par la cohorte *Urbin* se laisse prendre.
De bracelets, de rubans garotté,
Entre leurs bras en pompe il est porté
Au camp du Roi. L'ardente *Polémide*
L'y fait mener sur l'heure avec *Maltide*.

Puis ralliant sa troupe à son côté,
Elle ne voit sur cette plaine aride
Rien que des morts. Poursuivant les vaincus,

Les vainqueurs même en étaient disparus.

Des tourbillons d'une épaisse fumée,
Vers l'horizon, s'élevant dans les airs,
Et le canon grondant au bord des mers,
Elle y courut pour rejoindre l'armée.

Dom *Bournarès*, de Naples aux fuyards,
N'avait osé faire ouvrir les remparts.
Tous ces vaincus, hélas! couraient épars
Le long des murs ou le long du rivage.
Entre des rocs quelques-uns se cachaient,
Sur leurs sommets les autres gravissaient.
Les plus hardis se jetaient à la nage
Vers les écueils qui bordent cette plage,
Ou s'efforçaient d'atteindre ces vaisseaux,
Non loin du bord, combattant sur les eaux.

De la pitié ne pouvant se défendre,
Le bon Roi *Charle* et ses dignes héros
Couraient ces bords, s'avançaient dans les flots
Pour engager les vaincus à se rendre.

Le fier *Bourbon*, qu'on aurait pris pour *Mars*,
Prétend de Naple attaquer les remparts.
Ivres d'espoir et de joie et de gloire,
Tous les vainqueurs suivent ses étendards;
Tous sont certains d'emporter la victoire.

Soudain du jour l'astre brillant pâlit,

L'azur des cieux s'efface et se noircit ;
L'œil éperdu voit par-tout se répandre
Des tourbillons de fumée et de cendre.
La cime en feu, du Vésuve en fureur,
Jette un éclat qui redouble l'horreur.
Ses flancs brûlés grondent, tonnent, mugissent ;
Vingt soupiraux s'entr'ouvrent et vomissent
Des torrens d'eau, des cascades de feux,
Et font voler les rochers jusqu'aux cieux.
La terre tremble, et la mer agitée,
Monte et franchit sa rive épouvantée.
Les élémens paraissent confondus ;
Chacun s'enfuit, soit vainqueurs ou vaincus.

L'un à ce bruit, plus affreux que la foudre,
Croit que le globe est prêt à se dissoudre ;
Et l'autre croit que déja des enfers,
Pour l'engloutir, les gouffres sont ouverts.
Ainsi jadis, quand *Neptune* en furie
Frappa les champs de la triste Phrygie,
Quand son trident sous ses coups ébranla,
Du Ximoïs et de Troie et d'Ida,
Les murs, les tours, et les rochers et l'onde,
Loin de ses bords l'Océan recula,
De longs éclairs l'Olympe s'embrasa ;
Tout fut ému jusqu'au centre du monde ;
Et des enfers le maître épouvanté,
Fuit de son trône, et crut que la clarté
Allait du Styx chasser la nuit profonde (a).

NOTES DU CHANT XXXIII.

(1) Telles jadis les eaux
Qui de Canathe embellissaient la rive.

Cette fontaine était dans le Péloponèse. On ne sait pas précisément l'endroit, et certes c'est dommage ; car elle rendait la virginité aux femmes qui s'y baignaient. *Junon* ne manquait pas de s'y plonger tous les ans.

Cette fontaine imaginaire est vraisemblablement l'origine de la fontaine de Jouvence, qui ne rendait que la jeunesse.

Les poètes de l'Asie parlent beaucoup d'une fontaine qui donne l'immortalité à ceux qui boivent de son eau. Cela est encore plus beau que de rendre la jeunesse ou la virginité.

(2) Ainsi jadis quand *Neptune* en furie
Frappa les champs de la triste Phrygie,
Quand son trident sous ses coups ébranla
Du Ximoïs et de Troie et d'Ida
Les murs, les tours, et les rochers et l'onde,
Loin de ses bords l'Océan recula,
De longs éclairs l'Olympe s'embrasa ;
Tout fut ému jusqu'au centre du monde ;
Et des enfers le maître épouvanté
Fuit de son trône, et crut que la clarté
Allait du Styx chasser la nuit profonde.

Ces vers sont une imitation d'un des plus beaux morceaux de l'Iliade : mais *Homère* lui-même avait imité un des endroits les plus sublimes de la Théogonie d'*Hésiode*.

C'est en peignant le combat des dieux et des géans qu'*Hésiode*, emporté par la grandeur de son sujet, s'écrie dans son enthousiasme : « De l'effort des dieux la vaste mer » retentit, la terre frémit, le ciel agité en gémit, l'Olympe » est ébranlé jusqu'en ses fondemens, le tremblement et le » tumulte pénètrent jusqu'au Tartare ténébreux, tant est grand » le bruit que font les dieux en combattant ». Un peu plus loin dans le même poème, en parlant de la chute de Typhée, *Hésiode* dit : « La terre, le ciel et la mer étaient enflam- » més par la foudre ; Pluton qui commande aux morts, et » les Titans enfermés dans le Tartare, s'en épouvantèrent ». Théogonie, vers 676, etc.

Homère, dans le vingtième chant de l'Iliade, en décrivant le combat des Dieux et des Troyens, réunit les deux morceaux et nous dit :

« *Jupiter*, le père des dieux et des hommes, tonne du haut » du ciel d'une manière épouvantable : *Neptune* sur la terre » fait trembler les plaines immenses et le sommet élevé des » montagnes : les forêts du Mont-Ida et la ville des Troyens, » et les vaisseaux des Grecs en sont ébranlés ; et le roi des » enfers *Pluton*, au-dessous d'eux tous, s'élance de son trône » avec effroi ; il tremble, il s'écrie, il a peur que Neptune » ne fende la terre qu'il frappe, ne découvre aux mortels » et aux immortels ces demeures terribles, ce site affreux » que les dieux mêmes ont en horreur. »

Voltaire, dans sa Pucelle, a rendu en vers de dix syllabes ce morceau, avec un enthousiasme et une sublimité qui montrent bien que ce vers est susceptible de prendre tous les tons.

Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémissent.
Ainsi quand *Mars*, suivi de la terreur

Couvert de sang, armé par la fureur,
Du haut des cieux, descendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand *Pallas* animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui,
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée,
Et pâlissant sur ces horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Boileau, qui traduisit ces mêmes vers d'*Homère* dans sa traduction du SUBLIME de *Longin*, a déployé, dans sa description, toute la majesté du vers alexandrin.

L'enfer s'émeut au bruit de *Neptune* en furie;
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux.

Certainement aucun poète du monde n'a fait des vers plus beaux, plus pleins, plus sonores, plus sublimes.

Jean-Baptiste Rousseau, si renommé pour l'harmonie de ses odes, d'ailleurs si dénuées de pensées, a mis cette même image dans sa cantate de Circé; mais il est resté bien au-dessous d'*Homère* et de *Boileau*. Voici comme il étrangle ce passage en quatre vers :

Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course,
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Quinaut a fait de ce passage d'*Homère* l'ouverture de son

opéra de *Proserpine*. C'est *Pluton* qu'il introduit sur la scène et qui dit :

Les efforts d'un géant qu'on croyoit accablé
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde;
Mon empire s'en est troublé.
Jusqu'au centre du monde
Mon trône en a tremblé.
L'affreux *Typhée* avec sa vaine rage
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.

Voilà les meilleurs imitations de cet endroit d'*Homère* et d'*Hésiode*; voyons maintenant les traductions qu'on en a faites en vers : car aucun ouvrage de l'antiquité n'a été traduit en vers aussi souvent que l'Iliade ; l'Odyssée, quoique du même poète, n'a pas eu le même honneur.

Voici la traduction de *Lamothe Houdart*.

De *Minerve* et de *Mars* les cris percent les airs,
Jupiter y répond du foudre et des éclairs ;
Neptune, du trident frappant la terre et l'onde,
Entr'ouvre sous ses coups jusqu'au centre du monde ;
Pluton s'en épouvante en son affreux séjour,
Et déja chez les morts croit voir entrer le jour.

Il est aisé de sentir, en comparant ces vers avec ceux de *Boileau*, combien ils ont de sécheresse ; l'oreille s'aperçoit plus promptement encore qu'ils sont bien moins harmonieux : ce sont pourtant les mêmes choses et souvent les mêmes mots ; mais chaque image est pleine et entièrement développée dans *Boileau*, ici elle est à peine indiquée. Voyez avec quelle différence la passion est exprimée dans ce vers,

Pluton s'en épouvante en son affreux séjour,

et dans ceux-ci,

Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu dans cet affreux séjour.

Voyez avec quelle sécheresse cette image est tracée dans Lamothe ;

Neptune, du trident frappant la terre et l'onde,
Entr'ouvre sous ses coups jusqu'au centre du monde,

et avec quelle magnificence elle est développée dans Boileau :

Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée, etc.

Mais il n'est donné qu'aux grands poètes, qu'aux hommes d'un vrai génie, de s'exprimer avec cette plénitude, cette abondance, qui, loin de nuire à la précision, semble donner au contraire de la concision au style, en traçant toutes les images avec exactitude, et en exprimant toutes les idées avec justesse. D'ailleurs, la passion qui anime le discours empêche toujours qu'il ne paroisse trop long ; mais il faut qu'elle soit vraie, que l'auteur l'ait sentie : car toute passion jouée est fausse et paraît froide.

M. *de Rochefort*, venu long-temps après *Lamothe*, a commencé à sa manière la traduction de ce passage en disant :

De son trône agité *Pluton* s'élance et crie ;
Il pâlit, il a peur que le tyran des mers
Ne brise en son courroux la voûte des enfers.

Et là, sentant qu'il ne peut mieux faire que *Boileau*, il insère ses vers, en commençant par celui-ci :

Et par le centre ouvert de la terre ébranlée, etc.

Le baron *de Beaumanoir*, qui osa traduire l'Iliade, a mis en vers presque tout ce morceau ; mais il n'a pu se défendre de finir par le dernier vers de Boileau, tant il était difficile de jouter contre lui.

D'un coup de son trident, *Neptune*, en sa colère,
A soulevé les flots et fait trembler la terre.
Le vieux *Pluton*, qui sent ébranler ses lambris,
Au souverain des dieux fait entendre *ses cris*.
Il craint de voir bientôt ses voûtes entr'ouvertes,
Et du séjour des morts les routes découvertes
Présenter aux vivans cet aspect odieux,
Abhorré des mortels, *et craint même des dieux*.

Le premier hémistiche du premier vers, aussi bien que le dernier vers tout entier, appartiennent à *Boileau*. Tout le reste est au baron.

Les grands poètes se sont fait un jeu et une gloire, dans tous les temps, de jouter les uns contre les autres, en imitant les plus beaux endroits de leurs prédécesseurs ; et celui-ci a été imité par les plus grands maîtres dans toutes les langues. Nous ferions une trop longue note, si nous voulions rapporter ici toutes ces imitations.

CHANT XXXIV.

Alphonse abdique la couronne. Punition de Bournarès. Dialogue de Congobare et d'Alphonse.

Ah ! malheureux ! me disait un Censeur,
Hier au soir, avec beaucoup d'aigreur,
Faut-il toujours que ta Muse s'occupe
A révéler les secrets de la jupe ?
Ne peux-tu pas nous tracer dans tes vers
Quelque sujet plus grave ou moins cynique ?

Ai-je donc tort, lui dis-je, esprit caustique,
De célébrer dans mes tendres concerts
L'objet par qui tout vit dans l'Univers ?
Que s'il en est qui soient plus héroïques,
Il n'en est pas du moins qui soient plus chers
Aux Rois, au peuple, et même à mes critiques.

Pour satisfaire à ta sévérité,
Dans mes discours j'ai fui la volupté ;
Et mille fois, d'une voix plus sonore,
Entreprenant un plus noble récit,
Je finissais par en parler encore.
Toujours l'oiseau s'en revient à son nid.
Je n'écris pas, comme toi, pour écrire.

Ai-je alligné froidement mon sujet,
Bien combiné la cause avec l'effet :
Je prends la plume ; un fortuné délire
Bientôt m'enlève à mon premier objet ;
Je ne dis plus ce que je croyais dire.
Ce n'est plus moi qui parle, un Dieu m'inspire ;
Malgré mes vœux, je cède à son empire.
Telle, à regret, la Sybille chantait
Les vers sacrés qu'*Apollon* lui dictait.

Voyons pourtant si je pourrai te plaire,
Si je pourrai, du moins pour une fois,
De tes conseils suivre les dures lois,
Et ne parler ni d'Amour ni de guerre,
Ni des objets que l'Église révère.

Ces tourbillons et ces épais torrens
De soufre, d'eau, de matières brûlantes,
Ces feux volans, ces roches écroulantes,
N'étaient un jeu du choc des Élémens.
C'était, lecteurs, l'effet de la colère
De *Ragamuf*, de *Janvier*, de Saint *Pierre*.
Pour sauver Naple et se venger des Francs,
Ils ont tous trois allumé ces volcans,
Soulevé l'onde, et fait trembler la terre,
Du haut des monts jusqu'en ses fondemens.

Épouvantés de cet étrange orage,
Tous les Français ont quitté le rivage.
Moins effrayés, *Ferdinand* et *Marus*,

Colonne, *Ascris*, rassemblent les vaincus.
Les tremblemens, les flammes, le ravage
De ce volcan leur étaient bien connus.
Dans les fossés de Naples descendus,
Par cent soldats à la file reçus,
Passant le seuil d'une étroite poterne,
Ils rentrent tous honteux, las, abattus,
Dans ces remparts que la terreur consterne.

Par les Français redoutant d'être pris,
Dans ses sujets trouvant ses ennemis,
N'osant s'enfuir ni rester sur son trône,
Le vieil *Alphonse*, horreur du genre humain,
Sentait le sceptre échapper de sa main,
Et de son front fuir sa triste couronne.

Il embrassait, en pleurant, *Bournarès*;
Il s'écriait : quel prix de nos forfaits!
Quel fruit amer, rebutant, exécrable
Ta politique a fait germer sur moi!
Quoi!! mon ami, quoi! l'Enfer, quoi! le Diable
Que nous servions, qui reçut notre foi,
N'a pas daigné nous être favorable!
Dieu, les Élus, les Démons, les Humains,
Tout m'abandonne, et me hait et m'accable!
Trésors, grandeurs, plaisirs, fantômes vains,
Que j'adorai, que je perds avec rage;
C'en est donc fait, il ne me reste plus
Que le regret de vous avoir perdus.
Quoi! désormais le mépris et l'outrage,

Et les remords seront mon seul partage!

Disant ces mots, *Alphonse* gémissait
Sur son plancher, en jurant se roulait,
Se relevait, courait à son ministre,
Fixait sur lui son œil sombre et sinistre;
Et de ses bras si fort il le serrait,
Que *Bournarès* à peine respirait.
Dom *Bournarès*, surpris de ses tendresses,
Prévoit son sort, et juge à ses caresses
Qu'il est perdu, qu'il touche à son trépas.

On vient, on dit au Roi que, par son ordre,
Les citoyens, les grands, les magistrats
Et les guerriers, et même les prélats,
Dans son palais s'assemblent avec ordre,
Selon leur rang, et que déja son fils,
En l'attendant, sur leur triste disgrace,
Sur les assauts dont *Charles* les menace,
De chacun d'eux réclame les avis.

Alphonse y vole; il regarde, il emmène
Dom *Bournarès*, qui le suit avec peine.
A leur aspect, tout s'émeut, tout frémit,
Chacun tout bas en passant les maudit.
Le Roi l'entend; ses cheveux se hérissent,
Son sang se glace, et ses genoux fléchissent.
Il monte au trône; il s'assied, il pâlit,
L'égarement règne dans son esprit.
Il veut parler, sa voix tremble et le fuit.

Un criminel trahi par son complice,
Suivi d'archers, du peuple environné,
Par le bourreau sur l'échafaud traîné,
En contemplant les apprêts du supplice,
Le feu, le fer à sa mort destiné,
Est moins défait, moins effrayé, moins blême,
Que sur son trône et sous son diadême
N'est ce tyran au trouble abandonné.

Voulant cacher l'effroi qui le consterne,
Il lève enfin son front jaune et ridé,
Et parcourant, de son œil cave et terne,
Ce grand concours que lui-même a mandé:

O vous, dit-il, d'une voix gémissante,
Vous, citoyens, chevaliers, magistrats,
Le Roi des Francs a conquis mes États!
Je suis perdu; votre haine est contente.
J'ai fait du bien, et j'ai fait des ingrats;
J'ai fait du mal, et j'ai fait des rebelles.
Quand j'étouffai des brigues criminelles,
J'écoutai trop l'orgueil et le courroux:
J'ai mérité d'être haï de vous.
Je m'en punis, j'abdique ma couronne;
Mais à mon fils souffrez que je la donne:
Vous l'estimez, vous le chérissez tous....

Cent cris confus à ces mots le font taire;
Son fils troublé se jette à ses genoux:
Il refusait les présens de son père.

Son père ému le tenait embrassé :
Je cède au sort, et mon règne est passé,
Lui disait-il ; reçois mon diadême.
Lors de son fils il ceint le front lui-même,
Et dans ses mains le sceptre abandonnant,
Il le salue, et du trône il descend.

De tous côtés un sourd et long murmure
Se fait ouïr ; le reproche, l'injure,
De bouche en bouche, éclate à chaque instant ;
Tout œil déja le menace et l'outrage ;
Le bruit augmente et s'étend : c'est l'orage
Qui roule et croît, et va dans sa fureur
Tout écraser sous un foudre vengeur.

Alphonse entend cette sombre clameur ;
Au pied du trône un moment il s'arrête ;
Et pour parer l'effort de la tempête,
Aux coups du peuple il offre une autre tête.

O vous ! dit-il, qui fûtes mes sujets,
J'atteste Dieu que votre sang jamais
N'aurait coulé sous cette main cruelle,
Si, corrompant ma bonté naturelle,
Et de mon cœur trahissant les projets,
D'un vil flatteur l'adresse criminelle,
Ne m'eût conduit de forfaits en forfaits.
De vos malheurs, vengez sur lui l'excès ;
Vengez l'État qu'il rendit misérable,
Et votre Roi qu'il a rendu coupable.

Qu'il soit puni des crimes qu'il a faits,
A vos fureurs je livre *Bournarès*.

En entendant cette horrible sentence,
Dom *Bournarès* repart : ah ! scélérat !
Je n'ai rien fait que par obéissance ;
Tes ordres seuls ont perdu cet État.

Il parle en vain. Avec des cris de rage
Sur lui chacun et se jette et l'outrage ;
Honni, frappé, chassé de ce palais,
Par les cheveux traîné de place en place,
Il voit sur lui fondre la populace.

Alphonse fuit par des détours secrets.
Lorsque deux loups, au sortir des forêts,
Marchent ensemble, et cherchent quelque proie,
Si tout-à-coup l'un des deux entouré,
Combat cent chiens dont il est déchiré,
L'autre le quitte, et ressent quelque joie
De pouvoir fuir de la meute ignoré.

Alphonse ainsi, trahissant son ministre,
En s'éloignant, goûte un plaisir sinistre ;
Ses courtisans, ses pages, ses soldats,
Ses favoris, ne suivent plus ses pas.
Dans son palais, il marche solitaire :
Il marche, il veut en hâte se soustraire
A *Charle*, aux Francs, à son peuple, à son fils,
Tous de son cœur également haïs.

De ce palais, témoin de sa misère,
Il sort enfin seul, à pied, déguisé,
Et de la nuit sur-tout favorisé;
D'un large feutre il couvre son visage (1).
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Il fuit, il gagne aussitôt le rivage.
Sous un vieux mur, près du port un esquif,
Loin des regards de ce peuple barbare,
Avait été placé par *Congobare :*
Là, ce tyran, honteux et fugitif,
Caché dans l'ombre, et marchant en silence,
A tous les yeux dérobe son chemin.
Le long du mur, vers la barque il s'avance :
Il monte, il entre, et la rame soudain
Frappe et fend l'onde, et s'appuyant contre elle,
Légèrement fait glisser la nacelle.
La rive fuit; le Roi, tendant les bras,
Voit disparaître à ses yeux ses États:
L'horreur s'accroît dans son ame cruelle.

Il parcourait de son œil morne et creux
Le cercle entier des vagues écumantes,
Qui le portaient sur leurs cimes mouvantes :
Il élançait ses regards vers les cieux.

De la nuit sombre éclaircissant les voiles,

Du haut des airs le céleste croissant
Brillait alors, et semblait, en passant,
Loin de sa route, écarter les étoiles.
Ses doux rayons épandus dans les airs,
En éclairant la surface des mers,
Couvraient les flots de lames argentées,
Qui scintillaient vivement agitées.
De l'horizon les humides vapeurs,
Vers l'orient répétaient les couleurs
Des feux épais que le Vésuve exhale.
De longs traits blancs, flottant par intervalle,
Marquaient au loin les voiles des vaisseaux
Du Roi des Francs, qui croisaient sur ces flots.

L'azur des Cieux, le mouvement des eaux,
Les astres, l'ombre, et la lune naissante,
De la nature admirables tableaux,
Le calme enfin de cette nuit brillante,
N'appaisent point l'horreur qui le tourmente.

Quoi! j'ai perdu mon sceptre et mes États!
S'écriait-il; je n'ai plus rien sur terre.
Déchu, tombé du rang des Potentats,
Sous un vil froc, au fond d'un monastère,
Sur un rocher dans l'île d'Iskia (*) (2),
Il me faut donc achever ma carrière.
Sur ce rocher, nul ne me connaîtra;
C'est mon espoir : allons, conduis-moi là.

(*) Les anciens appelaient cette île *Æneria*.

O *Congobare !* ô brigand ! ô corsaire !
Si de pitié pour toi je fus ému,
Si tes forfaits n'ont point eu leur salaire,
Si je t'aimai, si tu n'es pas pendu,
Prends à ton tour pitié de ma misère.
— Oui, je le dois ; oui, je veux te servir,
Dit le brigand, prompt à lui repartir ;
Oui, je le dois ; oui, j'aime à reconnaître
Qu'en l'art profond de tuer, de ravir,
De dévaster, de se faire haïr,
Tu fus toujours mon exemple et mon maître.
— Ah ! scélérat ! interrompit le Roi,
Que le courroux et que l'orgueil emporte,
Oses-tu bien m'insulter de la sorte,
Et perdre ainsi le respect avec moi ?
— Eh ! qui jamais eut du respect pour toi ?
Quand tu régnas, quand, assis sur ton trône,
D'un cercle d'or tu cachas ton front jaune,
On te craignit, et l'on te détesta ;
Servilement l'intérêt te flatta ;
Au fond du cœur nul ne te respecta.
Tu perds ton rang, et chacun t'abandonne :
Seul je te reste, et prompt à m'irriter,
A mes malheurs ta bouche ose insulter !
Or, de nous deux, quel est le plus coupable ?
Moi, du destin victime déplorable,
Né dans l'opprobre, au milieu des brigands,
Nourri d'affronts, dressé pour l'esclavage,
De mes vertus craignant de faire usage,
Instrument vil dans la main des méchans,

J'ai pu, j'ai su, j'ai dû briser leur chaîne :
Mon ame a pris tous les humains en haine.
Quand de leurs lois hardi profanateur,
J'ai mis leurs champs ou leurs villes en flammes,
Quand j'ai ravi leurs trésors et leurs femmes,
Je n'ai rien fait que venger mon malheur ;
Et cependant, le remords dans le cœur,
Me détestant, j'arrosais de mes larmes,
Dans mes succès, mes triomphantes armes,
Et je suivais mon sort avec horreur.
Mais toi, quel mal au crime a pu t'induire?
Né dans la pourpre, élevé sous le dais,
A la vertu l'on prit soin de t'instruire.
Heureux en tout, tes besoins, tes souhaits
Étaient prévus, ou satisfaits d'avance.
Un peuple entier, soumis à ta puissance,
Mettait sa gloire à servir tes desseins,
Et tu devais rendre heureux les humains,
Ou par amour ou par reconnaissance ;
Et cependant, lâche, cruel, ingrat,
Tu fis du mal, non par besoin d'en faire,
Mais par plaisir, par goût, par caractère :
Ta frénésie a détruit tout l'État,
Et te réduit enfin à la misère
Où le destin en naissant me plongea.
Des coups du sort ma valeur me vengea ;
Craint, abhorré, du moins par mon courage,
Je fus fameux, et dans mon brigandage
J'eus quelques traits de générosité.
Oh ! si j'avais ta bassesse en partage,

Je finirais ma longue adversité ;
Je vengerais même l'humanité :
C'est le parti qu'en effet je dois prendre.
Pour m'enrichir sans peine et sans travaux,
Au Roi des Francs, dont tu vois les vaisseaux
Croiser au loin sur ces paisibles eaux,
Il ne me reste aujourd'hui qu'à te vendre.

A ses genoux le Roi tombe, à ces mots :
Les bras tendus, il le presse, il le prie
De conserver sa misérable vie,
De pardonner les outrageans propos
Qu'il a tenus, non par ingratitude,
Mais par dépit, sur-tout par l'habitude
Qu'il contracta d'outrager les humains,
Vils complaisans de ses mauvais desseins.

Le Nautonnier, par mépris, lui fait grace :
Il tend sa voile, il court vers le rocher
Où ce tyran prétendait se cacher.

Laissons-le aller, que du trône on le chasse,
Il le mérite. Eh ! qu'importe, lecteur,
Qu'un tel brigand vive, végète, expire ?
Quel intérêt prend-on à son malheur ?
A vous, à moi, ce qui doit nous suffire,
C'est de savoir qu'il ne pourra plus nuire.

Eh bien ! censeurs, êtes-vous satisfaits ?
De vos conseils voyez-vous les effets ?

Du tendre Amour, des caprices des femmes,
De leurs attraits, de leurs galantes flammes,
Je n'ai pas dit un seul mot dans ces vers.
Ils en plairont beaucoup moins à nos Dames.
Mais croyez-vous qu'ils en soient bien plus chers
Aux grands, aux Rois, à leurs nobles ministres,
Aux conseillers de leurs ordres sinistres?
J'en doute fort.... Quoi! déja sous les eaux
Du Dieu du jour la flamme est descendue.
Les ouvriers ont cessé leurs travaux,
Le laboureur dételle sa charrue,
Le berger rentre au son des chalumeaux;
Fendant les flots d'une foule idolâtre,
La jeune Actrice a quitté le théâtre.
Je dois serrer ma plume et mes pinceaux;
Il en est temps. Le ministre fidèle
Du Dieu joufflu qui préside aux festins,
Vient me chercher; il me presse, il m'appelle
A cet autel érigé par ses mains:
C'est là qu'on peut tout entendre et tout dire.
A cet autel il ne faut introduire
Que l'Amitié, l'Amour, la Liberté:
Tout autre Dieu doit en être écarté.

Le verre en main, c'est là que j'aime à rire
De cent projets de raison dépourvus,
Bien combinés sous quelques fronts tondus,
Ou sous des fronts ornés d'un diadême,
Coiffés d'un casque, ou décorés de fleurs.
O mes amis! c'est là sur-tout que j'aime

A plaisanter du respect des flatteurs,
Du noir chagrin des modernes frondeurs,
Du goût régnant et du régnant système,
Des beaux esprits, de leurs aigres censeurs,
De la beauté qui causa mes erreurs,
Et, pour tout dire en un mot, de moi-même.

NOTES DU CHANT XXXIV.

(1) Ce poème, comme on l'a déja dit, a été composé sous *Louis* XV. Ce trente-quatrième chant a été écrit en 1769 ou 1770. Alors on croyait pouvoir plaisanter sur des événemens qui semblaient ne devoir jamais revenir, et qui paraissaient si opposés aux mœurs de ce siècle, qu'on était tenté de les mettre au rang des fables.

Dans cette persuasion, on avait cru sans inconvénient de décrire dans ce chant le supplice de *Bournarès*, livré à la fureur de la populace et déchiré par elle, comme on dit que le fut *Séjan* sous *Tibère*; *Rufin*, préfet du prétoire, sous *Arcadius*; le connétable *d'Armagnac* sous *Charles* VI, et le maréchal *d'Ancre* sous *Louis* XIII : mais ces mêmes barbaries s'étant tout-à-coup renouvelées, cette description est devenue révoltante.

Quis talia fando
Temperet à lacrymis?

Il a fallu supprimer cet endroit, en gémissant sur les crimes dont tant d'exécrables ont souillé une révolution qui s'était annoncée d'abord pour être si favorable à l'humanité. Insensés, qui ne prévoyaient pas que leur propre férocité les perdrait!

Ainsi, loin d'avoir ajouté à ce poème, on en a retranché quelques morceaux, qui ont paru inconciliables avec les circonstances.

(2) Sous un vil froc, dans l'île d'Iskia.

Ou plutôt d'*Ischia*, comme on l'écrit en italien.

Alphonse II, roi de Naples, fils de *Ferdinand* I, bâtard d'*Alphonse* I, roi d'Arragon, monta sur le trône de Naples le 25 janvier 1494, et le 23 janvier de l'année suivante il abdiqua la couronne, qu'il ne garda qu'un an moins deux jours. Il la quitta pour fuir devant *Charles* VIII, et la remit à son fils *Ferdinand*, comme le dit l'auteur de la Napliade.

Il ressemblait assez au portrait qu'on en trace dans ce poème. Les historiens assurent qu'avant de monter sur le trône il était connu par sa bravoure, par sa luxure, son avarice et sa cruauté; car il régna trop peu pour avoir fait beaucoup de mal comme roi.

Il se cacha sous un froc, comme le dit encore l'auteur de ce poème; mais ce ne fut point dans l'île d'Iskia, ce fut dans celle de Sicile, où il embrassa la règle des Olivétains. Il valait beaucoup mieux alors être moine qu'être roi. La royauté fut toujours un assez mauvais métier, comme on le voit par les listes déplorables de tous les rois qui sont morts de mort funeste, et par celles non moins nombreuses de ceux qui ont vécu dans des craintes et des angoisses perpétuelles.

Mais si *Alphonse* ne se retira pas dans l'île d'Iskia, son fils *Ferdinand* s'y réfugia à l'approche de *Charles* VIII, vingt-neuf jours après avoir reçu la couronne. Il ne se fit point moine; il sortit bientôt de cette île pour reprendre son royaume, que les Français avaient bien su conquérir, mais qu'ils ne savaient pas garder. Il est plus difficile en tout genre de conserver que d'acquérir.

CHANT XXXV.

Nouveaux efforts des Saints contre l'Amour. Horrible invention. Grande désolation dans le camp des Français. Ce qu'on tente pour s'en délivrer.

Dans l'autre chant, vous avez vu, lecteurs,
Que, par égard pour le goût des censeurs,
Je fus très-chaste, et que ma plume austère
Ne vous a peint nul des jeux de Cythère.
Je voudrais bien encor les satisfaire
Dans celui-ci; leur docte avis m'a fait
Beaucoup de bien : mais du Dieu du Permesse (1)
L'esprit m'agite, il me porte, il me presse,
Et je ne dis rien que ce qui lui plaît.
Ma Muse hait sur-tout l'hypocrisie;
Sa verve est franche : en riant elle allie
L'eau d'Hypocrène à l'onde d'Idalie,
Le pampre au myrthe, et du Dieu des combats
La palme au fruit de l'arbre de *Pallas*.

Je ne suis point sage par intervalles,
Et je n'ai point tour à tour deux morales,
Comme j'en vois chez maints graves auteurs :
L'une sévère, étalée avec faste
Dans leurs propos, dans des écrits menteurs;

L'autre en tout point son plus parfait contraste,
Douce, commode et mise en action,
Pour mal agir en toute occasion.

Pour moi, lecteur, soit sagesse ou folie,
J'ai mis d'accord mes discours et ma vie.
Je ne sais point condamner dans autrui
Ce que je fais ou pense comme lui.
Je m'interdis aussi ce que je blâme.
Grands ou petits, je hais tous les brigands,
Les oppresseurs, les lâches, les pédans;
De leurs défauts j'ai garanti mon ame.
Mes passions ont toujours respecté
De mes rivaux mêmes la liberté.
J'aime l'amour, et le dis sans mystère.
Si j'avais cru qu'une femme légère
Commît un crime indigne de pardon,
Je n'eusse point requis l'amoureux don.
Jésus fit grace à la femme adultère;
Du genre humain le divin Rédempteur
N'ignorait pas que, faite pour nous plaire,
La femme doit céder à son vainqueur,
Que son instinct à nos lois est contraire,
Et que la faute appartient toute entière
A la nature, et non pas à son cœur.
Il lui fit grace, il fut son protecteur.
A cet égard, je l'ai pris pour modèle;
Qu'il soit le tien, protège toute belle,
Quand même elle eût eu deux ou trois amans:
Est-il au monde un plus doux passe-temps?

N'as-tu pas vu sur la rose nouvelle
Deux papillons se poser à-la-fois ?
Entr'eux jamais a-t-elle fait un choix ?
Leurs soins, leurs jeux, leurs caresses folâtres,
Altéraient-ils l'éclat de sa couleur ?
En avait-elle acquis moins de fraîcheur,
Moins de parfum, de charmes, de rondeur ?
Et les Zéphyrs, un peu moins idolâtres,
La traitaient-ils avec moins de faveur ?
Que perdait-elle à l'œil du connaisseur ?
Tout s'embellit, tout s'accroît par l'usage.
L'intolérant, le pédant, le frondeur,
N'est à mon sens, heureux, ni bon, ni sage.

Mais je m'érige en moraliste auteur,
Moi qui ne dois être qu'un narrateur ;
Toujours ma Muse et s'égare et s'oublie :
Or je retourne aux champs de l'Italie.

Tandis qu'à Naple on brûle *Bournarès*,
Qu'*Alphonse* fuit, qu'un brigand l'humilie,
Charle en son camp ramène les Français,
Du moins tous ceux qu'une frayeur trop vive
N'emporte pas trop loin de cette rive :
Car tous fuyaient la flamme et les torrens
Que le Vésuve élançait de ses flancs.

Pour rassurer l'armée en ce tumulte,
On fait chercher, on assemble, on consulte
Avec grand soin vingt prêtres ignorans,

Trente devins, et le peu de savans
Qu'on put trouver dans ces pauvres contrées,
De gens instruits autrefois honorées.
Nul d'eux ne sait la cause des Volcans,
Sur ce grand point tous, d'avis différens,
D'abord entr'eux sans s'entendre discutent;
Puis s'animant, aigrement ils disputent:
Et leurs clameurs, leurs cris, leurs argumens,
Rendent plus vif l'effroi des consultans.

Bourbon, à *Charle*, aux chevaliers, aux dames,
Disait : laissons disputer ces docteurs;
Pour nous, soupons, et goûtons les douceurs
D'un profond somme, utile à des vainqueurs.
De ce Volcan si les fatales flammes
Remplissent l'air, le temps les éteindra,
Et demain Naple à nous se soumettra.
Soupons, dormons : cet avis raisonnable
Fut très-goûté; chacun se mit à table.

Par *Polémide* à *Charles* présenté,
Le bel *Urbin* à ce festin prit place.
Chacun vantait sa noblesse, sa grace,
Son air modeste, et pourtant plein d'audace,
Et sa valeur, et sa témérité.

A son côté vint se placer *Lucrèce*,
Qui fut jadis sa première maîtresse.
Auprès du Roi, devant lui, *Palvoisin*,
Du coin de l'œil, le lorgne avec adresse,

Et reconnaît, sans en témoigner rien,
Cet inconnu qui la connaît si bien.

A haute voix, *Délie* et *Polémide*
Vantent sa gloire, et racontent comment
Il les sauva d'un époux homicide ;
Mais toutes deux taisent également
Le prix qu'il eut pour un bienfait si grand.

O Reine Grecque ! ô céleste *Étaïre !*
Des six beautés qui sont à ce festin,
Toi seule encor ne connais pas *Urbin*.
Console-toi, l'Amour saura t'instruire
De ses talens, et déja sur tes yeux
Il a d'*Urbin* fixé l'œil curieux.

O traître Amour ! de mal toujours avide,
Tu t'applaudis en contemplant *Maltide*.
Ses yeux baissés, son trouble, sa rougeur,
Tout décelait l'embarras de son cœur.
A mon amant, moi je suis infidelle !
Moi qui l'adore, hélas ! se disait-elle,
J'allais combattre, et m'exposer pour lui....
J'aimerais mieux être morte aujourd'hui,
Que de me voir envers lui criminelle.
De longs soupirs, à ces mots, oppressaient
Son cœur naïf où des remords naissaient.
Les ris d'*Urbin* et ceux de la guerrière,
Dont les regards sur elle se fixaient,
De plus en plus encor l'embarrassaient :

Ses pleurs long-temps célés sous sa paupière,
Malgré ses soins, de temps en temps coulaient,
Et sur son sein en perles ils roulaient.

Bourbon, surpris d'une douleur si tendre,
S'en inquiéte, et cherche à la comprendre.
Urbin triomphe; il la prend pour pudeur :
Car il croyait avoir cueilli sa fleur,
Et se trompait, quoique grand connaisseur.

L'Enfant malin sourit de son erreur,
Et des remords qu'éprouve cette belle,
Et de l'effroi que sent *Bourbon* pour elle.

Le souper fait, il commande aux Desirs
De disposer tous les cœurs aux plaisirs,
Et de fixer *Urbin* près d'*Étaïre*.
Nul ne résiste à leur aimable empire.

Charle en secret emmène *Palvoisin*
Dont l'œil furtif cherchait encore *Urbin*.
Chacun l'imite, et chacun se retire,
Mais deux à deux, loin du lieu du festin.

Le doux instinct d'un pur sentiment guide,
Dans ce désordre, et *Bourbon* et *Maltide* ;
Ils sont ensemble, et déja dans ses bras
Il veut presser ses modestes appas ;
Elle l'arrête, elle rougit; ses larmes
Et ses soupirs, et sa confusion,

Ses mots coupés attestent ses alarmes.
Tous ses refus ont une expression
Touchante et tendre, à la rigueur contraire.
La passion s'y montre toute entière.
— Quoi! vous m'aimez, et vous me refusez!
— Ah! n'allez pas douter de ma tendresse....
Je vous adore.... Ah! *Bourbon*.... Ah! cessez....
Le ciel.... le sort.... et la délicatesse
De mon amour ne me permettent plus....
Ah! ces dangers que vous avez courus....
Ils m'ont coûté.... mon cher *Bourbon*.... Moi-même,
Pour vous sauver.... Mon malheur est extrême....
Mes vœux trompés.... et mes sens trop émus....
La mort cent fois m'eût été préférable;
Si vous saviez combien je fus.... je fus....
Elle eût voulu pouvoir dire coupable,
Mais la pudeur l'empêcha d'achever.
Jamais, jamais cette bouche si pure
Ne put conter cette étrange aventure.

Bourbon l'écoute, et ne saurait trouver
Le sens caché de tant de mots sans suite.
A ses genoux l'Amour le précipite,
De ses refus il cherche en lui l'objet:
Qu'a-t-elle vu, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait?
Car, plein d'amour et d'estime pour elle,
Il ne croit point qu'elle soit infidelle.
Il pense enfin que ce trouble secret,
Cet embarras n'est autre que l'effet
De la pudeur qui tourmente cet âge.

A cette idée, il reprend son courage ;
Il se console, il brave son dépit.
En vain cent fois elle dit et redit
Qu'elle n'est plus digne de ses tendresses,
Et de ses mains repousse ses caresses :
Il lui dépeint si vivement ses feux,
Si bien l'horreur de ses jours malheureux,
Si plus long-temps à ses desirs rebelle,
Elle s'obstine à lui rester cruelle,
Qu'il voit soudain une heureuse langueur
Sur ses beaux yeux par degrés se répandre ;
La volupté s'y joint à la candeur,
Dans tous ses traits respire un trouble tendre.

Ses longs soupirs, et le doux mouvement
De son beau sein devenu plus fréquent,
Cet air ensemble et sensible et modeste,
Dans son maintien cet abandon céleste,
Et l'incarnat d'une vive rougeur,
Impression d'amour et de pudeur,
Et son silence, au héros font connaître
Qu'elle lui cède, et qu'enfin il est maître
De ses appas, ainsi que de son cœur.

Bourbon la tient dans ses bras égarée,
De voluptés, de regrets éplorée,
Du sentiment ne suivant que les lois.
Il la conquiert une seconde fois.
Jamais il n'eut de victoire aussi belle.
Ah mon amant! ah *Bourbon!* lui dit-elle,

En recouvrant et ses sens et sa voix :
Que je suis faible ! Et combien je vous aime !
Ah ! pardonnez ma honte, mes remords,
Et mes refus ; je connais tous mes torts :
Je suis à vous.... beaucoup plus qu'à moi-même.

Bourbon ravi lui pardonne aisément
Ses doux combats, sa molle résistance,
Son repentir, pudique sentiment
D'une ame chaste, aimable et doux garant
De la vertu qu'on appelle constance.
Il peut tromper quelquefois ; mais *Bourbon*
Est loin d'avoir le plus léger soupçon ;
Il la console, il blâme ses alarmes,
Contre elle-même il cherche à l'affermir :
Et lui vantant ses graces et ses charmes,
Avec l'Amour il prétend l'aguerrir.

Pour mieux frayer le chemin du plaisir,
Jusques au jour il veut que sous sa tente
Elle repose, et perde entre ses bras
Ses vains regrets, ce reste d'épouvante
Qui rend moins vif l'éclat de ses appas.
Elle rougit ; mais sa bouche charmante
Ne trouve plus de mots pour s'opposer
A ses desseins, à tout ce qu'il desire.
Elle eût voulu pouvoir le refuser ;
Mais le refus sur ses lèvres expire.

O Dieu d'Amour ! dans ces heureux momens

Où de tes dons tu comblais ces amans,
La détestable et sombre Jalousie,
Qui toujours rôde, et qui toujours t'épie
Pour te troubler dans tes amusemens,
De tes succès court instruire Saint *Pierre*,
Et lui fait voir le bonheur d'un rival :
Son auréole en perdit sa lumière ;
Il sent des pleurs inonder sa paupière ;
Il cherche à fuir ce spectacle fatal :
En vain cent fois le courroux l'en arrache,
La Jalousie à ce tableau l'attache.

Par des serpens ses membres garottés
Ne peuvent plus servir ses volontés ;
Et malgré lui ses regards arrêtés
Ne quittent point l'objet qui le tourmente.

Tel de *Japet* le fils infortuné,
Sur le sommet du Caucase enchaîné,
Suit de ses yeux troublés par l'épouvante
Le long circuit que décrit le Vautour,
Dont le bec torse, et la serre tranchante,
Vient déchirer ses flancs deux fois par jour.

O Jalousie ! ô fille de *Mégère !*
De la Vengeance abominable mère,
S'écriait-il, prête à ma passion
Pour un moment le fer ou le poison.

Lors, saisissant son large cimeterre,

Il le brandit, il va, dans sa colère,
Couper.... Eh quoi !.... l'oreille à son rival,
Se rappelant qu'autrefois sur la terre
A certain juif ignorant et brutal,
Il en coupa la moitié d'une paire.
Le coup partait, quand le fils de *Vénus*
Lui rappela que le fils de *Marie*
Avait jadis blâmé sa barbarie,
Lorsqu'il frappa si dextrement *Malchus*,
Et qu'il ne put du *Christ* obtenir grace,
Qu'il n'eût remis cette oreille en sa place.

Ce souvenir fit chanceler son bras,
Et sur *Bourbon* le coup ne tomba pas.
Le Coq chanta. *Pierre*, à sa voix perçante,
Versa des pleurs, son front chauve rougit,
Et fortement son cœur se repentit
De n'avoir pas encore eu son amante.

Au chant du Coq, le faucon répondit,
Et *Ragamuf* parut dans l'atmosphère,
Toujours porté sur le bouc émissaire.

— Monte avec moi sur ce noble animal,
Dit-il au Saint : ne perd pas l'espérance ;
Viens, rassemblons, pour laver notre offense,
Le noir Conseil du séjour infernal :
A tout Français nous le rendrons fatal.
Il dit, il part, il l'enlève, il l'emmène,
Il court chercher la route souterraine

De son palais et d'or et de cristal.

Sous le Vésuve il fond, il plonge, il entre,
Prend sa baguette, et, d'un bras irrité,
Il frappe un coup qui fait tressaillir l'antre.
De roc en roc, dans chaque cavité,
Jusqu'aux Enfers ce coup est répété.
Cerbère aboie, et les damnés gémissent.

Quittant leurs crocs, leurs fourches, leurs brandons,
Le Roi, les chefs, le peuple des démons,
Cédent au charme; et, quoiqu'ils en frémissent,
Au Négromant il faut qu'ils obéissent.

Portant l'effroi, précédé des éclairs,
Le tourbillon qui tout-à-coup se lève,
Verse bien moins de grêle dans les airs,
Ou dans nos champs moins de poussière élève,
Qu'avec fracas, dans ces antres profonds,
On n'aperçut arriver de Démons.

Oui, ce sont eux; oui, s'écria Saint *Pierre*,
Je les connais: voilà ce fier *Dagon*
Qui dans Azot fut le Dieu de la guerre;
Voilà celui qu'on servit dans Ammon,
Ce *Jupiter*, ce maître du tonnerre,
Voilà *Moloch*: en son temple, tout père,
De ses péchés pour avoir le pardon,
Et pour mieux voir prospérer sa famille,
Devait brûler ou son fils ou sa fille.

Voilà Satan qui fut jadis *Pluton.*

Ah pauvres Dieux ! aujourd'hui pauvres Diables (2),
Du haut du Ciel nous vous avons bannis;
Peut-être un jour en serons-nous punis,
Et nos destins si beaux, si desirables,
A vos destins seront un jour semblables :
Mais vous, mais vous, que serez-vous alors?

Pour reculer ces momens exécrables,
Ou pour parer des maux si redoutables,
Contre les Francs secondez nos efforts.
Ce peuple vain, léger, volage, impie,
Qui chante, danse, et qui fait quelquefois
Tout en riant d'admirables exploits,
Nous perdra tous, s'il soumet l'Italie.

Comme il parlait, *Janvier* entre, et s'écrie :
Peuple infernal, toi saint, et toi sorcier,
Vous disposez de l'Univers entier ;
Tout, hors l'Amour, cède à votre puissance,
Lui seul la brave, et des guerriers français
C'est cet Enfant qui guide la vaillance.
Rome conquise est dans leur dépendance ;
Les murs de Naple à se rendre sont prêts :
On peut pourtant, on peut à leurs succès
Et mettre un terme, et punir leur licence ;
Mais pour les vaincre, ou les faire périr,
Je le soutiens, je l'ai prédit d'avance,
Il faut enfin les sevrer du plaisir.

La femme, hélas! loin de les amollir,
Les rend plus fiers, anime leur vaillance,
De leurs travaux elle est la récompense;
Elle est leur but. Oui, la femme est pour eux
Ce que jadis fut l'ambrosie aux Dieux;
Dès qu'on en goûte, on en vaut beaucoup mieux.

Un bruit confus de mille voix grondantes
Roule à ces mots sous ces voûtes brûlantes.
Vers les écueils dirigés par les vents,
Les flots émus ne sont pas plus bruyans.
Les sons aigus de ces voix discordantes
Du Saint de Naple approuvaient le projet;
Toutes voulaient qu'on en pressât l'effet.

Quand tout-à-coup, de ses cornes perçantes,
Fendant la foule, un Diable presque nain,
Boiteux, bossu, l'œil louche, l'air malin,
Saute au milieu de l'auguste assemblée.
A sa démarche oblique, écarquillée,
A sa stature, on reconnaît *Vulcain*,
Diable enfumé, de qui les mains habiles,
Expertes sont en œuvres très-subtiles.
Messieurs, dit-il, du temps que j'étais Dieu,
Et cette histoire est célèbre en tout lieu,
Pour femme un jour je fis la folle emplette
De la plus belle et de la plus coquette
Des déités. Voulant être certain
De ses méfaits, dans des filets d'airain
Je la saisis avec le Dieu des armes :

Je l'enchainai, sans pitié pour ses larmes,
Nue avec *Mars*, qui s'emportait en vain.
Je l'exposai, d'une indiscrète main,
A tout l'Olympe, et je me crus bien sage
En publiant moi-même mon outrage :
Mais pour un Dieu je n'étais pas malin ;
Je me vengeais sans calmer mes alarmes :
A tous les Dieux ayant fait voir ses charmes,
Ma femme crut qu'elle pouvait aussi
Les leur montrer, et je fus seul puni.

Depuis ce temps j'ai beaucoup réfléchi
Sur les moyens d'empêcher qu'une femme
Ne se livrât à l'amant qui l'enflamme.
Je l'ai trouvé : je réponds du succès.
Si vous voulez, pour servir vos projets,
Je l'essaîrai sur chacune des dames
Qui plaisent tant à ces galans Français :
Et vous verrez si mes nouvelles trames
Ne valent pas bien mieux que mes filets.

Diables, et Saints, et sorciers applaudissent
A le servir se croyant engagés,
Pour ce travail tous avec lui s'unissent.
Dans les fourneaux du Vésuve plongés,
D'un dur acier vingt creusets se remplissent.
Les larges plis, les flancs vastes et creux
Des longs soufflets s'élèvent et s'abaissent ;
L'air agité qu'ils attirent, qu'ils pressent,
Siffle, s'enfuit, et s'échappe en torrent :

Le brasier rouge en devient plus ardent.

L'acier fondu blanchit, bouillonne, écume ;
Hors du creuset, dans vingt moules ses flots
Se répandant, durcissent en lingots.
Tombant sur eux le poids des lourds marteaux
Fait, sous leurs coups, étinceler l'enclume.
Remis au feu, repris, battu, brisé,
En cent façons avec art divisé,
Le dur métal devient souple et ductile ;
Il obéit à l'ouvrier habile ;
Il se façonne, et l'ébauche déja
Fait distinguer la forme qu'il aura.
Déja sur lui la lime mord et crie,
Et fait frémir l'oreille qui l'entend.
Puis de nouveau la masse au feu rougie,
Jetée à l'eau, par le froid est durcie.
Sous l'émeri sa surface est polie.
L'ouvrage est fait. Hélas ! en travaillant,
Le Diable fut toujours très-diligent.

Avec orgueil en spectacle il expose
Ce qu'inventa son génie infernal (3).
Sous deux des points d'un cercle horizontal,
Un demi-cercle artistement se pose ;
Ce demi-cercle entr'ouvre son métal
En deux endroits, dont l'un est circulaire,
L'autre tout près en ellipse est formé :
De fortes dents l'un et l'autre est armé.

Voilà, dit-il, l'invincible barrière

Que n'osera franchir nul téméraire.
Ah! que n'ai-je eu ce secret autrefois?
Ma femme alors eût respecté mes lois.
O Saints heureux! allez, et de ces belles,
Dont les faveurs animent les Français,
Volez, courez, enchaînez les attraits:
Que le plaisir n'existe plus pour elles;
Que leurs amans, au bord de leurs appas,
Meurent d'amour, et n'y parviennent pas.
La force, l'art, et la lime et la scie,
Tous les efforts de l'humaine industrie,
Je vous le jure, attaqueront en vain
Ce beau tissu fabriqué de ma main.

Il dit; on rit, on contemple, on admire
Cette ceinture: aussitôt le sorcier,
Les légions de l'infernal empire,
L'amoureux *Pierre* et le dur Saint *Janvier*,
Fondant, forgeant, limant, trempant l'acier,
Forment soudain, d'une main prompte et sûre,
Pour chaque femme une pareille armure.

Janvier, certain d'accomplir ses projets,
Et de sauver son pays des Français,
Prend la plus forte, et vole vers ces tentes,
Où des Amours l'essaim tumultueux
Livre en riant, à des songes heureux,
L'esprit léger de cent beautés contentes.

Là dormait *Charle* auprès de *Palvoisin*,

La Reine Grecque avec le jeune *Urbin;*
Là sommeillait *Lucrèce* entre son père,
Le saint Pontife, et *Borgia* son frère;
Là reposait *Délie* avec *Perkin*,
Le Turc, *Zizim* au sein de *Polémide*,
Et toi *Bourbon* dans les bras de *Maltide.*

Mille beautés prises aux environs
De ce beau camp, et les fiers escadrons
Qu'a rassemblés l'Amazone intrépide,
Confusément mêlés aux bataillons
Du Roi des Francs, couchaient sur ces gazons.

L'Amour content, qui près d'elles repose,
A détendu son arc trop exercé;
Sur son carquois de flèches épuisé,
Son front penché négligemment se pose.

Il aperçoit accourir Saint *Janvier*
Qui prétendait, sous un barbare acier,
Que *Palvoisin* fût mise la première.
Il voit aussi le sorcier et Saint *Pierre*
Près de *Maltide*, et tous les deux voulaient,
Avant de mettre en si dur esclavage
De tels appas, en faire quelque usage:
Amans jaloux, tous les deux se nuisaient.

Elle dormait, une volupté pure
De son beau teint rehaussait la couleur.
Comptant saisir une victoire sûre,

Pierre s'approche, il touche à son bonheur ;
Mais aussitôt le perfide enchanteur
Glisse, détend, et ferme la ceinture.

Du Saint trompé peignez-vous la fureur :
Si les sorciers pouvaient perdre la vie,
A *Ragamuf*, *Pierre* l'aurait ravie.
Il le maudit, le bat, et l'injurie.

Pour les punir de leur invention,
L'Amour encor fomente leur querelle ;
Et cependant le peuple du démon,
De lit en lit sous chaque pavillon,
Sur des tapis de mousse ou de gazon,
Rôde, surprend, enchaîne toute belle,
Et dans les fers met l'escadron femelle.

Leur travail fait, l'Aurore, en souriant,
De ses rubis vient semer l'Orient ;
Et sur la terre, en perles arrondies,
Change des nuits les vapeurs épaissies :
Tout annonçait le retour du soleil.
Chaque guerrier sentant fuir le sommeil
Étend ses bras, frotte ses yeux, les ouvre
Au jour brillant qu'avec peine il découvre.
Frais, reposés, leurs sens par les desirs
Sont invités à goûter les plaisirs.

Déja chacun, dans l'ardeur qui le presse
Veut en riant embrasser sa maîtresse.

Ciel! ô surprise! au lieu du doux satin,
D'une peau lisse et fraîche en sa finesse,
Contre les dents de l'acier clandestin
L'un se meurtrit, et cet autre se blesse.

Le Roi *Midas*, quand il vit sous sa main
Les mets exquis, les beaux fruits, le bon vin
Changés en or, être un bien inutile,
Fut moins surpris, et périssant de faim,
Maudit bien moins sa richesse stérile.

Chaque héros se livre au désespoir;
A leurs côtés, leurs belles sont en larmes.
Contre le fer qui captive leurs charmes,
O Roi des Francs! que te sert ton pouvoir?
Pour appaiser de si justes alarmes,
Un grand Conseil est d'abord convoqué.
Par son avis le Pape est invoqué:
Distributeur des trésors de l'Église,
Chacun en lui son espérance a mise.
A ce saint œuvre ardemment provoqué,
Sur chaque armure il porte avec surprise
Un œil actif; il prie, il exorcise,
Prêche, conjure, interdit le Démon
Qui fut auteur de cette invention;
Et d'un doigt saint, tout trempé d'eau bénite,
Mouille trois fois cette armure maudite.
L'œuvre du Diable eût fui soudainement,
S'il eût lui seul fait cet enchantement;
Mais un ouvrage où travailla Saint *Pierre*

N'est pas ainsi détruit par son vicaire.

O cris ! ô pleurs ! quand on vit du Saint-Père,
Et l'eau bénite, et les soins superflus,
Le désespoir gagna de plus en plus.
Tous les Français, sans force et sans courage,
Se dispersaient déja sur le rivage.
L'un, de ces lieux, prétend qu'il faut s'enfuir ;
L'autre en secret se prépare à mourir.

Grands et petits, soldat ou capitaine,
Tout est mêlé, tous les rangs confondus ;
Mais s'ils étaient également confus,
Différemment chacun marquait sa peine.

Que dis-je ! ô ciel ! quelle terreur soudaine
Vient me saisir ? Hélas ! si d'un sorcier
L'art détestable et l'âpre jalousie
Osaient placer sous un semblable acier
Les doux appas de ma tendre *Astasie !*....

Préservez-moi, grand Dieu, d'un tel malheur !
S'il m'arrivait, crois-moi, mon cher lecteur,
Jamais ma main ne toucherait ma lyre,
Jamais ma voix ne formerait de chant,
Jamais, jamais je ne pourrais te dire
Ce qu'il advint d'un tel événement.

NOTES DU CHANT XXXV.

(1) Mais du Dieu du Permesse.

Quelques femmes et quelques jeunes gens confondent le Permesse et le Parnasse, et même l'Hélicon : c'est une erreur qu'il est bon de rectifier.

Le Parnasse était une montagne de la Phocide, montagne escarpée et fort élevée, fameuse par ses deux sommets. Sur l'un se trouvaient la ville de Delphes, et le temple d'*Apollon*, si célèbre dans toute la Grèce ; l'autre était consacré à *Bacchus*. Ces deux divinités, selon quelques antiquaires, n'en avaient fait qu'une dans les temps antérieurs. En effet le soleil mûrit les vendanges, et le vin quelquefois inspire des vers.

L'Hélicon est une montagne de la Béotie ; les anciens l'appelaient la demeure des Muses ; elle leur était particulièrement consacrée ; il y avait un bois où elles étaient censées habiter. Près de ce bois on trouvait la fontaine Aganipide ; un peu plus loin l'Hypocrène, qui devait, dit-on, sa naissance à un coup de pied que le cheval Pégase avait donné à cette montagne en prenant son vol.

Le Permesse était une rivière qui prenait sa source dans cette montagne, et qui en descendait pour se jeter dans le lac Copaïs, près de la ville d'Haliarte. On peut donc dire le Dieu du Permesse, puisque ce fleuve, ainsi que les sources de l'Hypocrène, la fontaine Aganipide, les montagnes de l'Hélicon et du Parnasse étoient consacrées aux Muses et à Apollon ; mais il ne faut pas dire les sommets du Permesse.

Le Parnasse a changé de nom, depuis qu'il est habité par des Chrétiens et par des Turcs ; il s'appelle aujourd'hui *Licaoura*.

(2) Ah pauvres dieux, aujourd'hui pauvres diables !

Que les faux dieux soient des démons, et non des êtres fantastiques, c'est une idée que beaucoup de théologiens ont adoptée, comme étant la moins probable. Voyez la dissertation de D. *Calmet* sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, sur les revenans et les vampires de Hongrie, et n'oubliez pas, en la lisant, qu'il avait quatre-vingts ans passés, quand il a fait un tel usage de son érudition.

L'opinion que les dieux du paganisme étoient des démons remonte jusqu'aux premiers siècles de l'Église.

Des chrétiens eurent l'audace de soutenir aux Hellénistes que leurs dieux n'étaient que des démons qui les abusaient pour jouir du plaisir de se faire adorer.

Cette insolence n'a pas peu contribué à l'horreur qu'inspirèrent les premiers chrétiens, et aux persécutions qu'ils éprouvèrent.

On a fait des diables de tous les dieux des Syriens : *Belphegor* était chez eux le Dieu du mariage ; *Belsebuth*, ou plutôt *Bel-se-puth*, le Dieu qui préservait les campagnes des insectes, et *Astarot*, le nom de la lune.

Satan, chez les Chaldéens, était le mauvais principe, comme *Ariman* l'était chez les Perses. Les Juifs, quand ils eurent été esclaves chez ces peuples, appelèrent ce mauvais génie *Asmodai*, *Sammuel* ou *Shammodey*, du verbe *Shammod*, détruire, et en firent le prince des démons.

Les chrétiens ont fait de tous ces dieux des démons, comme de *Lucifer*, nom de la planète de Vénus, qui, lorsqu'elle paraît le matin, précède le soleil et annonce le jour,

ils ont fait le nom du premier ange rebelle, et par conséquent un des principaux démons.

(3) Avec orgueil en spectacle il expose
Ce qu'inventa son génie infernal.

Ce fut le génie infernal de *François Carrara*, Viguier impérial de Padoue, qui inventa les ceintures de chasteté : *quibus pellices occluduntur*, dit *Misson*, dans son *Voyage d'Italie*, tome premier, page 217. Ce voyageur aurait bien dû nous dire à quelle occasion, et quel succès eut cette invention de son temps. Malheureusement ce ne sont pas les *pellices* qui se laissent ainsi boucler ; ce sont les épouses légitimes, les femmes les plus sages. Mais on dit qu'il y a de ces fabricateurs de cadenas qui font toujours deux clefs, et qui n'en livrent qu'une au mari, persuadés que, peu de temps après, quelqu'un viendra, et leur achetera fort cher la seconde.

CHANT XXXVI.

Étaïre est enlevée au Ciel, et se trouve en Enfer. Mort de Zizim.

Le Parlement en corps s'assemblera,
Très-longuement il délibérera,
Puis gravement au feu condamnera
Ces vers légers qu'aux pieds de ma maîtresse
J'ai fait sans soin dans une douce ivresse.

Deux conseillers vêtus d'un noir manteau,
Quatre huissiers, vingt archers, un bourreau,
Par ordre exprès du Parlement Gallique,
Sur un brasier, dans la place publique,
Mettront ces vers de leur main catholique.

Autour du feu le peuple dansera,
De leur arrêt tout haut se moquera,
Et de l'auteur la défense prendra.

Tout au travers de la foule indignée,
Se faisant jour, quelque jeune écolier,
De gloire avide, osera s'écrier :
Ah! quand viendra, quand viendra la journée
Où je verrai du Parlement proscrits,

Et du public hautement applaudis,
Les fruits heureux de ma verve hardie,
Comme ces vers, brûlés par l'ineptie?

Tel est l'effet le plus sûr que produit
Sur tous les cœurs toute sotte défense.
A toute loi qui n'a point d'importance,
Dès qu'il le peut, chacun désobéit.

O mon lecteur! si vous daignez m'entendre,
Je suis à vous; je puis encor reprendre,
Et mes récits, et ma lyre et mon chant.
Oui, malgré l'art d'un malin Négromant,
L'enfant ailé dont j'ai craint les caprices,
A préservé de la captivité
Le talisman où mon cœur enchanté
Puise en secret sa verve et ses délices.

Je vous ai dit hier, en vous quittant,
Qu'en cette alarme, étonnante et terrible,
A tout Français également sensible,
Chacun en proie au chagrin dévorant,
Le témoignait pourtant différemment.

L'un a l'air morne, et l'autre est en furie;
Quand celui-ci jure, cet autre prie.
Parlant au Roi, l'Amazone s'écrie:
Quoi! j'ai perdu le sexe féminin,
Sans acquérir, hélas! le masculin.
Le voilà donc ce rêve épouvantable,

Qu'à vos côtés dans votre lit j'ai fait,
Quand Rome encor vous semblait imprenable !
Auriez-vous cru qu'il aurait son effet ?
En l'écoutant, *Charles* se désolait.

Dans le silence et la douleur plongée,
Le front voilé, *Palvoisin* gémissait ;
N'osant pleurer, *Maltide* rougissait ;
Du Pape saint la fille blasphémait.

La Reine Grecque, autant qu'elle affligée,
Sur divers tons sa douleur exprimait.
A deux genoux elle presse la terre,
La mord, la baise ; et dans sa passion,
Elle s'écrie avec componction :
O *Magdelaine !* ô toi qui fus ma mère !
Si dans ton sang j'ai puisé la lumière,
Si tous mes goûts aux tiens ont du rapport,
Si tu m'aimas, prends pitié de mon sort,
Et rends-moi libre, ou donne-moi la mort.

Toujours sensible, et partageant sa peine,
D'un vol rapide aussitôt *Magdelaine*,
Du haut des cieux auprès d'elle descend,
Sachant très-bien qu'il faut que l'on applique
Un prompt remède à ce mal si pressant.
Obéissant à sa voix séraphique,
Les deux Zéphyrs, enfans impétueux,
Qui dans les airs ont fixé leur empire,
Sur un nuage enlèvent *Étaïre*.

Tel autrefois au pays des Hébreux,
Près du Jourdain, le saint prophète *Élie*,
Dans un beau char, fut enlevé par eux :
Telle plutôt la charmante *Orithie*
Fut par *Borée* et par l'Amour ravie.
Ciel ! quel effroi tout-à-coup la saisit,
Lorsque, livrée à leur troupe légère,
En s'élevant en l'air, elle sentit
Que sous ses pieds se dérobait la terre ;
Lorsqu'elle vit le faîte des palais,
Celui dos tours, la cime des forêts,
Les hauts clochers, et les vertes collines,
Et le sommet des montagnes voisines,
Et de ce monde enfin le globe entier
Fuir sous ses pieds, et s'abaisser loin d'elle !
Elle voulut, mais vainement, crier ;
Sa voix se perd, une pâleur mortelle
Ternit l'éclat de son teint florissant,
Et n'osant pas regarder davantage
Le vide affreux qui croît à chaque instant,
Elle fermait ses beaux yeux en tremblant.

A ses côtés, sur le même nuage,
Est *Magdelaine*, et ses soins, ses discours,
Chassant la peur de l'ame d'*Étaïre*,
De tous ses sens lui redonnent l'empire :
Les blonds Zéphyrs, les Anges, les Amours,
Volent en cercle autour de ces deux belles,
Et tour à tour les portent sur leurs ailes.

Ah *Magdelaine* ! Ah ma mère ! est-ce vous,

En soupirant, s'écriait *Étaïre?*
Qui nous emporte? où vais-je? où sommes-nous?
De mon destin daignez du moins m'instruire.

Entre mes bras que redouterais-tu?
Rassure-toi : pour prix de ta vertu,
Je te conduis au Paradis des belles,
Qui, comme nous, ne furent point cruelles,
Et dont plusieurs à Rome ont des chapelles.

Car ce n'est plus sous votre terre enfin,
Qu'en des bosquets dans les champs élysées,
Après la mort les ames sont placées;
Ce vieil Enfer, très-bon pour le Païen (1),
Et de ses Dieux aujourd'hui le partage,
Convenait mal à l'Univers chrétien.
Notre Église est mieux instruite et plus sage :
Tout a changé. Viens donc, et ne crains rien;
Viens avec moi visiter ma famille.
Je veux savoir si j'eus quelque autre fille
Dont les appas, captifs comme les tiens,
Se soient trouvés pris dans de tels liens.
Si de l'Enfer la malice obstinée
Y mit quelqu'autre, elle nous apprendra
Ce qu'elle a fait, et comment on pourra
Briser le nœud qui te tient enchaînée;
Console-toi, ton malheur finira.

Vers le milieu de la plaine éthérée,
Vois-tu, ma fille, au sein de l'Empyrée,

Près du soleil, ces six mondes tournans (2)?
De tes beaux yeux, en parcourant l'espace
Que rien n'emplit, et qui seul tout embrasse,
Vois-tu par-tout ces soleils différens,
Semés sans nombre, ainsi que sur la terre
Les Aquilons répandent la poussière?
Tous, autour d'eux, ont des mondes errans.
Mondes, soleils, tous ont leurs habitans;
Tous de l'Amour reconnaissent l'empire.
Par lui tout vit, tout se meut, tout desire,
Tout est heureux. Votre monde en délire
Est le seul monde où l'on ait défendu
Ce sentiment que la Nature inspire;
Il est le seul où l'on ait prétendu
Que n'aimer pas était une vertu,
Où l'on ait cru qu'une vieille pucelle
Était l'objet le plus chéri de Dieu;
Qu'auprès de lui, dans la gloire éternelle,
Elle tiendrait le plus sublime lieu;
Qu'en Paradis beaucoup moins qu'elle brille
Parmi les Saints la mère de famille;
Que, pour charmer l'esprit du Créateur,
Il ne faut pas conserver son ouvrage;
Qu'il a formé nos sens et nos cœurs
Pour nous tenter, non pour en faire usage.

S'entretenant ainsi toutes les deux,
Du vrai, du faux qu'on ne distingue guère,
Et des vertus qu'on ne connaît pas mieux,
Et des erreurs qu'en ce monde on révère;

Elles avaient déja des vastes cieux
Franchi l'espace immense, épouvantable :
Déja s'offrait à leurs débiles yeux
Du Paradis le séjour délectable,
Et de l'Enfer le séjour formidable.

Entre ces lieux de joie et de tourmens
Où des humains la foule criminelle
Est par la mort amenée en tout temps,
S'assied en paix la Justice éternelle.
La Vérité, qui veille devant elle,
Confond ces rangs et ces cultes divers
Dont la sottise a rempli l'Univers.
Le cœur ému, la Clémence à sa droite
Du Paradis ouvre la porte étroite,
Et des Élus forme de vrais amis ;
Mais à sa gauche habite la Vengeance,
Qui des Enfers ouvre la porte immense,
Et rend d'abord les pervers ennemis.

Des Chrétiens Grecs la Reine Catholique,
Voyant passer par ce large portique
Des gens en froc, en rabat, en surplis,
Crut que ces gens entraient en Paradis.
En admirant leur zèle apostolique,
Et des Élus leur trouvant un peu l'air,
Elle les suit, et se trouve en Enfer.
O Ciel! où suis-je? Eh! quelle est ma surprise!
Quoi! sur les pas des maîtres de l'Église,
On est damné! — Peu d'entr'eux sont élus,

Répart la Sainte; il ne faut pas les suivre
Assurément, si l'on prétend bien vivre,
Et parvenir au séjour des Vertus.

En contemplant cette foule de moines,
De cardinaux, d'évêques, de chanoines,
De gros abbés, de curés, de prieurs,
Troublant ces lieux par de tristes clameurs,
S'injuriant, et citant l'Évangile,
On se croirait au milieu d'un Concile.

Dieu juste et bon, pour châtier ces fous,
N'a point choisi des tourmens effroyables,
Parmi des feux n'a point placé des Diables;
Dieu seulement les a condamné tous
A faire encor tout ce qu'au monde ils firent:
Mais ils n'ont plus de sots qui les admirent,
Plus d'intérêts, de passions, d'erreurs,
Et leur raison cause tous leurs malheurs.
Là, *Siméon* gémit sur sa colonne (3).
Sous un gros tronc est courbé *Polycrone.*
Saint *Baradat,* dans sa cage de fer
Bien suspendue aux rameaux d'un vieil arbre,
Par les Autans est balancé dans l'air.
Pacôme dort étendu sur le marbre.
Pour fuir l'amour et ses tentations,
Benoît se roule au milieu des épines.
Adhelme nage au travers des glaçons.
C'est dans le feu que se jette *Martines* (4).
Tel autrefois, au bord du Phlégeton,

Sur une roue on voyait *Ixion ;*
Thésée, était assis sur une pierre ;
Tantale en vain plongé dans la rivière,
Ne pouvait boire, et *Sisyphe* portait
Son lourd rocher, qui toujours retombait.

Plus malheureux, ces Saints fêtés au monde,
Et tourmentés dans cette nuit profonde,
En se voyant, de honte rougissaient.
Hélas! hélas! combien ils regrettaient
Leurs tristes jours passés dans la misère,
A publier des erreurs sur la terre,
A pervertir la raison des humains,
A les tromper, à se donner pour Saints!
Leur châtiment est de chercher encore,
Mais vainement, quelqu'un qui les honore ;
Et l'hypocrite à leurs pieds prosterné,
Frémit tout bas de se voir condamné
A les prier, à feindre qu'il adore
Ces malheureux qu'en son cœur il abhorre ;
Ces malheureux, que ses soins superflus
Ne flattent pas, et ne séduisent plus.

Ainsi toujours la céleste justice
Du crime même a tiré le supplice.
Le plus affreux, le plus grand des tourmens
Que dans ces lieux elle impose aux méchans,
C'est de se voir, c'est d'habiter ensemble :
Pour s'outrager la haine les rassemble.
Ces fiers tyrans, si craints par leurs fureurs,

Persécutaient en ces lieux leurs flatteurs ;
Et le flatteur, dans sa bassesse extrême,
Les flatte encor pour son supplice même.

Pâle, interdite, à ce spectacle affreux
En frémissant, la tremblante *Étaïre*
Avec horreur détournait ses beaux yeux,
Et s'avançait dans ce fatal Empire.

Mais quels accens, quelles tristes clameurs,
Elle entendit sortir d'une autre sombre
D'où s'exhalaient de sanglantes vapeurs,
De noirs brouillards, et de fausses lueurs,
Dont la clarté plus funeste que l'ombre
Découvre au loin cent fantômes hideux,
Larves, démons, spectres, dragons, chimères,
Qui, s'agitant toujours en sens contraires,
En se choquant, voltigeaient en ces lieux!

Dans ce chaos, la vengeance suprême
Précipita ces mortels insolens,
Qui, pour tromper les peuples ignorans,
Osaient se dire envoyés par Dieu même :
Osiris, *Fo*, *Saka*, *Laokium*,
Prophètes saints adorés dans l'Asie ;
Le fier *Odin*, vainqueur de la Scythie ;
Le dur *Moïse* embrasant l'Arabie :
Brigands fameux, brûlés d'ambition,
Qui tour à tour ont su, par leur génie,
Ranger la terre à leur opinion.

Suivant leurs pas, armant leur bras impie,
Avec moins d'art et plus de barbarie,
Se combattaient leurs vils imitateurs,
Singes grossiers de ces grands imposteurs.
Ne pouvant pas, aux nations tremblantes,
Donner, comme eux, une religion;
Tous altérés de persécution,
Ils inventaient cent sectes différentes.

De hurlemens faisant frémir ce lieu,
Nestorius, *Celestius*, *Pélage*,
Sans s'écouter, disputaient avec rage.
Au milieu d'eux *Arius*, l'œil en feu,
Leur soutenait que *Jésus* n'est pas Dieu.
— Il l'est, maudit; que la foudre t'écrase!
Il l'est, criait le superbe *Athanase*.
Sans doute, il l'est, lui répondait *Postel* (5);
Et qui le nie est un monstre, un infame:
Mais en faveur d'un sexe trop charnel,
S'il s'est fait homme, il doit se faire femme.
— Lui, femme! Lui! Dieux! quelle opinion!
On le verrait en cornette, en jupon!
— Et pourquoi non? répart avec furie
Pascal Ratbert, puisqu'il se change en pain:
Nous le mangeons tous les jours de la vie;
Nous le buvons sous la forme du vin.
— Il n'est pas vrai; c'est un blasphême, impie,
Digne de mort, lui répond *Bérenger*.
— Va, c'est toi seul que l'on doit égorger,
Repart *Humbert*. — A ces mots fanatiques,

Vous eussiez vu tous ces fous dogmatiques
Se condamnant, s'appelant Hérétiques,
Menteurs, relaps, apostats, diaboliques,
S'armant de croix, de poignards, de tisons,
Se déchirer pour des opinions.
Le sot orgueil, le mensonge, l'envie,
La trahison, l'opiniâtreté,
L'avengle foi, la lâche hyprocrisie,
Et l'ignorance, et la stupidité,
Guidant leurs coups, et dictant leurs querelles,
Rendaient encor leurs fureurs plus cruelles :
Et les Démons, par eux-même inventés,
S'applaudissant de leurs atrocités,
Les abreuvaient dans une coupe pleine
De fiel, de sang, de poisons et de pleurs ;
Et secouant les flambeaux de la haine,
Les poursuivaient dans ces lieux de douleurs.

Plus acharnés, plus durs, plus implacables,
Ils redoublaient leurs combats formidables,
Lorsque soudain le puissant *Mahomet*,
Renversant tout, Catholique, Idolâtre,
Juif, Arien, Gnostique, Iconolâtre,
Les foule aux pieds, les dompte, les soumet ;
Avec fureur *Ali* le poursuivait.

Alors le bruit, le tumulte, le trouble,
Le désespoir, et la rage redouble ;
Ce ne fut plus qu'une confusion,
Un noir mélange et d'horreurs et de crimes,

Où sans pitié la Superstition,
En triomphant, dévorait ses victimes.

Eh quoi! disait *Étaïre* en tremblant,
Quoi! dans ces lieux d'un éternel tourment,
Voilà ces Saints que l'Europe révère!
Leurs sectateurs troublent encor la terre.
Divisant tout, portant par-tout le fer,
Ils font du monde un véritable enfer.
Hélas! des Grecs ils ont perdu l'empire:
En disputant contr'eux, nos empereurs
Sont devenus, comme eux, persécuteurs,
Et, l'un par l'autre, on les vit se détruire.
Fuyons l'abyme où je vins sur leurs pas,
Dorénavant je ne les suivrai pas:
Fuyons, ma mère. A ces mots, *Magdelaine*,
Loin de ces lieux habités par la Haine,
D'un vol rapide en Paradis la mène,
Séjour fameux chez tout le genre humain,
Que chaque peuple arrange à sa manière,
Selon le goût où son cœur est enclin.
Jadis le Grec en a fait un jardin,
Le Scandinave un cabaret à bière,
Le Musulman un sérail immortel;
Nous en faisons un concert éternel
Très-justement: car le peuple gallique
A toujours eu du goût pour la musique.

Lorsqu'*Étaïre* et la Sainte Hébraïque
De cieux en cieux ainsi se promenaient,

Le *Ragamuf*, les Démons et Saint *Pierre*,
Et la Discorde, allaient, couraient, venaient
Dans tout le camp, et par-tout augmentaient
Le désespoir, la honte et la colère.

Ils ont dans Naple informé les vaincus
Du désarroi, des affronts, des alarmes,
Qui tourmentaient leurs vainqueurs confondus.
De cet instant *Ferdinand* et *Marus*
Sentent le prix; et saisissant leurs armes,
Rendent l'espoir aux peuples éperdus.

L'adroit Bâtard du céleste vicaire,
Pendant l'effroi qui règne dans le camp,
Du Roi Français croit pouvoir se défaire,
Sans nul danger, et veut habilement
Mettre à profit ce fortuné moment.

Pour réussir, sans employer la guerre,
Aux quatre Rois il dit : nous ne pouvons
Forcer les fers qui captivent nos belles;
Mais n'est-il donc aucun plaisir sans elles?
L'Amour nous fuit; nous n'aimons plus : buvons.
Le vin refait le corps, et même l'ame
Que trop souvent affaiblit trop la femme.

Il dit, il rit : soudain prompt à saisir
Le col étroit d'un vase à large panse,
Sa main l'incline, et soudain fait jaillir
Dans vingt cristaux un vin pur qu'il dispense

Aux quatre rois, aux dames de la France.

Parmi ces Rois, les trois qui sont chrétiens,
Malgré son art, étaient loin de le croire.
Tous absorbés dans leurs sombres chagrins,
Obstinément ils refusent de boire.
Le Turc lui seul, sachant que *Mahomet*
Aux Musulmans ce plaisir ne permet,
En fut tenté. Soudain sa main avide
Prend une coupe, et d'un trait il la vuide :
Son front pâlit, son teint devient livide ;
Sa gorge s'enfle, et ses regards affreux
Cherchent en vain la lumière des cieux.
Il tombe à terre, il se roule, il écume ;
Dans les tourmens sa force se consume.
Des spectateurs qu'un prompt effroi saisit,
La moitié tremble, et l'autre moitié fuit :
Mais les trois Rois, les dames, le Saint-Père,
Volent au prince, et pour sauver ses jours,
A haute voix demandent des secours.
Le Cardinal, bâtard du saint Vicaire,
Pour détourner loin de lui tout soupçon,
Veut qu'on arrête aussitôt l'Échanson,
Le sommelier et les gens de l'office,
Quiconque a pu, prenant part au service,
Mêler au vin en secret du poison.
Près du malade il se range lui-même ;
Ses yeux de pleurs paraissent humectés ;
Il le soutient, il s'écrie : apportez
Et l'huile sainte, et sur-tout le saint-crême ;

Car il est Turc, il lui faut le baptême,
Le Viatique, et l'Onction extrême.

Chacun s'empresse autour de ce sultan.
Le Médecin, l'Aumônier et l'Iman,
Viennent tous trois. L'un apporte l'eau rose,
L'autre tient l'huile, et l'autre un lénitif
Qui des poisons guérit le mal actif.
Ce prêtre l'oint, et cet Iman l'arrose :
Le Médecin veut qu'il prenne une dose
Du lénitif. Le pauvre Turc en vain
Contre la mort se débat sous leur main.
Chacun pour sûr vante ce qu'il propose.

Alors le prêtre à l'Iman dit : Païen,
N'empêche pas que je fasse un chrétien :
Retire-toi. L'Iman lui repart : Chien,
Va-t-en toi-même, et respecte mon zèle :
Je veux qu'il reste à *Mahomet* fidèle.

Ciel ! à ces mots, l'aumônier transporté,
De l'huile sainte élève en l'air le vase,
Et le rabat soudain sur le front rase
Du circoncis, qui, non moins emporté,
Sur la tonsure avec fureur écrase
En cent morceaux le cristal pur et fin
Du gros flacon qui d'eau rose était plein.
Également leur front blessé distille
Des flots mêlés de sang, d'eau rose et d'huile.
Par la douleur rendus plus furieux,

Sans nul égard ils se frappent tous deux :
L'un saisit l'autre, et leurs pieds s'entrelacent
Dans le surplis et dans le dolиman ;
En se heurtant, leurs genoux s'embarrassent,
Et tous les deux tombent près du sultan.
La garde accourt, et les soldats les chassent.

A deux genoux, près du prince ottoman,
Le fils du Pape, et *Charle*, et chaque dame,
Priaient le Christ pour ce Mahométan,
Et pleins d'effroi, lui voyaient rendre l'ame ;
Ne pouvant pas espérer son salut,
Ils le croyaient en proie à *Belzébut*.

D'autres clameurs redoublent les alarmes :
On crie : alerte ! alerte ! et vîte aux armes !
L'ennemi vient ; *Marus* et *Ferdinand*
De leurs remparts descendent vers ce camp.

A cette horrible et soudaine nouvelle,
Tournant les yeux sur les fers de sa belle,
Tout guerrier franc se croit captif comme elle.

De toutes parts le tambour, les clairons,
Fifres, hautbois, et timbale et trompette,
Sonnent l'appel. Mais, braves ou poltrons,
Chacun troublé n'entend que la retraite.
Sur un cheval l'un en hâte se jette,
L'autre s'enfuit, l'autre court au canon
Pour l'emmener, et l'Écho ne répète
Que les accens de la confusion.

NOTES DU CHANT XXXVI.

(1) Ce vieil enfer, très-bon pour le païen,
Et de ces Dieux aujourd'hui le partage,
Convenait mal à l'univers chrétien.

Il y a deux enfers dans ce poème, ce qui est tout neuf; l'un au centre de la terre, selon le système des anciens : l'auteur y met les faux Dieux, devenus Démons depuis qu'ils ont été dépossédés du ciel par les Saints chrétiens.

Il place l'autre hors de ce globe, selon l'opinion des modernes, et il ne dit pas où il est; car aucun des docteurs de la loi chrétienne n'a enseigné où étaient placés le paradis et l'enfer.

Plus l'astronomie s'est perfectionnée, plus ces lieux se sont trouvés éloignés de la terre; et depuis qu'on soupçonne que *Syrius*, qui paraît l'étoile la plus voisine de la terre, en est cent mille fois plus éloignée que le soleil, et que plusieurs étoiles paraissent être douze cents fois plus éloignées de notre globe que *Syrius*, le paradis et l'enfer se sont trouvés à des distances si considérables, qu'il n'est plus possible d'en avoir des nouvelles.

(2) Près du soleil ces *six* mondes tournans.

Lorsque ce poème fut fait sous le règne de *Louis XV*, on ne connaissait encore que six planètes. Il était achevé lorsqu'*Hercel* découvrit celle à laquelle on a donné son nom. Il eût été facile de dire

Ces *sept* mondes tournans.

Mais on a voulu que ces vers servît à constater que ce poème est antérieur à cette découverte.

La planète d'*Hercel* ne se voit point ou presque point à la simple vue ; elle nous apprend qu'il peut y en avoir plusieurs autres plus reculées, et absolument hors de la portée de nos yeux, secondés des meilleures lunettes.

Ces planètes n'ont donc point été faites pour l'homme qui ne peut les voir.

Les philosophes soupçonnent qu'elles sont des mondes habités : mais par quels êtres? C'est ce que nous examinerons dans une des sections de l'hypothèse qu'on trouvera à la suite de ce poème.

(3) Là *Siméon* gémit sur sa colonne.
Sous un gros tronc est courbé *Polycrone*.
Saint *Baradat*, dans sa cage de fer, etc.

Ce sont des Saints, et sur-tout des pères du désert dont il est question dans ces vers et les suivans. Ces pères, retirés dans les déserts de la Thébaïde, étaient des espèces de fous fanatiques qui, pour se rendre célèbres et s'attirer des aumônes, se tourmentaient par des austérités effrayantes, à l'instar des Faquirs de l'Inde : il est vraisemblable que ce fut par émulation et pour l'emporter sur ces Faquirs, que cette folie saisit les chrétiens de l'Égypte, dans la première ferveur d'une religion naissante, et on ne peut douter que les historiens de ces folies ne les aient beaucoup exagérées.

Si on les en croit, *Siméon* le stylite passait sa vie de bout sur une colonne de quarante coudées de haut.

Polycrone, pour faire sa prière avec plus d'attention, mettait sur ses épaules la racine d'un gros chêne.

Baradat demeurait toujours huché sur un rocher, le dos courbé dans une cage de fer.

Thalelle s'était aussi logé dans une cage; mais elle était suspendue en l'air.

Paçôme dormait sur une pierre; mais en récompense il voyageait debout sur un crocodile.

Benoît se roulait dans les épines pour éviter les tentations de la chair.

Adhelme se jetait dans une rivière couverte de glaçons.

Hilarion ne mangeait que quatre figues par jour après le coucher du soleil.

Paul l'anachorette faisait trois cents fois sa prière par jour : aussi un corbeau lui apportait tous les soirs un pain.

Macaire d'Alexandrie, pour éteindre le feu de la concupiscence, se jetta une fois dans un essaim de mouches à miel.

Anthelme, pour éteindre ce même feu, se donnait mille coups de verges par jour.

Saint *Dominique*, dit l'encuirassé, parce qu'il portait sur sa peau une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtait que pour se flageller, devait l'ôter souvent, puisqu'il se donnait chaque semaine trente mille coups de verges; ce qui fait 4285 $\frac{1}{7}$ coups par jour.

Ce *Dominique*, l'encuirassé ou le fessé, ne doit pas se confondre avec le *Dominique* fondateur des Dominicains et de l'inquisition. Ce fessé n'était qu'un pauvre imbécille d'hermite, et l'inquisiteur était un fourbe intrigant.

(i) C'est dans le feu que se jette *Martines*.

L'auteur se trompe, ce Saint se nommait *Martinien* : voici son histoire.

Zoé, fameuse courtisane de Césarée en Palestine, entendant un jour raconter les austérités de ce Saint solitaire qui vivait sur une montagne voisine, se vanta de le faire succomber;

et s'étant aussitôt déguisée, elle se rendit de nuit à la cabane de l'hermite; il consentit à la recevoir d'abord par charité : mais ses attraits, ses discours, ses caresses le firent succomber; il allait en jouir quand Jésus-Christ lui apparut du haut des cieux, et le retint aux bords du plaisir. Le Saint, effrayé de son crime, allume aussitôt un grand feu, s'y roule, et tout grillé se montre à *Zoé*, en lui disant : Si ce feu, dans un moment, m'a si fortement rôti, jugez ce que fera le feu éternel de l'enfer. *Zoé*, touchée de cette belle action, jette aussitôt ses beaux habits dans le brasier, se convertit, et se retire dans un monastère à Bethléem, où elle fut reçue par la vierge *Pauline*; elle vécut encore douze ans. Cette aventure arriva l'an 830. Il est aisé de sentir que ce conte, rapporté par *Ribadeneira*, dans sa *Fleur des vies des Saints*, n'est qu'une mauvaise imitation de l'histoire de *Laïs*, qui fait de vains efforts pour tenter *Xénocrate*. Comme l'histoire de Saint *Julien* l'hospitalier fuyant son père et sa mère à cause qu'un cerf lui avait prédit qu'il les tuerait, et les tuant malgré cette précaution, n'est que l'histoire d'*OEdipe* défigurée et affaiblie : comme l'histoire de Saint *Dunstan* reprenant *Edrède*, roi d'Angleterre, d'aimer la mère et la fille, est imitée de celle d'*Hérode*, qui aimait à la fois *Hérodias* et sa fille *Salomé*.

L'histoire d'*Eugénie* vierge paraît être imitée de celle de *Phriné*, qui découvrit son sein devant l'Aréopage. *Eugénie*, fille d'un sénateur romain, préfet d'Alexandrie, se sauve en secret de chez son père, prend un habit d'homme, s'enferme dans un couvent de moines, en devient abbé : une femme, nommée *Mélanie*, la prenant pour un beau garçon, en devient amoureuse, lui découvre sa passion, en est refusée, et dans sa fureur court l'accuser d'avoir voulu la violer. Le préfet *Philippe* envoie chercher le prétendu abbé, *et lui demande si les lois de son Dieu lui permettent le viol*; alors

Eugénie, pour se justifier, déchire sa robe, et montre publiment son sein nu à son propre père, qui la reconnaît pour sa fille, et se convertit.

Presque tous les miracles de la légende sont imités de ceux du paganisme. Si le pied de *Jésus-Christ* est imprimé dans la pierre sur laquelle il s'appuya pour monter au ciel, le pied d'*Hercule* était aussi imprimé sur une pierre au bord du fleuve *Tyras* en Scythie.

(5) *Guillaume Postel* naquit dans un hameau de la Normandie en 1510, quinze ans après la conquête de Naples : ainsi c'est encore un anachronisme. Mais l'opinion qu'il eut sur *Jésus-Christ* incarné en femme, est si singulière et si honorable pour le sexe, qu'on n'a pu se défendre d'en parler dans un poème composé

Pour le plaisir et pour l'honneur des Dames.

Au reste, il paraît par ses ouvrages qu'il était un très-bon homme, encore qu'il se crût inspiré, et qu'à force de s'exhalter à lui-même ses bonnes intentions, il ait fini par se persuader que le bon Dieu l'avait choisi pour être le réparateur du genre humain : il se donnait à lui-même le titre *de fils aîné de la restitution*. Il fit, en 1557, *une exhortation aux princes chrétiens pour qu'ils vécussent en paix* : il exhorta les pères du concile de Trente à ne pas manquer d'égards envers ceux pour qui *Jésus-Christ* est mort, à ne pas accompagner leurs décisions d'anathèmes, à imiter *Jésus-Christ*, qui n'en lançait pas contre ceux dont l'incrédulité rejetait *les saintes écritures*. *Nunquam enim sacra scriptura non accedentibus ad se, anathemata est imprecata.... In omni gente qui facit bonum, est accept usilli.*

Ce qui nuisit le plus à *Postel*, ce fut d'avoir osé dire que les prélats ne convertiraient le monde que quand ils renonceraient

à leurs richesses pour vivre comme les Apôtres. Il défendit *Servet* contre *Calvin*, et *Calvin* ne pouvant le faire brûler lui dit des injures.

Postel mêlait à ses bonnes intentions des opinions insensées : car, admettant pour vrai tout ce qu'il trouvait dans la Bible et le Nouveau Testament, il fallait qu'il déraisonnât pour accorder tous les faits de ces livres avec la bonté de son cœur. Il distinguait, par exemple, quatre naissances dans le *Christ*. La première, sa génération éternelle dans le sein de Dieu ; la seconde, l'union du Verbe avec le premier esprit ou la sagesse créée ; la troisième, son Incarnation ; la quatrième, sa transubstantiation dans l'Eucharistie. Je doute que le bonhomme s'entendît bien ; mais il croyait s'entendre, et cela lui suffisait pour croire, pour écrire et pour enseigner. Voyez son livre, *De Nativitate Mediatoris ultima*. Toujours humain, il prétend que le *Christ* étant mort pour tout le monde, les damnés peuvent encore espérer, et qu'ils seront sauvés un jour. Il assure, dans ce livre, que c'est l'Ange *Raziel* qui lui a révélé la manière dont *Jésus-Christ* a été conçu. *Conceptionis Jesu cognitionem ad me attulit Raziel Angelus.*

Dans son *Admirabile historia de la Vergine Venetiana*, écrite en italien (car *Postel* savait toutes les langues) il dit : *La Madre del Mondo a voluto in Venetia far la prova del secondo advenimento di Christo.*

C'est cette extravagance qui l'a fait accuser de prétendre que le *Christ* s'était incarné dans cette femme ou s'incarnerait dans une autre ; car je crois bien qu'il n'énonça jamais positivement ce dogme.

Il développe encore son idée, en disant que les femmes ont toujours été plus favorisées du ciel que les hommes. *Havendo dunque gia mostrato per innumerabile Donne*,

come erano le Sibylle et altre infinite, et massimamente per la beata Agniola da Foligno, per Santa Catarina da Siena, par Santa Hildegarda, Brigita, et altre li cui scritti si vedono à niuno dottore inferiori, come per la via dello affeto non solamente gli huomini ma molto piu chieramente le Donne sono illuminate.... Christo ha voluto nella sua sposa et madre del mundo, mostrare il colmo della possanza, etc. etc.

Avec de telles opinions, il ne fallait qu'un ennemi puissant pour être brûlé : il ne le fut pas ; il ne parvint qu'à se faire passer pour fou ; il eut un procès, et se retira, de gré ou de force, dans l'Abbaye de Saint-Martin-des-Champs près de Paris, où il mourut. Sa vie et ses écrits ne prouvent que trop qu'un savoir immense ne rend pas toujours l'esprit juste.

CHANT XXXVII.

Sainte Magdelaine conduit sa fille en Paradis, et consulte sa famille sur ses malheurs. Étrange et terrible invasion.

Mes chers lecteurs, imitez les Poètes.
— En quoi? Comment? En traits d'esprit? — Oh! non;
Mais en bon sens, en conduite, en raison.
Malgré les cris de cent têtes mal faites,
Je les propose en exemple aux humains,
Au docte, au sage, et plus encore aux Saints.

Trop de savans s'érigent en Prophètes;
Trop de savans ont eu l'ambition
De tout soumettre à leur opinion :
Ils prétendaient être les interprètes
De la nature, et vous vous moquez d'eux
Avec raison; mais vous feriez comme eux.

Or, dites-moi, qui n'a voulu connaître
Comme il passa du néant jusqu'à l'être?
Ce qu'il était, et ce qu'il deviendra
Lorsque du Temps la main le dissoudra?

S'ils ont cherché ce qu'est l'homme en lui-même,
S'ils ont cru voir quelques secrets du sort,

Sur Dieu, sur l'ame, et la vie et la mort,
Qui n'a pas fait dans sa tête un système ?
Je suis bien loin de crier qu'ils ont tort.
Pour tout savoir, tout sonder, tout décrire,
Ils font sans doute un inutile effort ;
Mais il est beau, ce travail peut instruire,
Et leur courage, en un mot, me plaît fort.

Les favoris des Nymphes du Permesse,
Non moins savans, et parlant beaucoup mieux,
Ont prétendu tout expliquer comme eux.
Le bon *Homère*, *Hésiode*, *Lucrèce*,
Voltaire et *Pope* ont souvent, en beaux vers,
Peint le chaos, le monde, les enfers,
Scruté notre ame, arrangé la matière ;
Et bien ou mal, de la nature entière,
Sondé cent fois tous les secrets divers.
Mais aucun d'eux, dans sa verve indiscrète,
N'a prétendu qu'il eut toujours raison ;
Nul n'a fait secte, et ne s'est cru prophète,
Ne s'est armé pour son opinion ;
Et, poursuivant le passant dans la rue,
Ne lui cria d'un frénétique ton :
Crois à mes vers ; crois, dis-je, ou je te tue.
Nul d'eux n'a pris de ses pieuses mains
L'argent du pauvre, et le sceptre des princes ;
N'a pour un mot saccagé les provinces,
Et n'exigea de l'encens des humains.

Leur but était, et d'instruire, et de plaire

De consoler les malheurs de la terre,
De rendre heureux, de nous rendre meilleurs
En corrigeant l'âpreté de nos mœurs.
S'ils rencontraient quelques amis fidèles,
Si du public ils se voyaient prisés,
S'ils obtenaient un regard de leurs belles,
Ils se trouvaient assez récompensés.

S'ils ont souvent trop loué leur ouvrage,
De convertir ils n'avaient point la rage.
Qu'on les raillât sur leur opinion,
Qu'on la vantât, qu'on la suivît ou non,
Ils n'employaient ni des brigues secrètes,
Ni des combats. Donc, sans prévention,
Je le redis, en conduite, en raison,
Mes chers lecteurs, imitez les Poètes.

Dans l'autre chant, j'ai dépeint les Enfers;
Je passe au Ciel, et je vais vous décrire
Ce que j'ai vu dans le céleste empire:
Si mon lecteur ne croit point à mes vers,
Il a grand tort; mais je n'en fais que rire.

En arrivant au Ciel, les deux beautés
Dont je poursuis l'intéressante histoire,
N'allèrent point vers ce séjour de gloire
Où sont les Rois, les fils de la Victoire,
Où cent héros, des Poètes vantés
Pendant leur vie, ont été transportés,
Où fut Saint *Paul* à l'exemple d'*Énée*,

Où voyagea le plus grand des *Henris*,
Dont nous avons quelque confuse idée,
Et qui nous fut par douze Hébreux promis.

Elles n'ont point entrepris ce voyage
Pour imiter ces exemples fameux,
Et pour savoir les faits qui d'âge en âge
Distingueront leurs arrière-neveux,
Mais pour briser d'insupportables nœuds.

Toujours captive et toujours consternée,
Par *Magdelaine Étaïre* est menée
Dans un palais secret du Paradis,
Séjour d'extase, et de joie éternelle,
Qui ne fut pas saintement révélé,
Où nul vivant ne parvint avant elle,
Et dont encor personne n'a parlé.

La Volupté, de sa main caressante,
Y rassemblait la foule ravissante
De ces beautés dont le cœur bienfaisant
Ne fit jamais le malheur d'un amant.
Et *Magdelaine*, avec un doux sourire,
Vantant leurs traits, leur bonté, leurs talens,
Et les montrant à la belle *Étaïre*,
Les lui fait voir selon l'ordre des temps.

L'Impératrice, en s'étonnant, admire
Que ces beautés fassent en Paradis
Ce qu'ici bas elles faisaient jadis.

Elle aperçoit, d'un œil bien plus surpris,
Que le berceau de l'Église naissante
Est soutenu par leur troupe galante.
L'Enfant *Jésus* est porté dans leurs bras.

Aux nations prodiguant leurs appas,
Sainte *Thaïs*, Sainte *Afre*, Sainte *Arie* (1),
Sainte *Zoé*, Sainte *Efrene*, *Marie* (2),
Convertissant les malheureux païens,
De leurs amans font de zélés chrétiens;
Mais *Aphrodise*, et *Nicette* et *Férie* (3),
Par leurs attraits, tentant les nouveaux Saints,
Chassent la foi de leurs cœurs incertains.

Dans cette troupe au plaisir consacrée,
Et de tout peuple en tout temps adorée,
Quelle beauté vient à pas triomphans,
Et marche au bruit des applaudissemens?
Ciel! C'est l'honneur du théâtre d'Asie:
O grande Actrice! ô Sainte *Pélagie* (4)!
Tu contemplais de tes yeux attendris
Ton temple saint si fameux dans Paris;
Tu contemplais dans ses sacrés pourpris
Mille beautés qui se sont repenties,
Ainsi que toi, de s'être converties.

En souriant d'un air malin et doux,
Sainte *Cengoul*, qui trompa son époux (5),
Suivait les pas de cette grande actrice;
Des bons maris elle est la protectrice.

A ses côtés était Sainte *Aglaës* (6),
Belle, charmante, au maintien noble et sage,
Que les grandeurs n'éblouirent jamais,
Qui la première introduisit l'usage
De préférer aux princes ses valets.

Mais de beautés quelle foule agissante
Règne dans Rome, et servant tour à tour
Vénus, le Pape, et le *Christ*, et l'Amour,
Porte à la fois dans sa main triomphante
L'arc et les clefs, la croix et le flambeau;
Et de l'Amour ceignant l'heureux bandeau,
Du Pape aussi ceint l'auguste tiare?

Dans cette foule où souvent l'œil s'égare,
Théodora s'élève avec splendeur (7),
Distribuant, au gré de son humeur,
Chapeaux, rochets, mître, crosse, couronne;
De Rome même elle donne le trône
A son amant, à cet heureux *Jean dix*,
De ses appas si vivement épris.
C'est dans sa couche, en riant, qu'il impose
Des lois au monde, à l'Église, aux chrétiens,
Que des Démons il brise les liens,
Que de l'Enfer et du Ciel il dispose.

Près de ton lit, belle *Théodora*,
Près de ce lit que l'Amour consacra,
Quelle beauté ravissante, attendrie,
D'un autre Pape apprend l'art de jouir?

Quoi! c'est ta fille. Eh quoi! c'est *Marozie* (8).
Nulle beauté n'a jamais, dans sa vie,
Ni plus donné, ni plus pris de plaisir.
De mille amans avec zèle servie,
Elle envahit le sceptre et l'encensoir.
Au Vatican tout cède à son pouvoir;
Elle domine; et dans Rome soumise,
De son bâtard fait le chef de l'Église.

O *Jean* fameux! *Jean* douzième du nom,
De ta famille illustre rejeton,
Digne bâtard d'une si digne mère!
Toi qui vécus de femmes entouré,
Qui les servis, qui mourus massacré
Entre les bras d'une femme adultère,
Martyr d'amour, apôtre du plaisir,
Patron sacré des amans téméraires,
Protège-nous, daigne nous garantir
De la fureur des époux et des pères!

Mais quel tableau vient tout-à-coup s'offrir!
Voilà ces temps de folie et de gloire
Où cent héros, prenant leur passion
Pour les effets de la religion,
Invoquant Dieu, les Saints et la Victoire,
Des bords du Pô, de la Seine et du Rhin,
Volent en foule aux rives du Jourdain.
Ils ont tracé sur leurs armes brillantes
Les clefs du Pape et la croix de *Jésus*,
Et le portrait de leurs jeunes amantes.

Les Sarrasins, de frayeur éperdus,
Fuyant d'abord leurs troupes innombrables,
Quittent ces champs de graviers et de sables,
Le torrent sec de l'aride Cédron,
Les murs déserts de la pauvre Sion,
Et le coteau du stérile Calvaire,
Objets sacrés d'une si sainte guerre.

Et cependant l'Evêque *Héraclius*
Tient *Riveri* d'une main caressante (9);
Et, sur la tombe où reposa *Jésus*,
Paisiblement jouit de son amante.

Cédant aux feux d'un moine inquisiteur,
La *Correra*, trop sévère et trop tendre (10),
Veut qu'on pardonne à l'amoureuse erreur,
Et, sans pitié, que l'on réduise en cendre
Tout hérétique et tout vain raisonneur
Qui ne croit pas ce qu'on ne peut comprendre.
Et *Stentora*, l'amour des nations, (11)
Malgré son sexe, osant monter en chaire,
Prêche aux croisés ses propres passions,
Le jeu, le vin, la licence et la guerre.

A ses accens répond l'Europe entière,
Chacun s'empresse, et chacun sur ses pas,
Et fait l'amour, et livre des combats.
Les voyez-vous ces beautés ravissantes,
Consumant tout du feu de leurs appas,
Donnant des fers aux nations sanglantes,

Et captivant ces nobles chevaliers
Qu'avec respect le monde entier révère ?
De leurs rubans elles font des colliers,
Pour gouverner les maîtres de la terre.

La belle *Alix*, dans les champs d'Angleterre (12),
Au cou du Roi passant sa jarretière,
En fait ainsi les rênes de l'État ;
Et d'une main adroite, enchanteresse,
Qui soumet tout, elle conduit en laisse,
Avec le Roi, le peuple et le sénat.

D'un plaisir pur doucement possédée,
Chassant l'intrigue et l'ennui de la Cour,
Par ses rubans noués en lacs d'amour,
Tagmate enchaîne à ses pieds *Amédée* (13).

O murs de Bruge ! ô *Philippe* ! ô héros !
Quelle conquête est due à tes travaux !
La toison d'or que la fière *Médée*
Fit enlever au fortuné *Jason*,
N'égalait pas cette jeune toison (14),
Dont le poil noir, plus brillant que l'ébène,
Lisse, poli, rare, perçait à peine
Le doux tissu d'une peau de satin,
Plus éclatante et plus blanche qu'albâtre.
Belle toison, que d'une main folâtre,
En te jouant, tu conquis un matin
Sur la beauté qui te rend idolâtre !

O quel pinceau, quel art exprimerait

Les saints transports, la surprise, la joie
Dont *Étaïre* alors était la proie ?
De traits de feu son œil étincelait,
En contemplant sa nombreuse famille.
Avec plaisir elle voit *Pétronille* (15)
Qui, partageant le lit de Saint *Robert*,
Quitte le monde, et se cache au désert.
Ariosta, beauté féconde et rare (16),
Renouvelait la maison de *Ferrare*.
Bonne, fuyant ses champs et ses hameaux (17),
Revêt un casque, et se mêle au héros.
Des biens acquis par de galans travaux,
Sainte *Agia*, dans les murs de Venise (18),
A *Magdelaine* élevait une Église.

Oh ! quand du ciel le pouvoir souverain
M'aurait donné l'art de parler sans cesse,
Langue d'acier et poitrine d'airain,
Du bon *Nestor* j'atteindrais la vieillesse,
Avant d'avoir cité le demi-quart
De ces beautés dont l'ame bienfaisante,
Des voluptés cultivant le grand art,
A tout mortel fut toujours complaisante.
Car l'Éternel, pour le bien des humains,
En a toujours béni l'engeance heureuse :
Rome et la Mecque ont moins de pélerins,
Et de *Jacob* la race est moins nombreuse.

Toutes ouvraient de grands yeux ébahis,
Et s'étonnaient de voir une mortelle

Dans le séjour de la joie éternelle.
Tels on nous dit que furent bien surpris
Les séraphins, lorsqu'autrefois ils virent
Hénoc entrer tout vif en Paradis,
Où dans leurs rangs à regret ils l'admîrent.
Or les beautés, habitantes des cieux,
D'un œil ravi la Reine Grecque admirent;
Et cependant, pour l'examiner mieux,
Éléonore indiscrète et volage (19,
Qui déchira l'empire des Français;
Agnès Sorel qui, plus douce et plus sage (20),
Le rétablit, et chassa les Anglais;
Passefilon, *Sassenage* (21), *Bertrade* (22),
La douce *Imma* (23), la sensible *Valrade* (24);
Toutes en foule, et s'approchant exprès,
Avec franchise embrassent *Étaïre*,
Rendent justice à ses rares attraits,
Et lui font voir tout le céleste empire.

Ce doux accueil, ces baisers, ces honneurs,
Qu'elle reçut de ses aimables sœurs,
Rendent l'espoir à son ame flottante.
Toutes en cercle autour d'elle tournaient,
Toutes parlaient, toutes lui demandaient:
Comment, pourquoi, par quel moyen, vivante,
Jusqu'en ces lieux elle a pu pénétrer,
Lieux où les morts ont seuls le droit d'entrer?

La Sainte Juive alors à sa famille
Fait le récit des malheurs de sa fille,

Et montre enfin à leurs yeux éperdus
Ses blonds appas dans les fers retenus.
Moins de terreur dans le bourg d'Imaüs
Se fit sentir autrefois, quand *Jésus*
Aux Pélerins découvrit sa blessure :
Nulle n'ouït jamais telle aventure.

Pour la soustraire à ce triste lien,
Toutes voulaient trouver quelque moyen.
La blonde *Herleve*, à la démarche altière (25),
Dont le bâtard a conquis l'Angleterre ;
La vive *Harlot* qui, par ses doux égards,
A ce bâtard donna d'autres bâtards ;
Et *Mariette*, aux Français toujours chère (26),
Dont le bâtard, de nos bords envahis,
Chassa l'Anglais, et vengea son pays ;
Ne connaissant que la force et la guerre,
Voulaient d'un coup trancher ce dur acier :
Ainsi jadis de son glaive, *Alexandre*,
Non loin des bords fameux par le Scamandre,
Coupa le nœud qu'il ne put délier.

Mais ces beautés, de qui l'adresse exquise
Sous les barreaux du cloître s'exerça,
Et sans les rompre au travers se joua,
Sainte *Angardis*, *Guillemette*, *Héloïse* (27),
Disaient qu'il faut contre un pareil rempart
Moins employer sa force que son art,
Et que la ruse aux captifs est permise.

Dans ce projet déja leur docte main

Tâte ces nœuds, croit amollir l'airain.

Voyant se perdre et leur temps et leur peine,
La Sainte dit : mes filles, c'est assez ;
Puisqu'il n'est rien dans les siècles passés
Qui nous enseigne à briser cette chaîne,
Il faut tenter un moyen plus certain,
Et consulter le livre du Destin.

Incontinent la grand'mère et la fille
Prennent congé de leur noble famille,
Et toutes deux quittent du Paradis,
Non sans regret, le sacré sanctuaire.
Qu'on est heureux sous ces divins lambris !
La Reine Grecque, à ses sœurs, à sa mère,
En s'éloignant, promit bien de tout faire
Pour mériter qu'au jour du jugement
On la plaçât dans un lieu si charmant.

Dès qu'*Étaïre* et la Sainte Hébraïque
Eurent passé le seuil de ce portique,
Un mouvement de curiosité
Fit abaisser leurs beaux yeux sur la terre.
De *Charles huit* elles virent le camp
Dans le désordre où je l'ai peint naguère :
Chacun veut fuir au nom de *Ferdinand*.
O jour de honte ! ô prodige étonnant !
Quoi ! des Français n'oseraient plus combattre !
Je les tiens donc, disait d'un ton railleur
Le saint portier qui fut jadis pêcheur.

Ces chevaliers qu'on ne pouvait abattre,
Pris dans mes rets, ont perdu leur valeur.

Que maudit soit ton orgueil et ta joie !
Lui répartit *Ragamuf* en fureur :
Tu t'applaudis, et tu n'es pas vainqueur·
Crains *Magdelaine ;* oui, crains qu'elle n'emploie
La ruse et l'art de son sexe trompeur
Pour t'enlever une si noble proie :
Voulant sauver sa fille de nos fers,
Elle parcourt les cieux et les enfers.
Remonte donc sur la voûte éternelle ;
Et, chef des Saints, cours, vole au-devant d'elle,
Réprime-la, punis-la, venge-toi,
Et force-la d'obéir à ta loi.

Pierre le croit ; il part, il fend la plaine
De l'empyrée ; il cherche *Magdelaine*,
Qui cheminait au bord du firmament,
Où de l'espace et s'entr'ouvre et commence
Le vide affreux, l'abyme obscur, immense,
Sans fond, sans borne, empire du néant.

De l'éloigner, le *Ragamuf* content
Rase la terre, et les flots, et la plage,
Et trouve enfin errant sur le rivage
Le chef malin du peuple des enfers,
Qui, dans ce camp, mit tant d'appas aux fers.

O toi ! dit-il, seul et digne monarque

Des Négromans, viens, regarde, remarque
Quel soin rassemble ici tes ennemis :
Vois tous ces Saints descendus sur la terre,
Et ne songeant qu'à s'y livrer la guerre.

Si de tes gens les bataillons hardis
Savent saisir un moment si prospère,
Nous reprendrons bientôt ce Paradis
Qui fut nommé l'Olympe au temps jadis.

Satan l'approuve, il rassemble, il appelle,
Sa noire armée à tous ses vœux fidelle.
L'ange divin qui préside au soleil,
Et de qui l'œil ouvert sur les planètes
Suit sans erreur le long cours des comètes,
Observant tout de son poste vermeil,
Le voit passer la ligne circulaire
De notre humide et pesant atmosphère.
Ainsi l'on voit souvent, du sein des mers,
L'onde en vapeur s'élever dans les airs.
Il s'en étonne ; il saisit sa trompette :
L'air égaré dans ce corps caverneux,
Roule, et n'en sort qu'avec un bruit affreux ;
Bruit effrayant que chaque astre répète :
La terre en tremble et le ciel en frémit.
Pierre se signe, et l'Enchanteur pâlit.

Craignant la guerre ou des maux plus étranges,
Les nobles chefs des séraphins, des anges,
Des chérubins, postent leurs légions

Aux murs sacrés des saintes régions.

Antiques Dieux ou modernes Démons,
Dit *Ragamuf*, suivez mes pas; marchons:
Le ciel est nôtre, et nous le reprendrons.
Puis, de l'Enfer animant les cohortes,
Du firmament il veut saisir les portes:
Déja ses coups des divins bataillons
Ouvrent les rangs; il les pousse, il les chasse
De poste en poste, et se met à leur place,
Malgré leur nombre, et leur foudre, et leurs dards.
Près d'envahir les célestes remparts,
Il a passé le cercle des planètes;
Bientôt il touche à celui des comètes:
Il le surmonte, il pénètre, il atteint
Au parapet où brillent les étoiles;
Il voit le ciel sans nuage et sans voiles.
Son œil profane, à cet éclat divin,
Clignote un peu, mais ne perd point courage.
Les séraphins, les anges éperdus,
Combattant mal, ne se défendant plus,
Du firmament lui livrent le passage.

Épouvanté d'un attentat si grand,
Le chef des saints, du céleste hémisphère,
Quitte la route; il part, il redescend,
Il avertit de cet événement
Les autres saints qu'il trouve sur la terre.

Le peu d'Élus qui dans les cieux restaient,

Non moins troublés, fuyaient ou se cachaient :
A la terreur le plus hardi succombe.
La Vierge met son fils et sa colombe
Sur le dos saint de son âne sacré,
S'assied en croupe, et d'un bras timoré
De l'animal gouverne mal la bride ;
Puis du talon frappe de temps en temps
De ce baudet les durs et larges flancs :
Sa course lente en devient plus rapide.
Le bon *Joseph* la suit en haletant,
Sur un bâton il s'appuie en marchant :
Ainsi jadis il lui servait de guide,
Quand vers l'Égypte elle allait en fuyant.

Le seul *Thomas*, dans ce désordre horrible,
A la frayeur demeure inaccessible ;
Et quand il vit, après de longs combats,
De *Ragamuf* les hordes meurtrières
Des derniers cieux attaquer les barrières,
Il s'y présente, il arrête leurs pas :
Tel autrefois sur un pont un seul homme
Contre une armée osa défendre Rome.

Où courez-vous? Dieux vains, leur dit *Thomas*,
Bannis du ciel, vous n'y rentrerez pas.
Roi détrôné recouvre sa couronne
Bien rarement : le Dieu qu'on abandonne
Ne voit jamais son culte rétabli ; (28)
Et pour toujours le vôtre est aboli.

A ce discours dont son front a pâli,

Le *Ragamuf* prend son vol, il s'élève,
Touche le haut des séraphiques toîts ;
Puis sur le saint il fond de tout son poids :
Le menaçant d'un effroyable glaive,
Large, tranchant, lançant d'horribles feux,
Tels que sont ceux qui partent du tonnerre,
Ou que l'Etna lance dans l'Atmosphère.
Sans se troubler, *Thomas* le suit des yeux,
L'attend, l'observe, et d'une main subtile,
Mais assurée et ferme autant qu'habile,
Lui prend ce fer par qui des Chérubins
Furent chassés les bataillons divins.
Ce n'était rien qu'une vile baguette,
Dont le sorcier, avec un art maudit,
De tout crédule épouvantait l'esprit.
Thomas la brise en cent morceaux qu'il jette.
Le Négromant tombe, et roule à ses pieds :
Les Dieux tremblans reculent effrayés.
Le fier sorcier se relève, et défie
Le saint prudent, dont l'habile industrie
Saisit sa main, arrache son anneau,
Le sorcier fuit et tombe de nouveau ;
Il se débat, il écume, il blasphème.
Le saint lui prend son magique manteau
Qu'ourdit l'Enfer avec un art suprême.
Il l'en dépouille, il montre à tous les yeux
Ce qu'un sorcier est et vaut par lui-même :
Ce corps tout nu n'est qu'un squelette affreux,
Mince, fragile, et sans grace, et sans force,
De la beauté n'ayant rien que l'écorce.

Avec mépris le saint du haut des cieux
Le jette à terre. Il tombe, et tous les Dieux,
Enveloppés dans la même disgrace,
Roulent long-temps au travers de l'espace.
A ce prodige effroyable, inoui,
Tout fier qu'il est, *Marus* a tressailli.
Près d'attaquer le camp du Roi de France,
Il croit qu'un Dieu s'arme pour sa défense;
Il voit s'enfuir ses meilleurs bataillons.
O *Ferdinand!* lui dit-il, arrêtons;
Tout nous trahit; retournons à la ville,
Et périssons dans ce dernier asyle.

Non moins frappés de ce prodige affreux,
Tous les Français l'interprétaient contr'eux;
Et, contemplant les fers où sont leurs belles,
Ils se sentaient encor plus faibles qu'elles.

Thomas, vainqueur, *Thomas* de qui les yeux,
Sans préjugés, sans morgue, sans faiblesse,
Observent tout, voit avec alégresse
S'enfuir les saints, et tomber les faux Dieux.

Et quoi! dit-il, je suis seul dans les Cieux!
De la raison le Ciel n'est pas l'empire:
Il devrait l'être; il l'y faut introduire.
Un jour, un jour mes incrédules mains
L'y placeront pour le bien des humains.
Il n'est pas temps encor de l'y conduire:
C'est un malheur, je m'en plaindrais en vain;
Je dois céder aux ordres du Destin.

NOTES DU CHANT XXXXVII.

(1) Sainte *Thaïs*, Sainte *Afre*, Sainte *Arie*, Sainte *Zoé*, Sainte *Efrène*, *Marie*.

Ce sont des courtisanes converties à la foi dans les premiers siècles de l'église, et dont le nom se trouve dans les vies des Saints.

Sainte *Afre*.

Sainte *Afra* n'était pas moins que la fille du roi de Chypre et de la reine sa femme appelée *Hilarie*. Cette reine perdit en un même jour son trône, son mari et ses biens. Une bataille perdue causa ce revers. Elle se retira en Germanie avec sa fille, qui, pour vivre, se fit courtisane dans la ville d'Augsbourg. *Aurélien* tenait l'empire : il ne traitait pas ordinairement si mal les reines qu'il détrônait ; il donna de grands biens à *Zénobie*, et maria honorablement ses deux filles. Mais on ne peut douter de ce que rapporte l'auteur de la *Fleur des vies des Saints*.

Narcisse, évêque de Girone, passant par Augsbourg, convertit à la foi chrétienne la pauvre pécheresse *Afre* et sa mère *Hilarie*, et trois autres pécheresses comme elles.

Leur conversion leur procura la gloire d'être inscrites dans le martyrologe, ayant toutes été brûlées vives comme chrétiennes.

Sainte *Thaïs*.

Sainte *Thaïs*, courtisane, non de Thèbes en Grèce, mais

de Thèbes en Égypte. Elle fut convertie par l'Anachorette Saint *Paphnuce* : elle brûla au milieu de la ville ses habits et ses bijous, et s'enferma dans un couvent de filles, où elle fut trois ans sans sortir de sa cellule ; quinze jours après en être sortie elle mourut.

(2) Sainte *Marie*.

Sainte *Marie* l'égyptienne quitta son père et sa mère à douze ans, fut à Alexandrie, où elle passa dix-sept ans à fréquenter les *lupanar* de cette ville ; elle eut ensuite la fantaisie d'aller à Jérusalem ; et n'ayant point d'argent, elle offrit en paiement son corps aux matelots : ils acceptèrent le marché. Arrivée à Jérusalem, elle voulut, par curiosité, le jour de l'exaltation de la croix, entrer dans le temple, et se sentit repousser par une force invincible. Cet obstacle, qu'elle essaya plusieurs fois de vaincre, la pénétra de terreur, et la convertit. Elle se retira dans un désert au-delà du Jourdain ; elle y fut quarante-sept ans sans voir personne. Ses habits s'usèrent tellement, qu'elle finit par vivre toute nue. Si l'on ajoute à ces quarante-sept les dix-sept qu'elle passa dans les *lupanar* d'Alexandrie, et les douze qu'elle avait quand elle quitta la maison paternelle, on verra qu'elle était âgée au moins de soixante-seize ans, lorsqu'un matin elle aperçut dans ces déserts un homme pour la première fois. Cet homme n'était pas nu ; elle refusa de lui parler, à moins qu'il ne lui prêtât son manteau : tant à l'âge de soixante-seize ans elle craignait de se montrer aux regards d'un homme, dans un état où elle se plaisait tant à se faire voir à l'âge de seize ans !

Ce survenant était un saint personnage, habitant comme elle ces déserts. Il s'appelait *Zozyme* : il n'éprouva aucune

tentation, lui prêta son manteau, apprit d'elle toutes ses aventures, car elle lui fit une confession générale; l'année suivante il revint, et lui apporta la communion; l'année suivante il revint encore, et la trouva morte, étendue sur le sable, avec une inscription qui lui enjoignait de l'enterrer.

Il n'avait ni bêche ni pioche; il se trouvait assez embarrassé : un lion vint à pas graves, s'approcha de lui, et creusa avec ses ongles une fosse assez grande.

Zozyme y mit la Sainte, le lion la recouvrit de terre, et se retira toujours marchant au pas.

Il y a des gens assez abandonnés de Dieu pour ne croire que la première partie des aventures de cette Sainte.

(3) Mais *Aphrodise*, et *Nicette*, et *Férie*.

Ce sont d'autres courtisanes du même temps, qui, loin de se convertir, ramenèrent au paganisme plusieurs nouveaux chrétiens.

Aphrodise est le nom grec de *Vénus*. Nous ignorons si les auteurs des *Vies des Saints* se sont trompés en donnant le nom de la Déesse à une courtisane, ou si quelque courtisane avait osé prendre le nom de la Déesse. L'un et l'autre sont possibles.

(4) O grande actrice! ô Sainte *Pélagie!*

Pélagie était la plus belle et la plus grande actrice du théâtre d'Antioche, au cinquième siècle. Elle fut convertie par la prédication de *Nonnus*, évêque d'Héliopolis en Syrie; il la baptisa; elle donna tout son bien aux pauvres, se déguisa en homme, et se retira sur la montagne des Oliviers près de Jérusalem. On la prenait pour un hermite : quand elle fut morte, on reconnut son sexe.

Il y avait à Paris, avant la révolution, une église et un couvent

de femmes sous l'invocation de cette Sainte. C'est là que se retiraient les femmes pécheresses et repentantes, et qu'on enfermait quelquefois celles qui ne voulaient pas se repentir.

(5) Sainte *Gengoul.*

Le jésuite *Ribadeinera* raconte sérieusement, dans sa *Fleur des vies des Saints*, que le ciel ayant révélé à Saint *Gengoul* qu'il était cocu, il quitta sa femme, et fut vivre en solitaire près d'Avalon en Bourgogne, dans une terre dont il était seigneur. Sa femme se retira dans une autre avec celui qu'elle aimait.

Redoutant la colère de son époux, elle envoya son amant pour le tuer. Le Saint fut si favorisé de Dieu, que cet amant ne put lui faire qu'une grande blessure à la cuisse; il en mourut néanmoins.

L'assassin retourna auprès de sa maîtresse : mais la première fois qu'il alla à la garde-robe il rendit ses boyaux, qui lui sortirent subitement par l'anus. Dieu ayant puni l'amant d'une manière si décente, punit la maîtresse d'une manière qui ne l'était pas moins; car, quelques jours après, comme on lui rapportait qu'il se faisait force miracles sur le tombeau de son mari, elle se moqua des conteurs, et leur dit : *Cela est vrai comme mon cul pète;* aussitôt elle fit un gros pet, et depuis elle ne proféra jamais un mot sans peter.

Cette histoire très-édifiante est très-propre sans doute à empêcher les jeunes femmes de se livrer au péché, et *Ribadeinera* aurait pu ajouter que, si toutes les femmes coupables d'adultère étaient punies de même, il y aurait quelquefois un beau tapage dans les grandes assemblées.

On ne peut douter qu'une si grande punition n'ait été efficace, que madame *Gengoul* ne se soit repentie, n'ait fait pénitence, n'ait été pardonnée, et ne soit sainte.

(6) Sainte *Aglaë*
Que les grandeurs n'éblouirent jamais.

Je crois que l'auteur se trompe quand il dit qu'elle est la première qui ait introduit l'usage de coucher avec ses valets ; car il y a des lois romaines qui défendent aux citoyennes de coucher avec des esclaves : mais quand on y couche par humilité, cela n'empêche pas d'être sainte.

(7) *Théodora* s'élève avec splendeur

Théodora, dame romaine, vivait au commencement du dixième siècle : elle est célèbre par sa beauté, ses intrigues et ses galanteries. Maîtresse du château Saint-Ange, elle domina dans Rome, et fit donner la papauté à son amant *Jean X*.

(8) Sa fille *Marozie* fit périr ce pape, amant de sa mère, et mit sur le Saint-Siége son bâtard *Jean XI*, qu'elle avait eu du pape *Sergius III*, si l'on en croit *Luitprand*, auteur contemporain, qui écrivit une vie des papes.

Le même *Luitprand* nous dit que *Jean XII*, neveu de *Jean XI*, petit-fils de *Marozie*, et non moins livré aux voluptés que sa mère et sa grand'mère, fut enfin assassiné par un mari qui le trouva couché avec sa femme.

Telles étaient les mœurs de l'Italie au dixième siècle. Cependant elle n'avait encore eu ni *Bocace*, ni *le Pogge*, ni l'*Arétin*, ni *Jean de la Casa*, ni *Sacchetti*, ni *Straparole*, ni tant d'autres auteurs de cette gravité. Les bonnes mœurs devancent toujours les bons livres.

(9) L'évêque *Heraclius*
Tient *Riveri* d'une main caressante.

Heraclius, né au fond de l'Auvergne, sans bien et sans

naissance, devint, par sa bonne mine et par ses talens, archevêque de Césarée, et enfin patriarche de Jérusalem vers l'an 1180. Il prit pour maîtresse *Pasque de Riveri*, veuve d'un marchand de *Napoli* en Syrie : il l'entretint avec le plus grand faste. Il en eut plusieurs enfans ; on ne l'appelait que la *Patriarchesse*. Tout le clergé de Jérusalem suivit l'exemple de son évêque ; il n'y eut pas une seule femme chaste dans la sainte cité : c'est pourquoi, disent les auteurs du temps, Dieu abandonna cette ville comme il avait abandonné *Sodôme* et *Gomore*. *Bongars* a fait un recueil de tous les historiens des croisades ; et l'on voit par ce recueil que les mœurs des croisés et des chrétiens de la Terre Sainte étaient un mélange étonnant de férocité et de lubricité. C'est le fait le plus ordinaire de l'exaltation de tête que produit tout grand événement, toute révolution qui relâche le frein des lois, et enlève la multitude à l'ordre auquel elle était accoutumée.

(10 et 11) Cédant aux feux d'un moine inquisiteur,
La *Correra* . . . . . .
Et *Stentora* . . . . . .
Malgré son sexe osant monter en chaire.

Correra, *Stentora*, sont des noms supposés, sous lesquels l'auteur de la Napliade a désigné ces femmes de mauvaise vie, qui accompagnaient les moines missionnaires qui prêchaient, ou la croisade, ou la foi.

Le moine *Robert*, nommé inquisiteur par Saint *Louis*, et appelé *Rober le b..gre* par le peuple, faisait brûler les hérétiques, et se faisait accompagner par une femme de prostitution. C'est particulièrement elle qu'on a désignée sous le nom de *Correra*, coureuse.

Quelques années auparavant, lorsque les croisés prirent

Constantinople en 1203, une prostituée suivant l'armée monta dans la chaire de la fameuse église de Sainte-Sophie, pendant que les soldats du *Christ* (car c'est ainsi qu'ils s'appelaient) mettaient cette église au pillage; elle y chanta des chansons de son métier, et les prêcha pour les encourager à commettre toutes les abominations auxquelles ils n'étaient que trop portés. Comme l'historien grec qui nous a transmis ce fait ne nous a pas dit le nom de cette femme, que probablement il ne savoit pas, l'auteur l'a appelée *Stentora*, du nom de *Stentor*, l'homme de l'armée des Grecs qui, selon *Homère*, avait la voix la plus forte.

(12) La belle *Alix*, dans les champs d'Angleterre.

La belle *Alix*, comtesse de Salisbury: sa jarretière s'étant détachée dans un bal, *Edouard III*, qui l'aimait, la releva, en disant: *Honni soit qui mal y pense*, et il fonda l'ordre de la Jarretière. Ce grand événement arriva en 1347. Cet *Edouard III* avait voulu conquérir la France.

(13) Par ses rubans noués en lacs d'amour,
Tagmate enchaîne à ses pieds *Amédée*.

Amédée VI, dit *le Verd*, comte de Savoie, fonda aussi pour une femme, en 1355, l'ordre du lac d'*Amour*; elle ne s'appelait point *Tagmate*: ce mot est formé du grec, et signifie *collier*. J'ignore comment elle s'appelait: le père *Héliot*, savant moine de l'ordre de Saint François, ne nomma point cette dame dans son Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires.

(14) La toison d'or que la fière *Médée*
Fit enlever au fortuné *Jason*,
N'égalait pas cette jeune toison, etc.

Philippe le bon, duc de Bourgogne, assistait un matin

à la toilette d'une dame de Bruges, dont il était fort épris : quelques courtisans se mirent à rire en apercevant quelques cheveux courts et frisés, qu'ils soupçonnèrent avoir été coupés par ce duc ailleurs qu'à la tête de sa maîtresse; et le duc, pour en imposer aux railleurs, en fit l'ordre de la Toison, dont les rois d'Espagne sont encore décorés, ainsi que tous les grands de leur cour. Ce duc eut quinze bâtards, qui tous eurent du mérite.

Il dit qu'il établissait cet ordre en l'honneur des Argonautes, dont la bravoure enleva la toison : il épousait alors en 1430 *Isabelle*, fille de D. *Juan* le bâtard, roi de Portugal, dont les sujets firent bientôt après des navigations plus étonnantes que celles des Argonautes en Colchide. Le père *Héliot* ne nomme pas non plus cette dame de Bruges. De tant de femmes en l'honneur desquelles on érigea des ordres, il n'y a guère de bien connue que la comtesse de Salisbury : tant les Anglais sont exacts en toutes choses.

(15) *Pétronille*
Qui partageant le lit de Saint *Robert*.

Pétronille de Chemillé était une belle dame qui suivit longtemps Saint *Robert d'Arbrissel*, lorsqu'il errait dans la Bretagne et le Poitou vers l'an 1100, et qu'il se faisait accompagner d'hommes et de femmes vêtus d'habits en lambeaux, nourris d'aumônes, couchant pêle-mêle, quelquefois dans des granges, et le plus souvent en plein air; manquant de tout, mais toujours satisfaits, pourvu qu'ils entendissent les discours que Saint *Robert d'Arbrissel* leur tenait sans éloquence.

Robert d'Arbrissel avait un talent particulier pour convertir les femmes galantes. Etant à Rouen, il entra dans un *lupanar* public, et s'assit devant le feu pour se chauffer les pieds; il fut bientôt entouré de ces femmes, qui lui offrirent de

l'amuser à leur manière. Il les prêcha, et leur parla avec tant d'onction, qu'il leur persuada de renoncer à leur vie folle et luxurieuse : elles le suivirent dans son désert.

Il fonda beaucoup de monastères d'hommes et de femmes, mit les courtisanes sous l'invocation de *Magdelaine*, et celles qui ne l'étaient pas sous celle de la Vierge.

Ces hommes et ces femmes ayant erré long-temps ensemble, avant la fondation de ces asyles sacrés, plusieurs religieuses se trouvèrent enceintes; les unes s'enfuirent, les autres accouchèrent dans leurs cellules. *Aliæ enim, urgente partu, fractis ergastulis, elapsæ sunt; aliæ in ipsis ergastulis pepererunt.*

Pour *Robert d'Arbrissel*, il fut véhémentement soupçonné de coucher avec les plus belles des religieuses qui le suivirent non pour le séduire, mais pour exercer sa foi et sa force par un nouveau genre de martyre.

C'est ce que lui écrivirent *Marbodus*, évêque de Rennes, et *Geoffroi*, abbé de Vendôme. *Fœminarum quasdam, ut dicitur, nimis familiariter tecum habitare permittis, et cum ipsis etiam, et inter ipsas, noctu frequenter cubare non erubescis. Hoc si modò agis vel aliquando egisti, novum et inauditum, sed infructuosum martyrii genus invenisti.*

Geoffroi de Vendôme a bien écrit cette lettre, quoiqu'on l'ait niée, et quoiqu'on l'ait supprimée du manuscrit de Vendôme, à la prière d'une abbesse de Fontevraud, fille légitimée de France; mais elle n'a pu la faire supprimer du manuscrit de Florence et de quelques autres où cette lettre se trouve encore.

Geoffroi avait tort d'appeler l'action de *Robert* un nouveau genre de martyre : il était très-ancien, et très-usité dès le troisième siècle de l'ère chrétienne, du temps de Saint *Jérôme* et de Saint *Cyprien*, qui s'en plaignent dans leurs écrits. Ces Saints se seraient méfiés de la grace en pareil cas; mais

ceux qu'ils reprennent ne s'en défiaient pas, et croyaient aussi facile de résister avec un grain de foi aux tentations de la chair, que de transporter des montagnes.

Il y avait dans l'église de Carthage en Afrique, où les passions sont bien autrement ardentes qu'en Europe, une foule de jeunes vierges qui se vouaient volontairement au célibat et au service divin; elles n'étaient point cloîtrées, et elles avaient le privilége de n'être point voilées, comme l'étaient toutes les autres femmes du pays; elles se confiaient tellement dans la foi, qui peut faire tant d'autres prodiges, qu'elles se baignaient et qu'elles couchaient toutes nues avec de jeunes clercs : aucune ne succomba jamais, comme il est démontré par le rapport des sages-femmes, qui en visitèrent plusieurs qu'on soupçonnait malicieusement d'avoir perdu leur virginité.

Saint *Aldhème*, moine anglais du septième siècle, voulant montrer à ces insulaires incrédules et encore païens la puissance que la foi donne aux chrétiens sur les passions, mit dans son lit une jeune fille, et récita tout le pseautier sans donner le moindre signe de tentation. Le Diable qui était au pied du lit, et qui se flattait de le voir succomber, frémit de rage, et s'enfuit de désespoir.

Saint *Bernard*, qui vint au monde peu d'années avant la mort de *Robert d'Arbrissel*, montra la même force. Une femme, pendant l'obscurité de la nuit, se glissa dans son lit. Le Saint se réveilla, et s'aperçut du sexe, je ne sais comment; mais, sans en être ému, il se retourna, et se rendormit tranquillement.

Quelques années après la mort de ce grand Saint, *Louis VIII*, roi de France, aima mieux se laisser mourir que de toucher à une très-jolie fille que les médecins avaient introduite dans son lit comme un tonique très-efficace pour rétablir sa force défaillante.

Et *Charles*, comte d'Anjou et de Provence, frère de Saint *Louis*, conquérant de Naples et de Sicile, homme très-abandonné à toutes ses passions, ne refusa-t-il pas aussi, étant très-malade à Naples, de guérir en usant d'une très-belle pucelle que ses médecins lui présentaient ! Sa femme, à cette nouvelle, quitta promptement la Provence, et accourut lui présenter le spécifique qui devait lui rendre la santé, et qui le guérit radicalement.

C'est avec ce discernement que les moines ont écrit l'histoire.

Tous ces contes d'hommes impassibles auprès d'une femme nue sont la parodie ou l'amplification du conte de *Laïs* entrant de nuit toute effarée dans la maison ou la cabane de *Xénocrate*, lui disant qu'elle était poursuivie par des assassins, et lui demandant asyle pour toute la nuit. Elle savait que le philosophe n'avait qu'un lit, et elle avait gagé de le faire départir de l'extrême chasteté dont il faisait profession. *Xénocrate* crut qu'elle avait peur, lui accorda l'asyle qu'elle demandait, et lui offrit même de partager son lit. Elle se crut victorieuse ; mais le disciple de *Platon* n'en perdit pas le sang-froid philosophique. Couché côte à côte de la plus belle femme de la Grèce, laquelle employait toutes les ressources de son art pour l'émouvoir, il fut inébranlable. Elle se retira dépitée, et refusa de payer la gageure, disant qu'elle avait parié d'inspirer des desirs à un homme et non pas à une statue.

Or ce conte de *Xénocrate* et de *Laïs* n'avait été imaginé par quelques beaux esprits d'Athènes que pour se moquer à la fois des courtisanes, qui avaient la prétention de tout séduire, et des philosophes, qui avaient celle de ne succomber jamais.

(16) *Ariosta*, beauté féconde et rare,
Renouvelait la maison de Ferrare.

Lippa Ariosta, long-temps concubine d'*Obizon III*, seigneur de Ferrare, lui donna onze enfans, six garçons et cinq filles. Touché de sa fécondité, de sa fidélité, et de la sagesse de son administration, il l'épousa la dernière année de sa vie, en 1352.

Le Laboureur dit, avec raison (*Relation du voyage de la reine de Pologne*), qu'*Ariosta* ajouta plus d'honneur à la maison de Ferrare qu'elle ne lui en fit perdre par cette mésalliance.

N'admirez-vous pas, dit *Bussi Rabutin*, lettre 136, quelle force a l'usage et quelle est son autorité dans le monde? Avec trois mots qu'un homme dit, *ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille, à la vue et du consentement de tout le monde : et cela s'appelle un *sacrement*, administré par une personne sacrée! La même action, sans ces trois mots, est un crime énorme qui déshonore une pauvre femme; et celui qui a conduit l'affaire s'appelle, ne vous déplaise, un maq..... Le père et la mère, dans la première affaire, se réjouissent, dansent, et mènent eux-mêmes leur fille au lit, et dans la seconde ils sont au désespoir; ils la font raser, et ils la mettent dans un couvent. Il faut avouer que les lois sont bien plaisantes. Ce n'est point là le merveilleux de l'affaire, ajoute *Bayle*, en rapportant ces paroles (article *Ariosta*) : la principale singularité consiste dans l'effet rétroactif. Notre *Ariosta* avait été concubine; ses enfans étaient bâtards; c'était une tache à son honneur et à sa maison : mais tout cela fut effacé, lavé, anéanti par les trois paroles du prêtre, *ego conjungo vos*. Le marquis de Ferrare, en épousant cette maîtresse un peu avant de partir de ce monde, la convertit en femme d'honneur, et donna la qualité de

légitimes à ses enfans. Une semblable métamorphose se voit tous les jours.

Elle se verra encore long-temps, malgré toutes les plaisanteries de *Bayle* et de *Bussi*. Ce n'est pas la seule action qui soit louée ou blâmée selon les circonstances dont elle est accompagnée. Qu'on jouisse d'un bien par vol ou par donation, il n'y a de différence que les trois mots, *je vous donne;* et leur omission suffit pour faire pendre celui qui possède sans qu'on les ait dits.

Les conséquences qui résultent du mariage sont bien autrement importantes. La belle loi romaine, adoptée de tous les peuples qui la connaissent, *pater est quem nuptiæ demonstrant*, répond à tous les plaisans : c'est pour l'intérêt des enfans que le mariage est institué.

On rira toujours des infidélités des femmes, parce qu'elles ne sont qu'un acte de leur liberté naturelle, liberté qu'elles ne peuvent engager qu'à deux conditions : premièrement, que celui à qui elles l'engagent continuera à leur plaire; secondement, qu'il ne les laissera pas chômer du bien que lui seul a droit de leur procurer. Ce sont les conditions tacites, et *sine quâ non*, de tout contrat de mariage.

(17) *Bonne* quittant ses champs et ses hameaux,
Revêt un casque et se mêle aux héros.

Bonne était une simple paysanne de la Valteline. Un jour, en gardant ses moutons, elle fut rencontrée par un aventurier appelé *Pierre Brunoro;* il prit du goût pour elle, et l'emmena : elle se trouva spirituelle et brave, s'habilla en homme, mena une vie toute militaire, rendit de grands services à son amant, qui était tantôt à la solde d'*Alphonse*, roi de Naples, tantôt à celle de *François Sforce*, et tantôt à celle des Vénitiens; se convenant toujours, ils se marièrent enfin. *Brunoro* mourut

à Négrepont, où les Vénitiens l'avaient envoyé pour défendre cette île contre les Turcs. *Bonne* lui survécut peu. En retournant à Venise, elle mourut dans un village de la Morée en 1466 : elle avait deux enfans.

(18) Sainte *Agia*, dans les murs de Venise,
A *Magdelaine* élevait une église.

Ce fut à *Marie Magdelaine* l'égyptienne que Sainte *Agia* éleva une église avec l'argent qu'elle avait gagné *à la sueur de son corps.*

Phriné avait offert de rebâtir Thèbes; *Rhodopes* fit construire une pyramide, et *Solon* fit élever un temple à *Venus* du produit d'un impôt qu'il mit sur les filles publiques.

Les courtisanes des républiques anciennes faisaient des bénéfices énormes, preuve certaine de la pureté des mœurs antiques.

Celles des royaumes modernes en font quelquefois d'assez grands. Une célèbre courtisane de Paris, du temps de *Louis XV*, offrit de faire achever le Louvre à ses dépens. Tous ses amans y eussent contribué; on n'accepta pas sa proposition, et le Louvre n'est pas fini. Cette courtisane s'appelait *Deschamps*, si je ne me trompe. Il faut espérer que quelque courtisane républicaine, et meilleure patriote encore, achevera ce grand monument, et le consacrera à l'honneur de la liberté, ou à la mémoire des *Sans-culottes*.

(19) *Eléonore*, indiscrète et volage,
Qui déchira l'empire des Français.
Agnès Sorel, qui, plus douce et plus sage,
Le rétablit et chassa les Anglais;
Passefilon, *Sassenage*, etc.

Eléonore ou plutôt *Aliénor*, duchesse de Guienne, reine de France, et ensuite d'Angleterre.

Femme de *Louis* le jeune, elle le suivit dans sa malheureuse croisade; rebutée des fatigues, s'obstinant à rester chez son oncle *Raimond* de Poitiers, prince d'Antioche, elle inspira tant de jalousie à son mari, qu'il l'enleva une nuit à main armée du palais de ce prince. Elle lui causa bientôt après d'autres inquiétudes par la faveur dont elle honorait un jeune Turc appelé *Saladin*. Elle revint grosse; son mari la répudia en 1152.

Elle retourna dans son duché. Plusieurs seigneurs, amoureux de son fief, voulurent l'enlever sur la route; elle échappa, non sans peine, à leurs embûches, et six semaines après son divorce elle épousa *Henri*, comte d'Anjou Plantagenet, héritier du trône d'Angleterre; ce qui soumit la Guienne aux rois de cette île.

(20) *Agnès Sorel*, qui, plus douce et plus sage.

Ce fut *Agnès Sorel* qui répara le mal qu'*Eléonore* avait fait à la France en portant le duché de Guienne dans la maison des Plantagenet.

Charles VII, qu'elle engagea par ses bons conseils à chasser les Anglais, lui donna le château de Beauté-sur-Marne. Tout le monde connaît aujourd'hui son histoire, plus par le poème divin de la Pucelle que par l'histoire : tant est grand le pouvoir de la poésie.

(21) *Passefilon*, *Sassenage*.

C'était deux maîtresses de *Louis XI*; car ce prince cruel en eut beaucoup. Les hommes de ce caractère ne sont pas voluptueux, mais ils sont souvent libertins; ils changent de maîtresses comme les loups de femelles, parce qu'ils ont des besoins et qu'ils n'aiment aucune femme.

(22) *Bertrade.*

Bertrade était fille de *Simon*, comte de Montfort, l'un des ancêtres de ce barbare *Simon* qu'on surnomma le *Machabée français*, et qu'on auroit dû appeler le *brigand des Gaules*.

On la maria en 1089 à *Foulques le Rechin*, comte d'Anjou. Elle étoit jeune, il étoit vieux. Il avait au moins deux autres femmes vivantes qu'il avait répudiées; car le divorce était très-commun en France dans le onzième siècle.

Philippe I entendit parler de *Bertrade* avec éloges, alla la voir en 1092, l'aima et en fut aimé.

Dans ces temps de dévotion et de fanatisme, on était sans cesse à l'église. C'était à la messe ou à vêpres que les amans formaient leurs intrigues, et les ambitieux leurs conjurations. Ce fut aussi dans l'église de Saint Jean de Tours, la veille de la pentecôte, pendant les solemnités religieuses, que *Philippe* et *Bertrade* convinrent de leurs faits, et jurèrent en secret d'être l'un à l'autre.

Philippe n'enleva pas *Bertrade*. Il partit pour Paris. Elle s'échappa quelque temps après du château de son mari, trouva sur sa route une escorte capable de la défendre si elle était poursuivie, et elle alla joindre le roi, qui l'épousa.

Le pape et tous les évêques de France qui laissaient *Foulques le Rechin* répudier ses femmes, et en changer tant qu'il voulait, ne trouvèrent pas bon que le roi répudiât *Berthe*, et épousât *Bertrade*. Le pape les excommunia tous deux plusieurs fois; ils furent obligés, en 1104, de demander pardon en plein concile, et de jurer faussement qu'ils ne vivraient plus ensemble. Ce qu'il y eut d'admirable, c'est que le concile, assemblé à Paris, pour recevoir les excuses du roi et de *Bertrade*, les envoya recevoir à la porte de l'assemblée, et

les fit sermoner par un évêque d'Orléans, accusé par la voix publique de faiblesses bien plus étranges. On prétendait qu'il servait de concubine à ses chanoines : il s'appelait *Jean*, on l'avait surnommé *Flora*, nom d'une célèbre courtisane de Rome ; on avait publié des chansons où on ne l'appelait que *Jean Flora*. Son histoire était publique, et c'est un tel homme qui vint arrêter le roi à la porte du concile, qui lui fit ôter ses souliers, qui l'introduisit pieds nus, et qui ensuite fit le même office auprès de *Bertrade*.

Elle aurait pu lui dire qu'elle avait lu dans l'évangile que *Jésus* avait fait grace à la femme adultère, mais qu'elle n'avait jamais lu ni entendu dire qu'il eût pardonné les péchés qu'on accusait cet évêque de commettre.

Elle jura et le roi jura qu'ils ne vivraient plus ensemble, et ils y vécurent.

Foulques fut plus sage que le clergé, il ne persécuta pas sa femme.

Bertrade eut assez d'esprit pour le réconcilier avec le roi ; elle alla même le voir avec *Philippe* à Angers. Il les reçut magnifiquement, leur donna un grand festin, et *Bertrade* les servit à table selon l'usage de ces temps-là. Ils se traitèrent tous trois en amis ; et, quoi qu'en disent les préjugés et les passions, c'était bien le parti le plus raisonnable.

(23) *La douce Imma.*

Imma était une des filles de *Charlemagne*, selon la chronique de Lauresheim. Le chroniqueur raconte que cette princesse admit *Eginhard* dans son lit pendant une nuit d'hiver, qu'il survint de la neige, et que le matin la princesse craignant que l'empreinte des pieds n'indiquât qu'un homme était sorti de son appartement, mit *Eginhard* sur ses épaules, et traversa ainsi la cour. *Charlemagne* ne dormait pas ; il

les aperçut de sa fenêtre, les reconnut, et dès le lendemain il les maria ensemble.

Eginhard dit au contraire que *Charlemagne*, qui tolérait les amours de ses filles, n'en voulut jamais marier aucune. Ainsi cette histoire passe aujourd'hui pour une fable quant au mariage.

(24) La sensible *Valrade.*

Valrade fut une des maîtresses de *Lothaire*, roi de Lorraine. Pour l'épouser, il répudia sa femme *Thietberge*, ce qui produisit une suite d'excommunications et de calomnies étranges. Il y eut entre le mari et la femme un des procès les plus scandaleux dont l'histoire fasse mention.

Lothaire accusait sa femme, la malheureuse *Thietberge*, de s'être livrée, avant son mariage, à son propre frère *Hucbert*, abbé de Saint-Martin de Luxeuil, et non seulement de lui avoir donné sa virginité, mais de s'être abandonnée avec lui à des prostitutions que les femmes tolèrent rarement.

Lothaire et *Valrade* furent victimes de ce procès; forcés d'aller à Rome se parjurer aux pieds du pape, en lui jurant de ne plus s'aimer, ils moururent à leur retour en 869.

Observons que ces abominations se passaient dans le temps de la plus profonde ignorance, long-temps avant qu'on eût fait aucun de ces livres qu'on accuse de corrompre les mœurs: malheureusement les mœurs ont toujours été les mêmes à peu près. Il n'y avait point de bibliothèque à Sodôme et à Gomorrhe. L'art d'écrire n'était pas inventé, quand les filles de *Loth* couchaient avec leur père; et on n'avait encore cultivé aucun art, lorsque *Caïn* tua son frère *Abel.* Si les livres influent, ce n'est que sur l'esprit: encore ne le redressent-ils pas plus que les préceptes d'un maître à danser ne rectifient une jambe torse. Quant au caractère et aux

mœurs, les livres les laissent à peu près comme ils les trouvent.

(25) La blonde *Herlève* à la démarche altière,
Dont le bâtard a conquis l'Angleterre.
La vive *Harlot* qui, par ses doux égards,
A ce bâtard donna d'autres bâtards.

Herlève ou *Arlette*, fille d'un marchand pelletier de Falaise, fut mère de *Guillaume* le bâtard, qui fit la conquête de l'Angleterre en 1066; c'est à peu près tout ce qu'on en sait: il n'est pas sûr qu'elle fut blonde.

Harlot fut une des maîtresses de ce bâtard conquérant; mais comme le mot *Harlot* signifie en Anglais une femme publique, on ne sait si le nom de la maîtresse de ce prince est devenu adjectif, comme celui de *Laïs*, ou si les historiens normands ont fait d'un adjectif un nom propre. De telles erreurs sont arrivées souvent à de graves auteurs.

(26) Et *Mariette* aux Français toujours chère,
Dont le bâtard de nos bords envahis
Chassa l'Anglais et vengea son pays.

Mariette d'Anguien fut mère de *Dunois*, bâtard d'Orléans, qui contribua plus que la Pucelle à chasser les Anglais: son histoire est curieuse.

Mariette étant couchée avec le duc d'Orléans, frère du roi *Charles VI*, son mari *Aubert de Cani* se présenta pour faire sa cour au duc. On le fit entrer. La dame de *Cani* mit la tête sous les draps.

Le duc se leva, et dit au mari: je veux vous faire juger de la beauté d'une femme avec laquelle je viens de passer la nuit, vous me direz si vous en connoissez de plus belle; vous verrez tout, hors son visage qui restera couvert du drap: si vous le découvriez, vous seriez un homme mort. Il dit,

et, levant la couverture, il exposa ce corps tout nu à la vue du mari; il en parcourut toutes les beautés. Le mari ne reconnut point sa femme, dit et redit cent fois qu'il n'avait jamais rien vu de si beau, et se retira en félicitant le duc de sa bonne fortune. La nuit suivante, étant couché avec sa femme, il lui raconta ce qui lui était arrivé le matin chez le duc d'Orléans. On sent bien que sa femme joua l'étonnement.

Cette aventure se passa vers l'an 1400. Cinquante ans après, lorsqu'on s'amusoit à faire et à recueillir les histoires les plus galantes à la cour de *Philippe le Bon*, duc de Bourgogne, on ne manqua pas de prendre celle-ci, et de l'insérer dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, que, depuis, le roi *Louis XI* a fait publier pour l'édification et pour l'amusement de son peuple. Politique plus sage qu'on ne croit : quand on s'occupe des plaisirs du peuple, il ne s'occupe guère à troubler ceux du prince.

(27) Sainte *Angardis*, *Guillemette*, *Héloïse*.

Sainte *Angardis* était une des compagnes de *Robert d'Arbrissel*; c'est celle qu'il aimait le plus après *Pétronille de Chémillé*. Si cette dernière fut générale de l'ordre de Fontevraud, *Angardis* en fut prieure : ses petites familiarités avec ce grand Saint l'ont fait placer dans ce poème.

Guillemette de Bohème fut chef d'une secte qui parut en Italie au treizième siècle. Elle mourut en odeur de sainteté en 1281. On la vénéra comme sainte jusqu'en 1300; mais, telle est la vicissitude des choses humaines, et même des réputations, qu'elle fut tout-à-coup regardée comme une hypocrite, une prostituée qui avait trompé le monde par de fausses apparences, et que son cadavre fut déterré dix-neuf ans après sa mort, et livré au supplice du feu.

On accusait les sectateurs de *Guillemette* de s'assembler de nuit, et d'éteindre les lumières après la prière, pour se mêler, hommes et femmes, pêle-mêle dans l'obscurité.

Il y a peu de sectes naissantes contre lesquelles on n'ait porté de telles accusations : car on commence toujours par calomnier ceux qu'on veut perdre.

On avait accusé des mêmes impudicités les *Fraticelli*, secte du même siècle, et les *Adamites*, et les *Nicolaïtes*, et même les premiers chrétiens.

On accusa aussi des mêmes désordres les chevaliers du temple, quand *Philippe le Bel* eut résolu leur ruine.

Cette accusation, celle d'hérésie et celle d'athéisme sont des calomnies banales qui devraient être usées ; mais elles serviront long-temps : car la multitude étant toujours ignorante, se laissera toujours émouvoir par les mêmes ressorts, et les croira toujours nouveaux.

On peut assurer que prêcher la prostitution aux hommes assemblés, sera toujours un moyen sûr de s'en faire haïr ou mépriser, et de n'avoir auprès d'eux qu'un succès éphémère : aucun fondateur de secte n'a pu employer ce moyen, car il n'eût rien fondé. Il n'en est pas d'un homme qui veut établir une doctrine comme d'un fanatique qui, la tête échauffée par son zèle insensé, se persuade qu'il est devenu impassible ; et que l'approche d'une femme ne fera aucune impression sur ses sens ; sa folie peut être telle qu'elle le rende insensible : mais dire que, pour être un parfait chrétien, il faille parvenir à se dégager assez des sens pour qu'ils soient sans pouvoir, c'est vouloir réduire les vivans à l'état des morts ; c'est demander que des organes bien sains soient aussi inactifs que s'ils étaient paralysés ; c'est la prétention d'un homme en démence : ce n'est pas prêcher la prostitution.

Que Saint *Adhelme* ou *Aldhelme*, moine devenu évêque, se jetât dans la neige pour fuir la concupiscence, et qu'il ait dit quelquefois à de jolies dévotes : *couchez avec moi ; je veux savoir si vous serez entre les mains de Satan un instrument assez fort pour me faire succomber ;* cela peut être l'action et le discours d'un fou ou d'un fripon, mais ce n'est pas prêcher l'incontinence ; c'est au contraire recommander la chasteté, et vouloir qu'on la porte trop loin.

Quand *Mahomet*, sous un ciel brûlant, disait à des hommes très-enclins aux fureurs de l'Amour : *maris, voyez vos femmes, elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens*, il parlait en sage, et ne prêchait ni la prostitution, ni l'adultère.

Il paraît que la pauvre *Guillemette* fut calomniée après sa mort, et qu'on brûla son cadavre, non pour ce qu'elle avait fait de son corps pendant sa vie, mais pour perdre ceux qui se rassemblaient en son nom.

Héloïse. Il n'y a personne qui ne connoisse cette femme, et qui ne sache l'histoire de ses amours. Nous nous contenterons de dire qu'aucune femme peut-être ne l'a emporté sur elle en esprit et en sensibilité. Sa prose a inspiré les plus beaux vers de *Pope* et de *Collardeau* ; et après les avoir lus, on n'en lit pas avec moins de plaisir les lettres d'*Héloïse*. Je crois qu'on y trouverait encore de quoi faire une nouvelle épître à *Abailard*.

Puisqu'il s'agit de religieuses dans cette note, n'oublions pas de dire ce qui arrive, selon le savant médecin *Iconellus Faventinus*, à tous ceux qui couchent avec une religieuse. *Qui coit cum monachâ vel moniali, quando talis moritur, remanet virga ejus tensa.*

Cette attitude est fort belle pour un mort, et je doute que cette observation du médecin empêche les vivans de desirer

la possession des religieuses. Je pense même que si les nones en étoient instruites, elles regarderoient cela comme un privilége, une espèce de miracle plus propre à les faire rechercher qu'à les faire fuir.

On dit que *Mahomet* mourut dans cette posture, et que cela fut regardé par les fidèles musulmans comme une faveur du ciel, qui attestait la mission du prophète même après sa mort. (Voyez *Bayle*, article *Mariana*, remarque C.)

(28) Le Dieu qu'on abandonne
Ne voit jamais son culte rétabli.

L'*Hellénisme*, que nous appelons le *Paganisme*, n'a pu se rétablir malgré les efforts de l'empereur *Julien* le philosophe. Avant la destruction de l'*Hellénisme*, la religion des Mages en Perse et celle des *Schoen* en Egypte avaient disparu. Le *Sabisme* a fait place dans l'Arabie à l'*Illamisme*. Les habitans de la Judée ne sont plus juifs.

En Europe, la religion catholique n'a pu refleurir dans les contrées où *Luther* a institué ses dogmes, ni dans ceux où *Calvin* a enseigné une autre doctrine.

Nous espérons que désormais en France il n'y aura plus d'autre religion dominante que la tolérance de tous les cultes; que Marseille, cette reine de la Méditerranée, comme ses habitans se plaisaient autrefois à la nommer, rétablira le commerce de l'Orient en élevant dans ses murs, pour les Levantins qui fréquentent son port, une mosquée et un cimetière particulier, où, selon leur usage, ils pourront honorer leurs morts. Les calvinistes, qui sont nombreux dans cette ville, y auront un beau temple bien simple, et sans décoration; les juifs une synagogue dans le goût du temple de *Salomon*, avec une arche et des têtes de Chérubins; les catholiques de belles églises bien décorées de tableaux, de

sculpture, de dorure, d'orfévrerie, de broderie et de chefs-d'œuvre de tous les arts. Je ne désespère pas même que le commerce lui amenant, soit par le cap de Bonne-Espérance, soit par l'Egypte conquise, florissante et savante, quelques sectateurs des Brames, on n'y élève un jour quelque riche pagode.

J'espère aussi que Paris verra élever dans son sein des temples à l'usage de toutes les religions, et donnera l'exemple de la tolérance comme celui du savoir, du bon goût, des plaisirs et de la politesse.

La tolérance! la tolérance! sans cette vertu il n'y a point de paix sur la terre. Elle est nécessaire dans la religion, dans la politique, et jusque dans la vie domestique.

CHANT XXXVIII.

Temple du Destin. Oracle. Délivrance des Dames.

Pour naviguer avec quelque prudence
Parmi les flots de tant d'événemens
Que la fortune agite en divers sens,
Chacun de nous tient de la Providence
Un gouvernail appelé prévoyance;
Faible instrument qui nous rend l'esprit vain,
Et qui devient rebelle à notre main,
Dès que les mers par les vents sont émues.

Très-peu de gens savent s'en bien servir
Pour aborder ces rives inconnues
Qu'à tout mortel découvre l'avenir.

Dans la frayeur d'y faire un jour naufrage,
Le plus sensé cherche quelque présage.
Des astres l'un combine les effets;
Du passé l'autre examine les faits:
Celui-ci va consulter un oracle,
Et celui-là s'empresse à bien payer
Un astrologue, un devin, un sorcier.
Cet autre prie, et demande un miracle.
Pauvres esprits! pour vaincre tout obstacle,

Et pour mener votre barque à bon port,
Il vaudrait mieux avoir, comme *Étaïre*,
Un saint Patron qui daignât vous conduire
Près du Destin, cet arbitre du sort.

Quand de *Thomas* l'incrédule courage
Précipitait de la voûte des cieux
Tous ces Démons qui jadis étaient Dieux;
Que le sorcier qui fraya leur passage,
Puni, comme eux, du ciel aussi tombait;
Que *Ferdinand* à Naples retournait:
De *Constantin* l'orthodoxe héritière
Parmi l'espace accompagnait sa mère.

Vers le Destin ses pas sont adressés;
Du Paradis elle sortit à peine
Qu'elle arriva : car des siècles passés
A l'avenir un court chemin nous mène.

Près de ces lieux où la main de la Mort,
Toujours fidelle aux volontés du sort,
A renfermé cette foule innombrable
D'êtres créés pour naître et pour mourir,
Est un palais à l'homme impénétrable,
Et que pourtant chacun veut découvrir:
Séjour sacré, terrible, formidable,
Où le Destin, sur un trône d'acier,
Dicte des lois à l'Univers entier.
Tout suit soudain son ordre irrévocable.
Autour de lui sont les événemens,

Les biens, les maux, et la paix, et la guerre,
Qu'à son plaisir la main prompte du Temps
Verse sans cesse aux peuples de la terre.
A ses genoux, la Nature et l'Amour,
Unis tous deux, et travaillant ensemble,
Forment toujours tous ces êtres qu'assemble
Cet Univers dans son vaste contour.

En ce palais, la Reine Byzantine,
Le cœur tout fier de sa noble origine,
Veut observer, d'un regard pénétrant,
Si les beautés qui devaient naître d'elle,
Par leurs hauts faits, soutiendraient dignement
Le rare honneur de leur race immortelle.
Un autre but l'amenait en ces lieux;
Mais quand on trouve occasion si belle
De satisfaire un desir curieux,
Y succomber est la loi naturelle.

Du tendre amour la patrone fidelle
La conduisait dans ces détours obscurs,
En dissipait les nuages et l'ombre,
Et soulevait le voile épais et sombre
Dont le mystère enveloppait ces murs.

Là, se voyaient en cent tableaux magiques,
Aériens, mouvans, emblématiques,
De l'Avenir les événemens sûrs.

En traits de sang tous hiéroglyphiques

Etaient dépeints cent Rois bons Catholiques,
Persécutant leurs sujets hérétiques,
En s'alliant à d'hérétiques Rois.

Aux champs de l'Inde, aux sables de l'Afrique,
Dans les forêts de la vaste Amérique,
Portant le fer et la flamme à la fois,
Le Portugais, et l'Espagnol avare,
Prêchant, volant, massacrant sans remords,
N'écoutant rien que leur zèle barbare,
Plantaient la croix sur des monceaux de morts,
Et l'entouraient des flammes dévorantes
De cent bûchers, où leurs féroces mains,
Au nom de Dieu, de la Vierge et des Saints,
Offraient au ciel des victimes vivantes.

Là, se voyaient Saint *Ignace* et *Luther*,
Parlant tous deux au grand Diable d'enfer,
Tant ils étaient sensés et véridiques.

Chez les Anglais, Huguenots, Catholiques,
Sont tour à tour brûlés comme hérétiques.
Qui ne fait pas sa prière en latin,
Chez les Français est immolé soudain.

O temps! ô mœurs! on prêche, on exorcise,
On boit, on rit, on conspire, on se bat,
On chante, on danse, on s'anathématise;
Le laboureur, l'artisan, le soldat,
Sur l'Évangile, en jurant, dogmatise.

Pour le Clergé, pour les femmes, pour Dieu,
On se dispute, on s'égorge en tout lieu.
Tuer ses rois, jeter son peuple au feu,
C'est honorer et le Pape et l'Église.

Tous ces forfaits de nos prêtres vantés,
En cent tableaux étaient représentés
Par le faux Zèle, enfant de la Sottise.

D'autres tableaux un peu plus loin montraient
Ces Rois marchands, trafiquant de la guerre,
Pour un comptoir bouleversant la terre (1).
De plus petits en grotesque peignaient
De nos docteurs l'intrigue et les scandales,
Des magistrats les balances vénales,
Et des auteurs les absurdes cabales.

Dans cet amas d'abus et de forfaits,
De l'Univers couvrant la face entière,
De place en place on voyait des bienfaits,
Des traits frappans de vertu singulière,
Quelque bon roi chérissant ses sujets,
Quelque ministre ayant des soins utiles,
Quelque vrai sage, et quelque vrai savant:
Ainsi l'on voit, dans l'immense Océan,
De temps en temps s'élever quelques îles.

En traits de fleurs, en or, en diamans,
Étaient tracés les chiffres dont cent belles
Devaient orner quelque jour leurs amans:

On y trouvait des peintures fidelles
De leurs plaisirs, de leurs tendres erreurs ;
On les voyait gouverner par leurs charmes ;
Par leurs refus, nous causer des malheurs ;
Par un souris, dissiper nos alarmes ;
Nous rendre heureux par leurs douces faveurs.

Dans ces tableaux, *Étaïre* examine
Tous les portraits de sa race divine,
Dont *Magdelaine*, avec un soin touchant,
Lui racontait l'histoire intéressante.

Celle qu'ici ce tableau représente,
Lui disait-elle, et qui si justement
Devient Duchesse, et régit dignement
Les Ferrarois, c'est *Laure* ; c'est ta fille (2),
Très-digne en tout d'être de ta famille.

Regarde auprès tous ces tableaux divers,
Parés de fleurs, et de lauriers couverts ;
Ils nous font voir *Luce*, *Claire* (3), *Furnie* (4),
Dont les appas et la douce folie
Ranimeront les arts en Italie.

Pour celle-ci, qui place en souriant
Un chapeau rouge auprès d'une tiare,
C'est *Viterbie* ; elle aura sous ses lois (5)
Le Cardinal *Crescence* et *Jules trois*,
Unis tous deux d'une amitié bien rare.

Cette beauté que près d'elle tu vois,

Cette beauté si noble, si touchante,
Qui tient un livre en caressant l'Amour,
A nom *Labbé* (6): des Lyonnais un jour,
Par ses talens et sa grace piquante,
Elle fera l'honneur et les desirs;
Belle et sensible, elle sera savante
Dans tous les arts et dans tous les plaisirs.
Donnant toujours le prix à la science,
Le bel esprit, l'artiste, le docteur,
Toujours près d'elle aura la préférence
Sur le traitant et sur le grand seigneur.

Quel est ce cadre aux armes de la France?
Et de qui sont ces portraits couronnés
De fleurs de lis, et de sceptres ornés?
C'est *Catherine* (7), et sa brûlante fille (8):
Oui, toutes deux sont bien de ma famlle.
Oh! qui pourra les égaler jamais?
De leurs plaisirs qui peindra les excès?
Qui comptera cette foule innombrable
D'amans nouveaux entre leurs bras admis?
Voilà, voïlà ce festin mémorable
Où *Catherine* offre aux yeux de son fils
De cette cour toutes les beautés nues,
En lui faisant savamment remarquer
Tous les trésors dont elles sont pourvues,
Et que chacune aspire à prodiguer.

A leur exemple, il n'est personne en France
Qui ne se voue à l'aveugle licence.

Le doux Mystère et sa sœur la Décence,
En soupirant, sortent de ce séjour.
Dans les hameaux, à la ville, à la Cour,
Sur des lits d'or, de plume ou de fougère,
Reine, princesse, ou bourgeoise, ou bergère,
A mille amans se livrent sans détour.

C'est de *Calvin* qu'ici tu vois la nièce (9) :
Ses douces mœurs, de son oncle irrité,
Ont attiré la fureur vengeresse.
Bèze, moins dur dans sa sévérité,
A de la sienne excusé la faiblesse.
Ainsi l'Amour, lançant ses traits vainqueurs,
En se jouant, confondra la sagesse
Et les leçons des vains réformateurs.

Dans ce tableau, tout Paris prend les armes
Contre son Roi qui le tient assiégé :
Et tout son peuple, au milieu des alarmes,
Vit dans le luxe et les excès plongé.
Vois *Sainte-Beuve*, active, impatiente (10);
Un corset blanc marque à l'œil enchanté
Tous les contours de sa taille élégante.
Nul autre habit ne voile sa beauté,
Qu'un court jupon, d'une gaze très-fine,
Que le plaisir, de sa main libertine,
Agite, froisse et relève en tout lieu.
Près de l'autel, dans le chœur d'une Église,
Au même instant qu'un Prêtre élève Dieu,
Ce court jupon est soulevé par *Guise*;

Et cependant *Mayenne* de sa main
En même temps caresse son beau sein ;
D'*Aumale* donne un baiser sur sa bouche.
De volupté la voyez-vous frémir ?
Elle chancelle, et s'étend, et se couche,
Entre leurs bras se pâmant de plaisir.

Les yeux en pleurs dans Saint-Denis en flamme,
Quelle beauté presse sur son sein blanc
Ce corps meurtri, pâle, souillé de sang ?
C'est *Paverie* (11). Ah ! l'Amour qui l'enflamme
A son amant doit coûter le trépas.
Le fier d'*Aumale*, au sein de la Victoire,
Occupé d'elle, et rayonnant de gloire,
Sera surpris, et tué dans ses bras.

Mais ces combats, ces haines, ces cabales,
L'acharnement de deux sectes rivales,
De trop de pleurs ont baigné nos lauriers.
Jeunes beautés, désarmez ces guerriers,
Qu'ils ne soient plus épris que de vos charmes ;
Que vos desirs régnent de toutes parts,
Que vos beaux yeux rappellent les beaux arts.
Remiremont, *d'Entragues*, *Des Essarts* (12),
Que vos attraits vont inspirer d'alarmes !
Que vos bontés vont essuyer de larmes !

Oui, c'est par vous qu'on apprend à la Cour
A se livrer à l'objet qui sait plaire,
Sans se couvrir des voiles du mystère,

Sans résister un moment à l'Amour.

Vois celle-ci : fière de sa puissance,
Sa belle main régit en assurance
Ce *Richelieu* qui gouverne la France,
Qui de cent Rois maîtrise le destin,
Et qui ne peut fixer son inconstance.
Il lui fait part du pouvoir souverain ;
En cavalier il se déguise en vain,
En vain il prend une nouvelle forme.
Pour la charmer, pour vaincre ses rivaux,
Rien ne lui sert, et *Marion de Lorme*
De tous ses soins rit avec *Desbarreaux* (13).

Mais la voilà, la voilà cette belle
Qui des beautés doit être le modèle,
Que l'Univers à jamais chérira,
Et que tout peuple aux Français envîra ;
Elle saura, réunissant en elle,
Par des secrets aux mortels inconnus,
L'ame d'un sage, et le cœur d'une amante,
Être à la fois et *Socrate* et *Vénus*,
Fidelle amie et maîtresse inconstante.
Belle *Ninon*, les Graces, les Vertus (14),
Le vrai mérite, et l'Amour, et les Muses,
Seront toujours à ta suite assidus :
Tu sais jouir, et jamais tu n'abuses.

Ici la France est peinte dans les pleurs.
Quelle Héroïne, en souriant, l'embrasse,

Lui rend sa force, et son antique audace?
Qui de ce peuple a calmé les douleurs?
C'est la *Fillon* (15). Du sein de la licence,
Ses jeux hardis, mais fins, mais mesurés,
D'*Alberoni* confondent la prudence,
Brisent les fers au Régent préparés,
Trompent l'Espagne, affermissent la France,
Et de son Roi sauvent les jours sacrés.
O ma *Fillon!* ta gloire est immortelle:
C'est entre *Agnès* et l'altière Pucelle
Que te mettront les plus grands Chroniqueurs.
De tes bienfaits que ce Roi sera digne!
Pour tes enfans sa faveur est insigne;
Il va passer tous ses prédécesseurs.

Mais dans Paris par les arts, ô ma fille!
Avec splendeur trois temples sont dressés;
On les consacre à ta noble famille.
Oh! que de vœux lui seront adressés!
Là, des beaux-arts la foule se rassemble,
Danse, musique, et peinture, et beaux vers;
Tous leurs trésors à la fois sont ouverts
Pour nous donner tous les plaisirs ensemble.

Princes, prélats, gens de robe, guerriers,
Prodiguant l'or, l'éloge, les caresses,
De diamans, de myrte, de lauriers,
Ont de ces lieux couronné les prêtresses.

Dans les réduits de ce temple brillant,
La *Chammélé* sensible, mais légère (16),

Quitte en riant *Racine* pour *Tonnerre*,
Et court bientôt vers un troisième amant.
Telle on nous peint *Vénus* abandonnant
Le Dieu des vers pour le Dieu de la guerre,
Et les trompant tous deux également.

A ses côtés, *Bejar*, par ses caprices (17),
Son inconstance et ses doux artifices,
Fait à *Molière* éprouver mille maux,
Et lui fournit tous les traits principaux
Dont il peindra les jaloux, les coquettes,
Et ces maris que l'Amour a trompés
Par le soin même et les ruses secrettes
Qu'ils employaient pour n'être pas dupés.

O *Le Couvreur!* ô mémorable actrice (18)!
Là, tu fixas le cœur du grand *Maurice*.
Fils de *Vénus* et du Dieu des combats,
Il fait trembler l'Autriche et l'Angleterre,
A tes genoux dépose son tonnerre,
Presse ton sein, caresse tes appas,
En te flattant de cette main guerrière,
Dont on le vit ébranler tant d'États.

Et toi *Clairon!* adorable, adorée (19),
Des jeux, des arts, des Muses entourée,
Tu veux par-tout des succès éclatans;
Aux voluptés avec fureur livrée,
Et de Paris justement admirée,
Tu montreras d'incroyables talens;

Tu parviendras au temple de Mémoire ;
Tu feras voir aux Censeurs ignorans
Que le plaisir ne nuit point à la gloire.

Toi que *Voltaire* a si bien su louer,
Jeune *Gaussin*, de qui l'ame si bonne (20)
Ne refusa des plaisirs à personne,
Jamais ton nom ne pourra s'oublier.
D'*Helvétius* trahissant la tendresse,
Tu fais briller sa profonde sagesse :
Pour votre gloire on doit le publier.

On doit sur-tout imiter vos exemples.
Mais dans Paris suffit-il de trois temples
Pour ces dévots de tes filles épris ?
Leur culte gagne, il charme les esprits :
Je vois par-tout qu'on travaille pour elles.
Sur ces remparts transformés en jardins,
Dans les hameaux et dans les bois voisins,
En leur honneur on dresse cent chapelles.
Je vois former un collége pour celles
De qui l'aurore annonce un beau printemps.
Nés pour l'Amour, croissez, jeunes enfans,
Instruisez-vous à l'ombre de ses ailes ;
Devancez l'âge, et, prévenant les temps,
Par vos attraits brillez entre les belles,
Comme boutons parmi des fleurs nouvelles,
Et méritez plus d'honneurs et d'encens (21).

O siècle heureux ! jours de joie et de gloire,

Toutes beautés aux beautés de Paris,
Dans l'art du goût, vont céder la victoire.
Rome, Berlin, Saint-Pétersbourg, Cadix,
Le Suisse même, et l'Anglais, sont épris
Des grands talens cultivés par nos belles;
Par-tout du sexe elles sont les modèles:
Car si jadis la Grèce fournissait
De ses beautés la terre en abondance,
Elle a perdu ce beau droit qu'elle avait;
C'est maintenant celui de notre France.
La France en a toujours des Missions
Qui vont prêchant aux autres nations,
Et l'art d'aimer, et l'art plus doux de plaire:
Le Dieu d'Amour en fait son séminaire.

Mais Paris seul n'en fournit pas la terre.
Lyon, Bordeaux, Marseille, lieux charmans,
Séjour d'ivresse et de ravissemens,
Vous en offrez, et de l'Europe entière
Abondamment chez vous les amateurs
Trouvent objets faits pour les connaisseurs.
Jamais Paphos, Idalie, ou Cythère,
N'ont rassemblé de plaisirs plus nombreux,
N'ont prodigué des fêtes aussi belles,
N'ont vu d'amans plus trompés, plus heureux,
D'excès plus grands, de femmes moins fidelles.

O mon lecteur! je peindrais faiblement,
Et la surprise et le contentement
Qui transportaient et la mère et la fille

En contemplant ces tableaux de famille.

Rien n'assouvit leur curiosité ;
Elles voudraient tout voir et tout connaître;
Mais l'avenir étant illimité ,
Pour contempler tout ce qu'il fera naître ,
Il leur faudrait au moins l'éternité.

Toutes les deux , non sans regret , cessèrent
D'examiner ce lieu trop peu connu.
Avec respect toutes deux s'avancèrent ,
Genou tremblant , œil baissé , bras tendu ,
Vers cet autel terrible , inébranlable ,
Où le Destin que nul ne vit jamais ,
Toujours serein , toujours inaltérable ,
Dirige tout par d'éternels décrets.
Tout change et meurt , lui seul est immuable.

O toi ! lui dit la Sainte en s'approchant ;
Toi , devant qui rien n'est petit ni grand ,
Faible ni fort , ni vil , ni respectable ;
Une *fourmis* , un brin d'herbe , un enfant (22) ,
Les plus grands Rois , le berger sous le chaume ;
Ton œil voit tout ; il veille également
Sur l'Univers , sur le plus mince atôme.
A tes regards l'avenir est présent :
Tu le connais ; tu sais ce qui m'amène :
Éclaire-nous , parle , apprends-moi comment
Ma fille un jour pourra briser sa chaîne.

En tous les temps l'homme fut curieux ;

Mais rarement le Destin à ses vœux
Daigna répondre, et Sainte *Magdelaine*
L'interrogeant était fort peu certaine
Qu'il lui parlât. Il le fit, et les cieux,
Le monde entier, les astres, s'ébranlèrent,
Des traits de feu dans les airs s'enflammèrent.
Ainsi jadis quand sur le mont Cina,
Au chef des Juifs, Dieu deux tables donna,
Les monts, les mers, les forêts s'agitèrent,
Et de frayeur Israël frissonna.

Ainsi la Sainte et sa fille frémirent,
Quand toutes deux cet oracle entendirent :
« Reine des Grecs, au camp de *Charles huit*,
» Va, cherche un cœur à ses amours fidelle,
» Prêtre ou mondain, homme ou femme ; il suffit :
» Que dans sa foi jamais il ne chancelle,
» Entre ses mains ta chaîne se rompra,
» Et Naples prise aux Français se rendra :
» Pars ». A ces mots, dont les voûtes s'émurent,
L'Autel, le temple et les cieux disparurent.
La Reine Grecque aussitôt se trouva
Au camp français à côté du Roi *Charle*.

On l'environne, on la presse, on lui parle ;
Elle ne voit, et même elle n'entend.
D'un tel voyage encor toute étourdie,
Elle paraît sans mouvement, sans vie ;
On la secourt avec empressement ;
On brise, on coupe, on dénoue, on détache,

Et le collier qui pare son beau cou,
Et le lacet qui son corset attache,
Et les liens qui serrent son genou.
Vingt bras tendus veulent qu'elle respire
La stimulante et légère vapeur
De vingt flacons remplis d'eau de senteur.
Son sein s'élève, enfin elle soupire.
Puis, de ses sens elle reprend l'empire,
Et reconnaît le Pape, *Palvoisin*,
Le Roi des Francs, *Bourbon*, *Délie*, *Urbin*,
L'Empereur Grec, et *Comine*, et *Perkin*,
Et *Polémide*; elle est prête à leur dire
L'Oracle heureux qu'a rendu le Destin.
Déja sa voix de sa bouche légère
Allait franchir l'éclatante barrière;
Elle l'arrête. Un repentir soudain
La fait rougir : Que fesais-je? dit-elle;
Mais, à part soi, quel trouble je mettrais
Dans ces amans, si je leur apprenais
Que leur salut dépend d'un cœur fidelle?
N'en disons rien : voyons quelle beauté
Aura le prix de la fidélité.

On l'entourait : ses yeux remplis de flammes
Complaisamment se portaient sur les femmes.
Elle sourit, puis elle dit : Mesdames,
Et vous guerriers, Rois, Pape, écoutez tous;
Je sais que l'un ou que l'une de vous
Peut mettre un terme à l'ennui qui nous gêne,
Rompre les fers de chacune de nous,

Sans autre effort que d'enlever ma chaîne :
Mais je ne sais à quel heureux vainqueur
Le juste ciel réserve un tel honneur.

C'est à moi seul, j'obtiendrai cette gloire,
Dit *Charles huit ;* car enfin je suis Roi :
Mon peuple doit être sauvé par moi ;
J'emporterai cette grande victoire.

Tout en parlant, il a déja passé,
Sous le jupon modestement baissé
Sa main royale, et, saisissant la chaîne,
Il veut en vain délivrer cette reine ;
L'acier résiste. *Étaïre* lui dit :
Aux plus grands rois la volonté suffit ;
Très-peu d'entr'eux font le bien par eux-même :
Moi qui long-temps ceignis un diadême,
Je le sais bien : cessez de vains travaux.
Pour terminer le mal qui nous consume,
O grand Monarque ! il faut, je le présume,
Une héroïne, et non pas un héros.

Vous eussiez vu des dames, à ces mots,
Le front briller d'une douce espérance :
Leur troupe en foule en même temps s'avance ;
Toutes brûlaient pour la prééminence.
Mais on s'accorde, on cède à *Palvoisin*
L'honneur du pas. Elle arrive, elle passe
Sous le jupon sa main blanche avec grace ;
Elle ne peut rompre ce triste airain ;

Elle en rougit : et *Délie* et *Lucrèce*,
En déployant leur inutile adresse,
Au lieu d'avoir un destin plus heureux,
De cette chaîne encor serrent les nœuds.
Notre Amazone aussitôt les remplace :
Pleine d'espoir aussi bien que d'audace,
A l'emporter elle s'obstine en vain ;
Le dur acier garde toujours sa place,
Aussi peu fait l'escadron féminin.
Mais quand on vit, d'un air simple et timide,
Venir la jeune et modeste *Maltide*,
La Reine Grecque, observant la rougeur
Que sur son front imprimait la candeur,
Ne douta point qu'à cette main pudique
Le juste ciel n'eût réservé l'honneur
De rompre enfin cette chaîne magique.
Elle crut même un moment que les lacs
Qui l'enchaînaient serraient moins ses appas ;
Elle en sourit : mais quelle est sa surprise,
Lorsqu'elle sent qu'en vain sa chaîne est prise
Par cette belle, et ne lui cède pas.
Quoi ! vous, si jeune et si simple, dit-elle !
Quoi ! Vous aussi vous êtes.... A ces mots,
Elle interrompt cet indiscret propos,
Ne voulant pas compromettre une belle,
Quoique son cœur en secret fût piqué
Que par son sexe un tel prix soit manqué.

Quand de la Cour ainsi toutes les Dames
Eurent tenté cent fois sans réussir,

De dénouer ces infernales trames
Il fallut bien aux hommes recourir.

Le chancelier, les douze pairs de France,
Les cardinaux l'essayèrent en vain.
On les vit tous manquer l'expérience.

Paléologue et le jeune *Perkin*,
En rois, tous deux l'aventure tentèrent
Sans nul effet; mais après eux enfin,
Sous cette jupe où tant de mains passèrent,
Le preux *Bourbon* met la sienne, en disant:
Vous le voulez; j'y vais aveuglément;
Mais si pourtant mille autres échouèrent,
Que puis-je, moi? Parlant ainsi, sa main,
Sans trop chercher cette magique armure,
En badinant, poursuivait son chemin;
Il sent tomber sans effort la ceinture;
Il la saisit, il l'enlève, et soudain
Il montre à tous cet infernal airain.
Un cri s'élève, aussitôt chaque belle,
Dans cet instant par le Destin prescrit,
Redevient libre, et s'en étonne, et rit,
Et foule aux pieds sa ceinture cruelle.

On bat des mains, et le cercle femelle
Presse *Bourbon*, le mène en pompe au Roi:
Et ce guerrier qu'on embrasse, qu'on loue,
Ingénûment disait: je vous l'avoue,
Je suis vainqueur, et ne sais pas pourquoi.

NOTES DU CHANT XXXVIII.

(1) Ces rois marchands, trafiquant de la guerre,
Pour un comptoir bouleversant la terre.

Voici ce que je trouve dans un livre anglais, intitulé *The man in the moon*, imprimé à Londres en 1783. C'est une espèce de satyre dans laquelle on drape les usages de l'Angleterre; en voici un passage qui m'a paru curieux. L'auteur suppose que *Charles Fox* est dans la lune, et qu'on lui fait observer la terre avec une longue lunette.

— Look again into the tube.

— I see a great many packages of various goods, and an infinite number of barrels.

— The kings are contending with one another for the high privilege of carrying these packages and barrels.

— Wath! said Charles, are they contending for the office of porters?

— Even so, said the man of the moon. Look again into the tube, and tell me what you see.

— I see a venerable pile of

— Regardez encore dans la lunette.

—Je vois beaucoup de ballots de marchandises, et un nombre infini de barriques.

— Les rois combattent l'un contre l'autre pour le beau privilége de porter ces ballots et ces barriques.

— Quoi! dit *Charles*, les rois se battent pour l'office de portefaix?

— Cela est ainsi, dit l'homme de la lune. Regardez encore dans la lunette, et dites-moi ce que vous voyez.

— Je vois un antique amas

buildings, and a great number of apartments full of old men, and young men, all employed in making verses. What can this mean, man of the moon?

— It is in this manner that the principal inhabitants of the contry educate their children. Look once more into my glass, and tell me what you see.

— I see thousands of men, dressed in different garbs, convened in a great hall. They are unarmed, otherwise i should imagine they had come into a field of battle. See how they brandish their arms, stamp with their feet, and roar, and look up with wild distraction in their faces to heaven. For god's sake, sir! what is all this?

— These are the senators of the contry, deliberating concerning the affairs of the public.

— Kings striving for the post of porters! old men and young men making latin verses!

de bâtimens et un grand nombre d'appartemens remplis de vieillards et de jeunes gens, tous occupés à faire des vers. Qu'est-ce que cela signifie, homme de la lune?

— C'est la manière dont les principaux habitans de ce pays font élever leurs enfans. Regardez encore une fois dans ma lunette, et dites-moi ce que vous voyez.

— Je vois des milliers d'hommes vêtus de différentes manières, assemblés dans une grande salle. Ils ne sont point armés : autrement j'imaginerais qu'ils sont venus dans un champ de bataille. Voyez comme ils brandissent leurs bras, frappent du pied, jettent des cris, lèvent les yeux au ciel avec un air farouche. Pour l'amour de Dieu, monsieur, qu'est-ce que tout cela?

— Ce sont les sénateurs du pays déliberant sur les affaires de l'Etat.

— Les rois disputant l'emploi de portefaix! des vieillards et des jeunes gens faisant

Senators like frantic soldiers in the hour of battle!

—I smell a rat, said Charles, i smell a rat.

— Yes, yes; it is our own earth. Well to be sure most things look best at a distance.

des vers latins! des sénateurs, tels que des soldats furieux dans le moment du combat!

— Je me doute de quelque chose, dit *Charles*, je me doute de quelque chose.

— Oui, oui, c'est votre propre pays. Soyez bien sûr que beaucoup de choses se voient mieux à une certaine distance.

(2) C'est *Laure*, c'est ta fille.

Laura Eustochia de Dianti, fille de basse naissance, longtemps maîtresse d'*Alphonse d'Est*, duc de Ferrare. Elle en eut plusieurs enfans, et l'épousa lorsqu'il fut veuf de *Lucrèce Borgia*, fille du pape *Alexandre VI*, l'une des héroïnes de ce poème. *Laure* mourut en 1573; elle eut deux fils, qui furent légitimés : mais les fils de *Lucrèce Borgia* étaient légitimes; ils eurent le duché.

(2) *Luce*, *Claire.*

Claire Micheria, mère du célèbre *Jérôme Cardan*, médecin et métaphysicien. Elle eut cet enfant d'un avocat de Pavie : elle fut si affligée d'être grosse, qu'elle fit diverses tentatives pour détruire son fruit. Elle ne put y réussir; son accouchement en fut plus pénible; elle fut trois jours en travail, et il fallut l'accoucher de force.

Les breuvages que les femmes essaient pour se faire avorter ont rarement le succès qu'elles en attendent, et détruisent presque toujours leur santé.

Je ne sais si les breuvages que prit *Micheria* influèrent sur le tempérament de son fils ; mais depuis l'âge de vingt-un ans jusqu'à celui de trente-un, il lui fut impossible de connaître une femme. Cependant ensuite il y parvint, et il s'y livra avec excès. Il a écrit sa propre vie, et c'est lui-même qui nous apprend cette anecdote.

Je ne sais si ces mêmes breuvages ne contribuèrent pas à lui donner toutes les inégalités bizarres qui déparèrent son caractère, et qui le firent passer pour fou. Il était très-savant, mais mal savant, croyant à l'astrologie, doutant s'il n'avait pas un esprit familier, étant à la fois peu dévot et fort superstitieux.

Il aimait le jeu autant que les femmes ; et s'il fut impuissant dans sa jeunesse, il s'en dédommagea dans sa vieillesse, puisqu'en 1575, à l'âge de soixante-quatorze ans, il écrivait qu'*à présent l'usage des femmes lui affaiblissait l'estomac.*

Il était si persuadé de l'astrologie, qu'il fit l'horoscope de *Jésus-Christ.* Ce travail lui attira bien des injures ; cependant, avant lui, quatre auteurs avaient été assez fous pour tirer cet horoscope.

Ces quatre auteurs sont :

Tibère Ruffilianus Sextus, né en Calabre, vivant sous le pontificat de *Léon X.*

Pierre d'Ailli, cardinal, évêque de Cambrai sous *Martin V.*

Albert le grand, religieux dominicain, évêque de Ratisbonne.

Albumasar, arabe, médecin, astrologue du neuvième siècle.

Aimant les femmes et les jeux de hasard, faisant des horoscopes et des almanachs, il n'est pas étonnant que *Cardan* ait toujours été pauvre, et qu'il ait écrit beaucoup de fatras pour vivre.

Il avait pris une devise, qui devrait être celle de tous les hommes, et sur-tout des artistes et des gens de lettres.

Tempus mea possessio, tempus ager meus.

C'est-à-dire,

Ma possession, bois, prés, champs,
Ma propriété, c'est mon temps.

(4) *Furnie.*

Furnie fut maîtresse de *François-Marie Molza*, l'un des meilleurs poètes de Modène; il est célèbre sur-tout par son *Capitolo il lode del Fichi*, ou chapitre en l'honneur *des figues*, terme équivoque dans la langue italienne : il aimait les *figues* à la fureur. Les plaisans imprimèrent qu'il était mort pour en avoir trop mangé.

Le *Boccalini*, dans ses *Ragguagli di Parnasso*, suppose qu'*Apollon* tient sur le Parnasse son tribunal, où il juge tous les auteurs. Il y introduit *Christophe Colomb*, *Américc Vespuce*, *Fernand Cortès*, *Magellan*, qui viennent prier *Apollon* de consacrer leurs noms à la mémoire, pour l'honneur qu'ils ont eu de découvrir un *nouveau monde*. Sur cela, *Molza* survient la tête enveloppée et couverte d'emplâtres : voilà, dit-il, ce qu'ils ont découvert; voilà le fruit qu'ils ont apporté du nouveau monde. Sur quoi *Apollon*, et les Muses effrayées, les renvoyent avec leur or, leur argent et leur maladie. *Molza* mourut en 1544.

On sait que les Français gagnèrent cette maladie à Naples avec des femmes qui la tenaient des compagnons de *Christophe Colomb*. Plusieurs personnes pensaient que l'auteur de la *Conquête de Naples* devait en parler dans son poème : mais cet auteur a toujours cru que, si la poésie devait faire des tableaux terribles et pathétiques, elle ne devait jamais faire des peintures qui inspirassent l'horreur et le dégoût; que des ouvrages,

tels que le *Débauché converti*, sont, malgré l'énergie du style, de très-mauvais ouvrages.

Si l'auteur de la Napliade eût voulu peindre l'origine de ce mal, il ne se fût pas contenté de faire forger aux enfers une ceinture ; il l'eût fait encore empoisonner avec des herbes venimeuses, que la Discorde et la Jalousie auraient été cueillir en Amérique : mais cette idée lui a toujours répugné. Il est assez malheureux que les plaisirs physiques soient quelquefois empoisonnés par un tel mal, sans en infecter encore les plaisirs de l'imagination.

Le *Molza* était marié ; il eut une petite fille, *Tarquinie Molza*, qui se distingua aussi dans la poésie : pour lui, on ne put l'enrichir, tant il était prodigue. Sa maîtresse *Furnie* ne s'enrichit pas avec lui, et après sa mort elle devint courtisane.

(5) C'est *Viterbie ;* elle aura sous ses lois
Le cardinal *Crescence* et *Jules trois*,
Unis tous deux d'une amitié bien rare.

Elle ne s'appelait point *Viterbie ;* elle était de Viterbe. Ce pape et ce cardinal en eurent une fille, qu'ils nourrirent à frais communs, comme ils avaient entretenu la mère : elle ne fut pas la seule maîtresse qu'ils eurent ensemble. *Pontifex et Crescentius ferè omnes meretrices communes habuerunt, propriisque sumptibus neuter, sed communibus aluerunt*, dit *Thomas Erastus* : c'est une des plus grandes preuves d'amitié que se soient jamais donnée deux aussi saints personnages.

Mais, s'ils partagèrent leurs maîtresses, l'histoire ne dit point qu'ils aient entretenu, à frais communs, un jeune garçon appelé *Innocent*, surnommé le *Singe*, pour lequel ce saint Pontife, dès le temps qu'il n'était que le cardinal *Dumont*, s'éprit d'une passion désordonnée.

Aussitôt qu'il fut pape, en 1550, il donna à ce jeune

garçon son chapeau, son nom et ses armes; et quand les cardinaux lui représentèrent qu'un tel choix déshonorait le sacré collége, il leur répondit : Vous m'avez bien choisi pour pape. Les amateurs d'anecdotes peuvent consulter sur ces faits *Thomas Erastus*, *de Thou*, et *Bayle*, dans son Dictionnaire, à l'article *Jules III.*

(6) Cette beauté si noble, si touchante,
Qui tient un livre en caressant l'Amour,
A nom *Labbé.*

Labbé (Louise-Charly), née à Lyon en 1526, femme d'*Emon Perrin*, marchand cordier de cette ville, fut surnommée *la belle Cordière.* On la met au rang des courtisanes, et on ne devrait peut-être la compter que parmi les femmes galantes. L'intérêt la guidait peu : elle était amoureuse du mérite, et elle ne croyait pas devoir se refuser à l'homme distingué par ses talens ou par son savoir. Très-instruite elle-même, composant des vers en espagnol et en italien comme en français, tout savant, tout bel esprit était sûr d'être bien accueilli d'elle; on dit qu'elle préférait publiquement les doctes aux riches et aux plus grands seigneurs. Elle maniait très-bien un cheval et faisait des armes; on l'appelait en riant *le capitaine Louise.* S'il en faut croire des vers imprimés à la fin de ses OEuvres, et qui lui sont adressés, elle combattit les Espagnols au siége de Perpignan en 1542, sous *François I :* elle avait alors seize ans.

Là sa force elle déploie,
Là de sa lance elle ploïe
Le plus hardi assaillant;
Et, brave dessus la selle,
Ne démontrait rien en elle
Que d'un chevalier vaillant.

Elle eut long-temps pour amie intime *Clémence de Bourges.*

Ce qui divise toutes les femmes les divisa : l'une enleva l'amant de l'autre ; elles ne purent plus s'aimer. C'est à cette *Clémence de Bourges* que *Louise Labbé* dédia sa charmante fiction du débat *de Folie et d'Amour*, petit roman en prose, où la Folie crève les yeux à l'Amour, et est condamnée par les Dieux à lui servir de guide. C'est précisément la fable que *La Fontaine* a mise en vers. Malgré ses nombreuses faiblesses, elle était née constante, s'il faut l'en croire ; voici ce qu'elle dit d'elle-même à son amant, dans sa seconde Élégie :

Je n'avais pas encor vu seize hivers
Lorsque j'entrai en ces ennuis divers,
Et jà voici le treizième été
Que mon cœur fut par l'Amour arrêté.
. . . . . .
Maints grands seigneurs à mon amour prétendent,
Et à me plaire et servir prêts se rendent.
Joûtes et jeux, maintes belles devises
En ma faveur sont par eux entreprises ;
Et néanmoins tant peu je m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie.
Tu es, toi seul, tout mon mal et mon bien ;
Avec toi tout, et sans toi je n'ai rien.

Tous les gens de lettres ses contemporains, Français, Italiens, Espagnols, ont célébré ses charmes et ses talens ; ils ont rendu justice aux vertus de son cœur. Les gens austères peuvent la blâmer ; mais il est impossible de ne point l'aimer. Elle mourut dans sa patrie au mois de mars 1566, âgée de quarante ans.

(7) C'est *Catherine*. . . . . .
Voilà, voilà ce festin mémorable
Où *Catherine* offre aux yeux de son fils
De cette cour toutes les beautés nues.

Ce festin se donna au mois de mai 1577. Ce n'était pas

un de ces amusemens secrets, qui, pris loin des yeux du public, et n'influant point sur les affaires, pourraient être ignorés de l'histoire, si la malignité ne les lui dévoilait; amusemens qui ne doivent pas être plus interdits aux princes qu'aux particuliers, et que les écrivains feraient mieux de taire que de révéler. Ce repas fut donné avec faste, et devint un scandale public : *Catherine* ne cachait guère sa conduite. Voici ce qu'il en est dit dans les mémoires de l'*Étoile*, année 1577. *Mercredi 15 mai, le roi (Henri III) fit, au Plessis-les-Tours, un festin à monsieur le duc son frère* (c'était François, duc d'Alençon) *et aux seigneurs et capitaines qui l'avaient accompagné aux siége et prise de la Charité : les femmes, vêtues de vert, en habit d'homme, firent le service, et y furent tous les assistans vêtus de vert; et à cet effet fut levé à Paris et ailleurs pour soixante mille francs de draps de soie verte.*

La reine mère (Catherine de Médicis) *fit après son banquet à Chenonceaux, qui lui revenait, à ce qu'on disait, à près de cent mille livres, qu'on leva comme par forme d'emprunt sur les plus aisés serviteurs du roi, et même sur quelques Italiens, qui s'en surent bien rembourser au double. En ce beau banquet, les plus belles et honnêtes de la cour* ÉTANT MOITIÉ NUES, *et ayant leurs cheveux épars comme épousées, furent employées à faire le service.* Il est dit dans les additions au journal de *Henri III*, que *les femmes de la cour ainsi nues firent le service avec les filles de la reine, vêtues de damas de deux couleurs. Ce festin se fit à l'entrée de la porte du jardin de Chenonceaux, au commencement de la grande allée, au bord d'une fontaine qui sortait d'un rocher par divers tuyaux.*

Tous les genres de libertinage régnaient à la cour de *Henri III.* Il est dit dans ce même journal, à la date du

mois de février même année 1577 : *Cependant le roi faisait joûtes, balets et tournois, et force mascarades, où il se trouvait ordinairement habillé en femme, ouvrait son pourpoint, et y découvrait sa gorge, y portant un collier de perles et trois collets de toile, deux à fraise et un renversé, ainsi que lors le portaient les dames de sa cour.*

Il est vrai que *Henri III* n'était âgé que de vingt-un ans et quelques mois, et que ces déguisemens semblaient autorisés par le carnaval ; on ne pourrait en rien conclure contre ses mœurs, si, dans le reste de sa vie, il ne se fût pas montré efféminé, et n'eût vécu toujours entouré de jeunes gens dépravés, qui n'étalaient guère d'autre mérite que les agrémens de leur figure, et qui jouissaient de plus de crédit auprès de lui que les plus belles femmes de sa cour.

Tout le monde sait que *Catherine de Médicis* employait les femmes de sa suite à séduire les chefs des partis qui lui étaient opposés.

Cette reine, mère de *Henri III*, et veuve de *Henri II*, avait été stérile pendant les dix premières années de son mariage, et fit des enfans pendant les dix années suivantes. Cette fécondité tardive parut suspecte aux esprits mal intentionnés.

Le connétable de *Montmorenci*, qui, selon *Brantome*, *rabrouait* tout le monde, osa dire à *Henri II* que, de tous ses enfans, le seul qui lui ressemblât, était *Diane d'Angoulême*, fille naturelle que ce roi avait eue de *Philippe Duc*, demoiselle du Piémont.

L'histoire a conservé le nom de plusieurs hommes qui passaient pour être honorés des faveurs de *Catherine de Médicis*. On a dit qu'elle avait été maîtresse du cardinal de Lorraine, comme on avait prétendu autrefois que la reine *Blanche*, mère de Saint *Louis*, avait été celle du cardinal *Romain*.

On fit des chansons contre l'une et contre l'autre. La canaille les chantait. Le roi *de Navarre* étant à la fenêtre du Louvre avec *Catherine de Médicis*, entendit plusieurs petits polissons chanter sous cette fenêtre des couplets où l'on disait que le cardinal avait *engrossé la reine d'un petit mulet;* il se mit en colère, et voulut les châtier. *Catherine* l'arrêta, en lui disant : *Mon cousin, notre colère ne doit pas descendre jusque-là ; ce n'est pas notre gibier.*

En effet, la canaille ne se permet guère d'insulter que quand elle se sent appuyée par des gens assez puissans pour la protéger. Ce n'est donc pas à elle qu'il faut s'en prendre, mais aux chefs secrets qui la conduisent. Otez-lui son appui, et jetez-lui quelque argent, elle sera pour vous.

(8) C'est *Catherine* et sa brûlante fille.

Marguerite de Valois, fille de *Henri II* et de *Catherine de Médicis*, première femme de *Henri IV* : ses plaisirs ne furent pas plus secrets que ceux de sa mère.

Les mémoires du temps, entre autres le *Divorce satyrique*, l'accusent de s'être abandonnée à des gens de tous états, depuis les princes, ses propres frères, jusqu'à ses domestiques, et jusqu'au fils d'un chaudronnier d'Auvergne. On cite, entre autres, un chantre d'une cathédrale, qu'elle fit passer du chœur de l'église dans sa chambre, de sa chambre dans son cabinet, où elle en fit son secrétaire, et de son cabinet dans sa couche. On rapporte même un assez médiocre couplet de chanson qu'elle fit pour ce chantre, tant elle en était éprise.

Voici ce que dit de cette princesse un homme qui lui fut attaché particulièrement, et qui l'a bien connue, étant de sa maison ; c'est *Scipion Dupleix*, auteur d'une *Histoire générale de France*, imprimée en 1635. *Marguerite de Valois*,

dit-il, se plaint dans ses mémoires des mauvais offices que les filles de sa suite, *Dagelle*, *Rebours* et *Fosseuse*, lui rendaient auprès de son mari, dont elles étaient les maîtresses; mais elle le dit pour couvrir les péchés qui se commettaient de sa part contre les lois du mariage. Je rougirais en écrivant, si je couchais sur le papier ce que je lui en ai *ouï dire sérieusement* à elle-même. Certainement c'était une très-grande princesse; toutes ses affections étaient royales; mais elle avait de grandes faiblesses, *et même de mauvaises habitudes*. Je n'en parlerai qu'à regret, ayant eu l'honneur d'être de sa maison durant six ans, toujours très-favorablement traité de cette illustre princesse.

Plus loin *Dupleix* ajoute : Elle eut deux fils, l'un du sieur *Chanvalon*; il fut prêtre capucin, sous le nom de frère *Ange*: l'autre du sieur d'*Aubiac*; il mourut jeune. *Dupleix* dit encore qu'il les a connus tous les deux; et après avoir raconté la mort de cette princesse, il termine son récit par dire que la *considération de l'Etat* l'engageait à déclarer que ses fils étaient ses bâtards, nés d'elle pendant sa séparation du roi, et qu'il ne fallait point attribuer à *détractation* une narration si importante.

(9) C'est de *Calvin* qu'ici tu vois la nièce :
Ses douces mœurs, de son oncle irrité,
Ont attiré la fureur vengeresse.
Bèze, moins dur en sa sévérité,
A de la sienne excusé la faiblesse.

La nièce de *Jean Calvin*, fille de son frère *Antoine*, et femme de *Nicolas de Fer*, eut la mal-adresse de se laisser convaincre d'adultère.

Les Genevois, alors fanatiques de leur nouvelle doctrine, affectaient des mœurs austères. Ce fut un grand scandale pour

eux de trouver la nièce de leur législateur, du réformateur de leur église, coupable d'un aussi grand délit.

La pauvre pécheresse jugée solemnellement, fut condamnée, livrée au bourreau, promenée et fouettée par la ville. C'était un grand exemple qu'on faisait sur une personne très-connue, afin d'effectuer la purification des mœurs.

Voici comme il réussit. La nièce de *Bèze*, le plus grand apôtre de la réforme, le *Paul* de l'église de Genève, eut la même faiblesse et la même mal-adresse que la nièce de *Calvin*. Elle s'appelait *Denise*, et avait épousé un nommé *Corneille*, lecteur d'hébreu à Genève.

Heureusement pour elle son oncle était moins dur que *Calvin*; il était mieux né; il connaissait un peu plus le monde; il avait fait des vers licencieux dans sa jeunesse; enfin il n'avait pas ses propres lois à maintenir. Sa nièce ne fut pas jugée si sévèrement.

Depuis, on se contenta à Genève de punir les femmes adultères du divorce. Le mariage leur fut interdit, et on le permit à l'époux qu'elles avaient trompé. Ce châtiment tenant beaucoup à l'opinion, est assez bien imaginé pour réprimer un mal qui provient particulièrement de l'opinion; il y a quelque rapport entre le délit et la peine. Toute loi qui n'en met point, est injuste et tyrannique.

On peut voir, sur les nièces de *Calvin* et de *Bèze*, l'ouvrage de *Florimond de Rémond*, et le Dictionnaire de *Bayle*, article *Calvin*, note AA.

(10) Vois *Sainte-Beuve.*

Sainte-Beuve était une jeune veuve très-aimable et très-coquette. Elle allait tous les jours à l'église de *Saint-Jean-en-Grève*, derrière l'hôtel-de-ville; et c'est là, s'il en faut croire les écrits satyriques de la Ligue, que le duc de *Mayenne*,

le jeune duc de *Guise*, d'*Aumale*, et quelques autres chefs des ligueurs, lui faisaient leur cour, et se permettaient des déclarations d'amour manuelles, et autres plaisanteries qui contrastaient singulièrement avec le lieu, la consécration et la présence réelle : mais la licence des guerres civiles est peu concevable.

Il est dit, dans le journal de *Henri III*, que le chevalier d'*Aumale* entretenait *Sainte-Beuve ;* qu'il faisait de grandes processions nocturnes à Paris ; qu'il passait par les grandes rues, visitant les églises ; qu'il jetait au travers d'une sarbacane des dragées musquées aux damoiselles qu'il connaissait ; qu'il leur donnait des collations, tantôt sur le pont au Change, et tantôt sur le pont Notre-Dame ; que plusieurs de ces damoiselles assistaient à ces processions et à ces collations nocturnes, vêtues *seulement d'une fine toile avec un point coupé à la gorge, et que Sainte-Beuve se laissait mener par-dessous les bras à travers des églises, au grand scandale de plusieurs.*

(11) C'est *Paverie.*

Paverie était la maîtresse de *Claude de Guise*, dit le chevalier d'*Aumale ;* il était abbé du Bec, et chevalier de Malte : il se rendit à Saint-Denis, où il coucha avec *Paverie*, qui y faisait sa résidence. Il crut qu'il pourrait profiter de cette occasion pour surprendre cette ville, et il fut tué par les troupes de *Henri IV*, le 3 janvier 1591. Il n'avait que vingt-huit ans.

(12) *D'Entragues, Des Essarts.*

Charlotte des Essarts était fille naturelle du baron de *Sautour* et de la dame de *Dheny*. Elle fut maîtresse de *Henri IV*, dont elle eut deux enfans ; elle fut ensuite celle du cardinal de

Guise, non pas de celui qui fut tué à Blois, mais du cardinal, fils du duc de *Guise* le balafré. Elle en eut plusieurs enfans. Ensuite elle devint celle de M. de *Vic*, archevêque d'Auch, qu'elle garda trois ans ; elle se maria enfin à M. du *Hallier*, maréchal de l'*Hôpital*. C'était un guerrier célèbre, qui, destiné dans sa jeunesse à l'église, avait été nommé, par *Henri IV*, à l'évêché de Meaux : mais il avait quitté la crosse pour l'épée.

Après la mort de *Charlotte des Essarts*, il se remaria à *Françoise Mignot*, dont les aventures furent encore plus singulières que celles de sa première épouse.

Henriette Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, fut maîtresse de *Henri IV* : elle en eut *Henri de Bourbon*, duc de Verneuil ; elle mourut en 1633, âgé de cinquante-quatre ans.

(13) Et *Marion de Lorme*,
De tous ses soins rit avec *Desbarreaux*.

Marion de l'Orme, ou de *Lorme*, fut une de ces belles courtisanes de France, que peut-être on comparera un jour à celles de la Grèce.

Elle inspira de l'amour à *Cinqmars*, favori de *Louis XIII*, et au cardinal de *Richelieu*. Elle leur préféra *Desbarreaux*, jeune conseiller du parlement, célèbre par son esprit, son irréligion, et si connu par un certain sonnet de dévotion, où il y a plus d'antithèses que de sens. Malgré ce défaut, ce sonnet eut plus de succès que tous les vers inspirés par le pur zèle de l'amour divin.

L'abbé *Bois-Robert* proposa à *Desbarreaux*, de la part du cardinal de *Richelieu*, une grande fortune, s'il voulait renoncer à *Marion de l'Orme* ; *Desbarreaux* fit semblant de regarder ces propositions comme une fable, et n'y répondit

jamais qu'en plaisantant ; ce qui lui attira l'inimitié du cardinal, accoutumé à tout voir fléchir devant lui, et assez amoureux de *Marion* pour se déguiser en cavalier quand il allait la voir.

Hamilton nous dit, dans les mémoires du chevalier de *Grammont*, qu'un matin ce chevalier reçut un billet de *Marion de l'Orme*, par lequel elle le priait de ne pas venir au rendez-vous qu'elle lui avait donné pour le soir, vu qu'elle était très-indisposée d'une forte migraine.

Le chevalier comprit qu'elle avait un rendez-vous avec quelque autre. Aussitôt il fait veiller à sa porte pour savoir qui la lui enlève, se rend sur la brune à la place royale où *Marion de l'Orme* demeurait, aperçoit en y entrant le duc de *Brissac*, le soupçonne d'aller chez elle, l'arrête, le prie de garder un moment son cheval, et de lui prêter son manteau pour s'introduire chez une femme où il ne veut, dit-il, rester qu'un moment pour prendre quelques arrangemens.

Le duc y consent; le chevalier fait semblant d'entrer dans une maison, et, se glissant sous les arcades qui entourent cette place, entre chez *Marion de l'Orme*, enveloppé du manteau bien connu du duc de *Brissac*. On le prend pour lui ; on le laisse passer ; il arrive à l'appartement de *Marion*. Il la trouve couchée sur un lit de repos dans le déshabillé le plus galant : voilà, lui dit-il, une migraine bien parée. Je n'en suis pas moins malade, lui dit-elle, et je vais me mettre au lit. — Avec moi. — Non ; sans vous. Il insiste ; elle veut se fâcher. Je vois, lui dit-il, ce qui vous inquiète : vous craignez que *Brissac* ne me surprenne avec vous ; mais j'y ai mis bon ordre. — Ces mots, dits avec fermeté, troublèrent *Marion de l'Orne* : elle demanda ce qu'il voulait dire du duc de *Brissac*. — Que vous n'en avez rien à redouter ; qu'il est actuellement dans la place royale occupé à garder mon

cheval; qu'il m'a prêté son manteau, que je viens de laisser dans votre antichambre.

A ce récit, *Marion de l'Orme* partit d'un éclat de rire, se jeta au cou du chevalier, lui donna ce qu'elle réservait au duc, et lui promit que de la nuit le duc ne serait reçu chez elle.

Le chevalier fut retrouver *Brissac*, lui demanda pardon de l'avoir fait attendre, lui rendit son manteau, reprit son cheval; le duc lui dit qu'entre amis ces choses-là se faisaient sans avoir besoin d'excuse, et tint la tête de son cheval tandis qu'il montait.

Il reste à savoir si *Marion de l'Orme* tint parole au chevalier, et si elle ne reçut pas le duc pour se venger avec lui de l'espiéglerie que le chevalier venait de lui faire.

Marion de l'Orme rassemblait chez elle la meilleure compagnie; elle avait prodigieusement d'esprit, aimait ceux qui en avaient, et ressemblait, à cet égard, à *Louise Labbé*.

Il est difficile de croire ce qu'en rapporte *La Borde* dans son Essai sur la musique. Elle naquit, dit-il, en 1618, et ne mourut qu'en 1752, à l'âge de cent trente-quatre ans. Il est plus vraisemblable qu'on trompa le curé de Saint-Paul pour lui faire prendre soin de quelque autre vieille, peut-être d'une fille de *Marion de l'Orme*, qu'il fut aisée de confondre avec sa mère.

(14) Belle *Ninon*, les graces, les vertus,
Le vrai mérite, et l'Amour et les Muses
Seront toujours à ta suite assidus;
Tu sais jouir, et jamais tu n'abuses.

De toutes les femmes galantes qui ont été célèbres, la plus aimable et la plus digne d'être aimée et honorée, ce fut *Ninon de l'Enclos*. Toutes les voix se sont réunies pour la

louer, et ces vers de Saint *Evremond* sont dans toutes les bouches.

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de *Ninon*,
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de *Caton*.

On ne peut pas la compter au nombre des courtisanes, puisqu'elle ne se vendit point. Contente d'une petite fortune, elle voulut vivre libre, et, selon son expression, *elle se fit homme*, et elle vécut avec toute la franchise et toute la loyauté d'un honnête homme.

Née en 1615, elle passa sa vie comme *Leontium*, entourée et courtisée des hommes les plus aimables et les plus célèbres de son temps.

Le prince de *Marsillac*, qui fut depuis duc de la *Rochefoucauld*, et, ce qui vaut mieux, auteur du livre des *Maximes*, conçut pour elle une amitié qui ne cessa point quand il devint philosophe, et sévère scrutateur du cœur humain. *Molière* aimait à lire ses ouvrages à *Ninon*; *Boileau* aussi se plaisait dans sa société.

Il était curieux de voir *Ninon* au milieu de ces trois observateurs des vices de l'humanité, et de les entendre avouer qu'ils n'avaient rien trouvé que d'estimable en elle.

Ninon faisait aussi des observations à sa manière sur le cœur humain, et n'était peut-être pas, dans son genre, moins sévère, quoique plus indulgente que ces trois critiques.

Ce fut dans un souper fait avec *Ninon*, madame de la *Sablière* et *Boileau*, que *Molière* composa sa réception bouffonne du *Malade imaginaire* en médecin. Chaque convive y mit quelque plaisanterie.

Ninon, qui avait commencé sa carrière avec *Sarrasin*,

Voiture, *Scarron*, *Desyveteaux*, *Desbarreaux*, la finit avec *Fontenelle*, *Huyghens*, qui fit des vers français pour elle, quoiqu'il fût allemand, et *Voltaire*, auquel elle fit un legs.

Vous savez, disait-elle un jour à *Fontenelle*, *le parti que j'aurais pu tirer de mon corps dans ma jeunesse : eh bien ! je pourrais encore mieux vendre mon ame ; les molinistes et les jansénistes se la disputent.*

Après avoir eu la jeunesse la plus aimable, elle eut la vieillesse la plus heureuse, perdit insensiblement ses forces, et finit sans douleur, terminant sa vie de la manière la plus douce, puisque la dernière nuit de sa vie elle s'amusa à faire des vers, dont on a retenu ce quatrain.

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage.
Je suis en âge de mourir,
Que ferai-je ici davantage!

Elle expira le 17 octobre 1706, âgée de quatre-vingt-onze ans.

Il n'y a peut-être point d'exemple d'une vie plus fortunée. Beauté, plaisir, amour, amitié, estime, renommée, tout ce que les hommes du plus grand sens peuvent desirer pour le bonheur, elle jouit de tout, et elle fut exempte des inquiétudes de la fortune, des maladies, de l'abandon, de la douleur, des infirmités, de l'agonie même, de tout ce que les hommes peuvent craindre, et enfin elle jouit de tous ces biens pendant près d'un siècle.

Leontium, à laquelle Saint *Evremond* se plaît à la comparer, ne jouissait pas d'une estime aussi pure et aussi générale, et elle finit ses jours à la fleur de son âge.

Toutes les deux trouvèrent l'immortalité dans le sein des plaisirs.

A tout prendre, les Épicuriens pourraient bien être les plus sages des hommes, et les moins trompés dans leurs idées de bonheur.

(15) Une *fourmis*, un brin d'herbe, un enfant.

C'est pour faire commémoration de la licence que *La Fontaine* a prise dans sa belle fable de *la Colombe* et *la Fourmi*, et dont nous avons déja parlé, que nous avons ici mis une *s* à ce mot qui n'en a point, et qui n'en doit pas avoir au singulier. Il était aisé de dire :

Un vil insecte, un brin d'herbe, un enfant;

Et c'est précisément parce qu'il n'y avait pas de difficulté à surmonter, qu'on s'est permis de faire la même faute que *La Fontaine*; car c'est une faute, et non pas une licence : si, en s'appuyant sur l'exemple de ce grand poète, on s'en permettait de semblables, la langue redeviendrait bientôt barbare, obscure et inintelligible ; il faut admirer les grands hommes, s'efforcer d'égaler leurs beautés, et s'abstenir de leurs fautes.

(16) C'est la *Fillon*.

Femme célèbre dans les annales de la régence. Quand le régent eut donné un évêché à l'abbé *Dubois*, elle vint lui demander une abbaye. Le régent prit en bonne part cette plaisanterie, quoiqu'il la méritât.

Elle lui rendit un plus grand service en faisant dérober le porte-feuille du secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, par une fille qu'elle avait procurée à ce secrétaire, assez imprudent pour s'endormir auprès d'elle avec des papiers importans dans sa poche.

Le régent y vit des indices de la conspiration qu'on tramait

pour le destituer de la régence, et pour la donner au roi d'Espagne.

(17) Mais dans Paris, par les arts, ô ma fille !
Avec splendeur trois temples sont dressés ;
On les consacre à ta noble famille.

Ces trois temples étaient l'Opéra, la Comédie dite française, et la Comédie dite italienne ; car on ne connaissait guère que ces trois théâtres du temps de *Louis XV*.

Le théâtre est en effet le temple des beaux arts ; ils y sont tous réunis, et encensés par le public, juste juge du mérite des artistes.

Parmi les avantages du théâtre, il y en a un que l'on doit remarquer ; c'est qu'il conserve la langue. La nôtre a peu changé depuis *Racine* et *Molière*. *Corneille* a employé souvent des mots déja vieux de son temps : ils seraient entièrement oubliés sans la représentation de ses pièces.

La révolution a fait entrer dans la langue une foule d'expressions anglaises, et les orateurs de la tribune y ont fait entendre une foule de mots et de tournures de phrases, qu'on appelait autrefois provinciales, et qui eussent entièrement corrompu la langue, si l'habitude d'entendre les beaux vers de *Racine*, de *Corneille*, de *Voltaire*, et le charmant badinage de nos anciens auteurs comiques, n'avait préservé jusqu'à ce jour la langue du mélange des jargons de toutes les provinces.

De nouvelles lois, de nouvelles mœurs, un nouveau gouvernement, ne peuvent manquer d'amener de nouveaux mots comme de nouvelles idées. Le théâtre conservera les anciens mots et les anciennes manières de s'exprimer ; la langue en sera plus riche.

Le théâtre offre au ministère de toutes les nations, et sur-

tout à celui d'un peuple libre, un thermomètre sûr pour connaître ce que le public pense de lui.

J'ai toujours vu le parterre saisir avec une promptitude et une justesse qu'on n'attendrait pas de la multitude, tous les vers, tous les mots qui pouvaient faire allusion à l'événement du jour, au caractère des ministres, au système qu'on voulait établir, et en faire des applications si parfaites, que le gouvernement n'eût pu mieux faire que d'en profiter pour sa conduite.

Pourquoi ne joue-t-on point de tragédie dans telle cour? C'est qu'il y a telle scène ou tel dénouement qui rappellerait trop fortement au public tel crime d'État qu'on voudrait lui faire oublier.

(18) La *Champmeslé* sensible, mais légère,
Quitte en riant *Racine* pour *Tonnerre*.

Marie Desmares, femme du comédien *Chammelay* ou plutôt *Champmeslé*, auteur de plusieurs petites comédies, fut élève de *Racine* dans l'art de la déclamation. Elle y fit de très-grands progrès, et devint très-célèbre. C'est d'elle que *Boileau* a dit:

Jamais *Iphigénie* en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
N'en a fait, sous son nom, verser la *Champmeslé*.

On dit que *Racine* devint son amant, et qu'elle le quitta enfin pour le comte de *Tonnerre*. Nous n'avons point de vers de *Racine* qui lui soient adressés; mais *La Fontaine* lui dédia sa fable ou son conte de *Belphégor*; après lui avoir dit qu'elle sera immortelle, il ajoute ces vers charmans:

N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,

Ce serait trop ; je n'aurais jamais fait.
. . . . . .
Vous auriez eu mon ame toute entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé ;
Mais, en aimant, qui ne veut être aimé ?
Par des transports, n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amans plus qu'à demi ;
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire !

(19) *Bejar*, par ses caprices,
Son inconstance et ses doux artifices,
Fait à *Molière* éprouver mille maux,
Et lui fournit tous les traits principaux
Dont il peindra les jaloux, les coquettes,
Et ces maris que l'Amour a trompés.

Bejar était la fille d'une comédienne, dont *Molière* étant fort jeune devint amoureux. Elle avait la passion des gens de qualité, et disait que *Molière* était le seul amant roturier qu'elle eût eu ; qu'elle ne savait pas précisément de qui elle avait eu sa fille, mais qu'elle l'avait eue certainement d'un homme de condition.

Elle mourut ; *Molière* éleva sa fille, se prit de goût pour elle, et l'épousa en 1660 ou 1661 : il avait alors quarante ans.

Sa femme était beaucoup plus jeune que lui, et accoutumée à le regarder comme un tuteur ou comme un père, idée qui ordinairement exclut l'amour du cœur d'une jeune personne.

Élevée dans la troupe de *Molière*, elle ne pouvait ignorer les liaisons que *Molière* avait eues avec sa mère, et c'est encore une idée qui ne dispose point une jeune fille à l'amour.

Lorsqu'elle eut joué devant le roi, elle prit, comme sa mère, du goût pour les gens de qualité.

Son inconstance la rendit plus chère à *Molière ;* il se

plaignit ; il lui témoigna tant d'amour, qu'il la ramena plusieurs fois ; mais elle lui échappa toujours ; il la menaça de la faire enfermer, et il la perdit : jamais il ne put ni ne voulut effectuer sa menace.

Je me suis étudié, disait-il à son ami *Chapelle*, *à connaître le faible du cœur humain ; mais si ma conscience m'a appris qu'on pouvait fuir le péril, mon expérience ne m'a que trop fait voir qu'on ne peut l'éviter. Ma passion pour ma femme est venue à tel point, qu'elle va jusqu'à entrer avec compassion dans ses intérêts ; et quand je considère combien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être la même difficulté à détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus disposé à la plaindre qu'à la blâmer.*

Molière me paraît encore plus grand dans cet aveu de sa faiblesse que dans ses ouvrages dramatiques. En effet, si les femmes pouvaient se vaincre, elles n'y manqueraient guère ; car elles ont un si grand intérêt à être austères, qu'elles ne troubleraient pas leur vie entière par des faiblesses, si elles n'étaient pas entraînées comme nous par une force invincible.

Ce ne fut que depuis son mariage, contracté en 1661, que *Molière* publia l'*École des Maris*, 1661 ; l'*École des Femmes* en 1662 ; le *Misanthrope* en 1666, où il peint si bien le cœur d'un honnête homme tourmenté par une coquette ; *Georges Dandin*, 1668, etc.

Ainsi, il est très-vrai qu'il dut à sa femme les principales observations qu'il fit sur le cœur humain ; il les puisa dans le sien.

Tel est le sort des grands poètes et des grands artistes : leurs propres passions tournent à leur avantage et à celui de leur art. Un peintre retrace par-tout les traits et les graces

de sa maîtresse : un poète peint l'ame, l'esprit, les caprices de celle qu'il aime, ses erreurs, ses propres tourmens ; il se moque de lui-même quand il ne peut se corriger, et ses personnages en ont plus de vérité.

(20) O *Le Couvreur!* O mémorable actrice!
Là tu fixas le cœur du grand *Maurice*.

Adrienne Le Couvreur, née à Fisme en Champagne. C'est elle qui amena l'usage de jouer naturellement, sans déclamer et sans scander ses vers avec une espèce de chant, non qu'elle récitât des vers absolument comme de la prose, mais elle en faisait sentir l'harmonie sans la faire retentir à l'oreille. C'est la perfection de l'art, et ce fut seulement depuis que les grands acteurs osèrent s'abandonner à tous ces mouvemens d'une ame violemment agitée, et dont les tourmens semblent inconciliables avec des paroles scandées. Mais l'art du poète est de peindre la nature avec tous les traits de la vérité, sans manquer à la mesure de ses vers, ou plutôt, en employant la mesure du vers, à donner plus de couleur et d'expression aux objets qu'il veut peindre ; l'acteur doit, à son exemple, tirer de nouvelles beautés de la contrainte même que lui impose la versification.

Mademoiselle *Le Couvreur* en donna le premier exemple.

La *Champmeslé* avait pris des leçons de *Racine* : mademoiselle *Le Couvreur* ne dédaigna pas d'écouter les conseils du célèbre du *Marsais*, le plus profond grammairien que la France ait eu, et le philosophe le plus simple et le plus ami de la simplicité qu'on puisse trouver.

Elle fut une des maîtresses du célèbre *Maurice*, comte de Saxe, qui la quitta pour aller se faire élire duc de Courlande, malgré la Pologne et la Russie. Sa valeur ne suffit pas ; il fut bientôt réduit à manquer d'hommes et d'argent. Made-

moiselle *Le Couvreur* mit aussitôt en gage son argenterie et ses diamans, et lui envoya quarante mille francs. Le comte, à son retour en France, vint la voir; et s'il ne lui fut pas fidèle, il l'aima jusqu'à la fin de sa vie, qu'elle perdit le 20 mars 1730.

Voltaire l'aima beaucoup aussi, et la célébra dans son *Temple du goût.*

Mademoiselle *Le Couvreur*, ne pouvant, selon les préjugés, ou plutôt selon les intérêts du clergé, être enterrée en terre sainte, c'est-à-dire dans une église ou un cimetière, étant excommuniée en qualité d'actrice, elle fut enterrée dans le jardin d'un de ses amans; c'était l'abbé d'*Amfreville*. Cette anecdote a été révélée par *La Borde*, dans son Essai sur la musique, article d'*Amfreville*.

(21) Et toi, *Clairon* adorable, adorée.

Hippolyte de la Tude Clairon naquit en Flandres. Elle est la plus grande actrice qui ait jamais paru sur le théâtre: elle eut cependant une rivale digne d'elle, et qui lui enleva plus d'un laurier.

Cette rivale était la célèbre mademoiselle *Dumesnil*, née à Paris le 2 janvier 1713. Mademoiselle *Clairon* était petite; mademoiselle *Dumesnil* était grande: mademoiselle *Clairon* avait un peu de sécheresse dans la voix; ses yeux étaient en larmes et sa voix ne pleurait pas: celle de mademoiselle *Dumesnil* était d'une extrême sensibilité et de la plus étonnante variété; elle passait avec la plus grande célérité et la plus grande facilité d'un ton à l'autre; non-seulement sa voix avait le ton des pleurs, mais celui des sanglots; elle étouffait, elle suffoquait, et elle était toujours sonore; on distinguait toutes ses paroles: de cet excès d'accablement elle passait quelquefois subitement à des éclats de voix qui faisaient retentir toute la salle, et qui arrachaient

un applaudissement universel. Ces passages, sans transition et sans dissonance, étaient un don de la nature qu'aucun art ne pouvait imiter; ils eussent été ridicules dans la bouche de toute autre.

Mademoiselle *Dumesnil* était l'actrice de la nature; et quoiqu'elle n'eût dédaigné ni l'étude de son art ni celle de l'histoire, qui pouvait augmenter en elle la connaissance des grands caractères qu'elle avait à représenter, la sensibilité faisait le fonds de son talent. Hors de cette sensibilité, son génie lui offrait peu de ressource. Si son rôle ne la pénétrait pas d'un sentiment vrai, elle ne savait pas lui en substituer un factice, et soutenir par le charme de la déclamation un rôle insignifiant : quelquefois, dans les meilleurs rôles, elle passait avec rapidité, et sacrifiait tout ce qui lui paraissait faible, en le débitant promptement, pour faire un plus grand effet dans les endroits pathétiques.

Mademoiselle *Clairon*, bien moins partagée des dons de la nature, quoique plus jolie, avait réparé par son génie, par son talent, par l'étude, par toutes les ressources de l'art, ce qui pouvait lui manquer.

La noblesse de son maintien et celle de sa diction relevaient sa stature; on ne s'apercevait point qu'elle était petite.

Le pathétique de ses regards et de son maintien, les silences qu'elle mettait dans sa diction pour passer d'un ton à un autre, et qui paraissaient toujours produits par le trouble intérieur de son ame, faisaient oublier la sécheresse de sa voix.

Elle ne négligeait rien : elle savait trouver dans chaque vers un mot sensible ou pensé, qui le faisait valoir. S'il y avait la moindre beauté, elle la faisait sentir; s'il n'y en avait point, elle y supposait une intention qui éblouissait le spectateur, et qui lui faisait croire qu'il n'avait pas compris toute la beauté de ce qu'elle venait de dire.

Elle ne pouvait souffrir qu'un rôle tombât entre ses mains ; et on l'a vu faire réussir, à force de talens, des rôles qu'elle ne voulait pas jouer. Aussi les auteurs la recherchaient ; ils étaient sûrs d'elle : au lieu que mademoiselle *Dumesnil*, et sur-tout *Lekain*, ne savaient pas soutenir, malgré tout leur talent, un rôle qu'ils n'aimaient pas.

Mademoiselle *Clairon* possédait à fond toutes les parties de son art : ce n'était pas seulement une actrice sensible ; c'était une actrice savante : elle plaisait sur-tout aux connaisseurs.

C'est elle qui a forcé les acteurs à quitter ces habits ridicules dont ils se revêtaient autrefois, et qui n'avaient point de caractère ; elle a voulu que les acteurs eussent toujours le costume du siècle et celui des nations dans lesquels la pièce qu'ils représentaient était supposée se passer.

Elle fut bien secondée par *Lekain* ; il avait la même passion qu'elle pour la vérité théâtrale.

Les partisans de mademoiselle *Dumesnil* disaient que mademoiselle *Clairon* n'avait que de l'art ; on leur répondait : l'art appartient à tout le monde : avec de l'art faites-nous une actrice pareille ; vous trouverez assez de femmes plus grandes, plus belles, et même douées d'une voix plus sensible.

En effet on a vu depuis beaucoup d'actrices belles, bien faites, ayant un bel organe, et même fort applaudies du parterre ; d'où vient qu'aucune n'est parvenue à cette grande célébrité, si l'art peut y faire parvenir ?

M. de *Voltaire* admirait le talent de mademoiselle *Clairon* ; il lui a écrit plusieurs fois : c'est à elle qu'il adressa ce beau vers,

Le sublime, en tout genre, est le don le plus rare.

Car il avait souvent éprouvé que la vanité des auteurs de fariboles prétendait à la gloire, et qu'ils affectaient de se

croire supérieurs aux auteurs les plus sublimes ; qu'aussitôt qu'un faiseur de bambochades avait eu quelque succès, il se plaçait à côté de *Rubens*.

Voltaire, dans cette même épître où il fait l'éloge du sublime, adresse ces vers charmans à mademoiselle *Clairon* :

L'Amour, ce don du ciel, digne de son auteur,
Des malheureux humains est le consolateur.
Jadis il fut un Dieu dans les peuples antiques :
On en fait un Démon chez nos vils fanatiques.
Très-désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en philosophe, et non pas en amant.
Une femme sensible, et que l'amour engage,
Quand elle est honnête homme, à mes yeux est un songe.

Ce génie prévoyant qui planait sur les siècles, et qui les connaissait, dit aussi à mademoiselle *Clairon* dans cette même épître :

De l'âge où nous vivons, que pouvons-nous attendre?
La lumière, il est vrai, commence à se répandre ;
Avec moins de talens on est plus éclairé ;
Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré.
La barbarie approche.

Depuis que cette note est écrite, mademoiselle *Clairon* a publié ses mémoires. Tout ce quelle dit sur l'art de la déclamation est écrit avec le génie de cet art, et il montre la profondeur des études qu'elle en a faites. C'est un ouvrage parfait. On regrette qu'il n'embrasse pas une plus grande quantité de rôles.

Elle dit dans cet ouvrage que l'art de la déclamation exige, lorsqu'on veut y avoir de grands succès, des études si constantes, des travaux et même des efforts si pénibles, qu'ils altèrent la santé et qu'ils abrègent la vie.

Heureusement le grand âge où elle est parvenue, et où si peu de gens arrivent ; celui de mademoiselle *Dumesnil*, beau-

coup plus âgée qu'elle encore, nous rassurent sur l'existence des jeunes personnes qui se vouent à ce bel art, et peut persuader aux jeunes actrices qu'elles doivent espérer d'atteindre à une longue vieillesse après de grands et de longs succès.

(22) Jeune *Gaussin*, de qui l'ame si bonne
Ne refusa des plaisirs à personne.
. . . . . .
D'*Helvétius* trahissant la tendresse.

Jeanne-Catherine Gaussin naquit à Paris en 1711. Aucune actrice n'eut une voix plus touchante; peu de femmes furent aussi belles; nulle peut-être n'eut plus de penchant à obliger ceux qui l'aimaient, elle étonnait par ses complaisances celles de ses camarades qui étaient les plus obligeantes; et lorsque quelquefois elles lui faisaient des reproches sur la multitude de ceux auxquels elle cédait: que voulez-vous, répondait-elle avec un sourire charmant! cela leur fait tant de plaisir et cela me coûte si peu, que je ne puis m'en défendre.

Helvétius, jeune encore, fermier-général, et déja portant en lui le germe de la philosophie qu'il a déployée depuis; d'ailleurs grand, beau, bien fait, bon danseur, beau diseur, et de plus homme très-riche, en fut épris, s'en fit écouter, et l'obtint sur le pied de maîtresse entretenue: il fut obligé de la quitter pour aller faire se qu'on appelle *sa tournée*, (c'étoit à peu près le tour de la France) et aller régler les comptes avec les receveurs de la ferme-générale. Etant à Bordeaux, les affaires se prolongeant et lui laissant quelques jours de libres, il lui prit une envie de jeune homme de passer une nuit avec mademoiselle *Gaussin*. Il calcule le temps qu'il lui faut; il était très-robuste, il monte à franc étrier et arrive en poste à Paris.

Il était déja nuit ; il descend chez un baigneur, se baigne, se coiffe, se parfume, mange un morceau, et arrive sur les minuit chez mademoiselle *Gaussin* ; il frappe à sa porte, entre avec précipitation, monte avec célérité par un escalier dérobé, et parvient à sa chambre à coucher avant qu'aucun domestique ait eu le temps d'aller la prévenir sur son retour.

Il entre, il la trouve à côté de son lit, une jambe en l'air, ôtant un de ses bas. Il voit un jeune homme debout devant la glace de la cheminée, les deux coudes élevés, attachant un ruban à son bonnet de nuit ; il saisit le jeune homme par les deux coudes, l'enlève comme un oiseau, le porte dans l'antichambre, et lui dit : comme c'est moi qui paie, c'est à vous à prendre mon heure.

Il rentre, ferme la porte, dit à mademoiselle *Gaussin :* ma chère amie, j'arrive de Bordeaux, je suis très-affamé, mettons-nous au lit ; je repars demain matin. Il se couche avec elle et ne lui parle que d'amour.

Mademoiselle *Gaussin* put juger dès-lors que ce jeune homme serait un jour un grand philosophe.

Celui qui écrit cette anecdote l'a entendu raconter à *Helvétius* lui-même ; ainsi il n'en peut douter.

Quoique mademoiselle *Gaussin* n'ait jamais été regardée comme une actrice de génie, la manière dont elle joua *Zaïre* lui fit une très-grande réputation, et lui attira de la part de *Voltaire* une des plus jolies épîtres peut-être qu'on ait jamais écrites à aucune femme : elle est bien supérieure à celle que *La Fontaine* avait adressée à mademoiselle *Champmeslé*. En voici les derniers vers, qu'on peut comparer à ceux de *La Fontaine* ; ils sont de même mesure, et ils expriment le même sentiment.

Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir et t'entendre,
Que tu reçois avec un souris tendre,

Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
Qui meurt d'amour, qui te plaît, qui t'adore,
Qui, pénétré de cent plaisirs divers,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour et t'en reparle encore !
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

(23) Et méritez plus d'honneur et d'encens.

Etaïre, conduite par sa grand'mère Sainte *Magdelaine*, voyait encore bien d'autres choses dans le temple du Destin : mais, de crainte que le lecteur ne s'écriât comme l'*Intimé*, *quand aura-t-il tout vu?* l'auteur a cru devoir en supprimer une partie, entre autres cette description du jardin le moins beau et le plus célèbre de Paris. Dans Athènes, le petit céramique était moins fréquenté par les amateurs.

Magdelaine, en faisant voir à sa fille les tableaux hiéroglyphiques et prophétiques de ce palais, s'écriait tout-à-coup :

Mais quoi ! quel est ce jardin cardinal,
Qui doit un jour être nommé royal ?
C'est *Richelieu* qui planta cet ombrage ;
A tes enfans c'est là qu'il rend hommage ;
Ce lieu n'eut point et n'aura point d'égal.

Environné de palais, de théâtres,
De cent réduits où, de leurs mains folâtres,
Les jeux, les ris mènent la volupté,
De ta famille il sera fréquenté.

Ciel ! quel amas de beautés rassemblées
Des deux côtés ont bordé ces allées ?
Entre leurs rangs quel concours d'amateurs
Marche en triomphe et les passe en revue ?
Là, chacune offre en spectacle à la vue
Son goût, son luxe et ses adorateurs,
Et plus encor ses charmes suborneurs.

La main des arts a tissu leur parure,
Et l'industrie ajoute à la nature.

L'astre du jour penche vers son déclin ;
La foule augmente ; un innombrable essaim
D'amis des arts et de jeunes actrices,
Pour respirer et le myrte et l'encens,
Au bruit flatteur des applaudissemens,
Dans ce jardin descendent des coulisses.

La nuit survient. Sous ces grands maronniers
Mille concerts déja se font entendre ;
La foule court après les chansonniers :
Mais les amans à l'écart vont se rendre.
A leurs desirs tous les sens sont soumis :
On n'y voit plus, on peut tout entreprendre,
Et la beauté sent que tout est permis.

Tel était le jardin du palais royal sous le règne de *Louis XV*. Jamais plus beau spectacle ne s'offrit aux yeux que celui qu'il présentait les mardis et vendredis au soir, à la sortie de l'Opéra, lorsque, sous la plus longue, la plus large et la plus couverte des allées, il offrait deux amphitéâtres de femmes plus belles les unes que les autres, et dont les charmes étaient encore relevés par la parure la plus élégante ou la plus riche, que les arts et le bon goût aient jamais inventée.

Les concerts qui s'y faisaient entendre ensuite, pendant les belles nuits d'été, ajoutaient des plaisirs nocturnes aux plaisirs du jour.

Aujourd'hui l'on a abattu cette allée ; on a mis des boutiques tout autour de cette promenade.

Ce n'est plus le jardin d'*Armide*, les retraites d'Idalie ou le petit céramique d'Athènes ; c'est à la fois un bazar, où l'on trouve toutes sortes de marchandises, et la place publique de Lampsaque, où l'on trafique de toutes sortes d'obscénités.

Le spectacle que ce jardin offrait sous le règne de *Louis XV*, les mardis et les vendredis, était d'autant plus magnifique, qu'il n'était pas un appareil de faste, une fête extraordinaire, une dépense royale ou seigneuriale, ou une entreprise de marchands, comme les wauxhalls ou les cafés dits glaciers, et autres lieux d'assemblées mis à la mode depuis peu par un desir de lucre souvent trompé : ce spectacle était produit par le rassemblement volontaire des citoyens les plus riches dans une même promenade, à la sortie du plus magnifique spectacle : c'était l'effet de l'opulence générale, du luxe journalier, et de la richesse particulière de chaque famille.

On ne réfléchit pas assez à tout ce qu'il faut pour qu'une grande nation puisse arriver à ce point de prospérité. Elle doit joindre à la richesse le bon goût, les beaux arts, l'esprit, et une multitude de connaissances profondes dans tous genres, ce qui forme une réunion très-rare. Il n'est pas aisé de paraître un peuple aussi frivole, et de faire d'aussi grandes choses que les Français.

Amsterdam et Londres étaient plus riches en or et en denrées que la ville de Paris, et elles n'offraient rien d'aussi agréable. Marseille et Bordeaux ne manquaient ni de luxe ni de richesses ; mais elles ne réunissaient pas tout ce qui formait le bon goût à Paris : c'est qu'il n'y avait nulle part un plus grand rassemblement d'artistes, de gens de lettres, de beaux esprits, de savans, d'hommes de génie, et que les trois grandes académies étaient des foyers d'émulation qui ajoutaient un véhicule à l'ambition même des hommes les plus habiles. Le desir de plaire y était général ; il donnait à tout des formes élégantes.

Un homme un peu blasé, disait un jour à l'auteur de ce poème : Vous êtes bien instruit de ce qui concerne les courtisanes. C'est que j'ai, lui répondit-il, employé à étudier leur histoire le temps que vous avez passé à les fréquenter.

Ce n'est pas un ouvrage de petite importance que de comparer les mœurs des différens siècles, et d'offrir des aperçus à la sagacité des vrais savans, pour qu'ils discernent dans quels temps et dans quelles contrées les hommes ont mené une vie plus agréable, si, à cet égard, la Grèce, l'emporte sur l'ancienne Rome, Venise, Florence ou Londres sur Paris; car, dans le reste du monde, aucune ville ne peut leur être comparée.

CHANT XXXIX.

Assaut. Charles huit pénètre dans Naples. Péril de Palvoisin. Grand exploit de l'Amazone.

Jeunes beautés au cœur modeste et tendre,
Dont l'ame ouverte aux plus purs sentimens,
Sut tour à tour résister et se rendre;
Gloire du sexe, honneur de vos amans,
Et de mes vers seuls juges compétens,
Ai-je eu grand tort, dites-moi, de prétendre,
Dès le début de ma narration,
A démontrer aux censeurs qu'une belle,
En éprouvant quelque tentation,
En succombant à la loi naturelle,
En partageant la vive affection
De deux amans, n'était point criminelle?

Vous ne brûlez que d'une ardeur fidelle,
Je vous en crois, et dans tous les combats
Vous triomphez sans faire aucun faux-pas.
Votre raison, exempte de délire,
Est toujours saine : oui; mais, en bonne foi,
Comme *Bourbon*, ne pourriez-vous pas dire,
Je suis vainqueur, et ne sais pas pourquoi?
Le succès tient toujours à peu de chose;

Toute victoire à périr nous expose;
Tout conquérant risqua d'être vaincu.
Vous le savez par votre expérience,
Et le péril que vous avez couru
Doit disposer votre ame à l'indulgence.

Si dans la Cour du Monarque de France,
Aucune dame en cette adversité
Ne put avoir le prix de la constance,
Ce fut l'effet de la fatalité,
Et non celui d'une folle licence.
En d'autres temps, sans doute, un nombre immense
L'eût pu briguer, et l'aurait emporté;
Mais le Destin de nous en tout décide,
Et ce jour-là son caprice voulut
Que de la Cour nulle femmes ne l'eût.

Assurément *Palvoisin* et *Maltide*
Méritaient bien d'obtenir un tel prix;
A la vertu leurs cœurs étaient nourris:
Elles passaient toutes deux pour fidelles,
Et cependant il fut manqué par elles.

Nulle beauté pourtant ne se doutait
Qu'elle eût perdu ce prix si cher aux femmes.
Toujours prudente, *Étaïre* gardait
Soigneusement le secret de ces Dames
Qu'elle a surpris, mais sans aucun dessein,
Pour obéir seulement au Destin.

On ne parlait que de leur délivrance;

On s'embrassait, on se félicitait.
Dans tout le camp, chacun s'abandonnait
Diversement à quelque extravagance.

Jeune Nonain qui rend un moine heureux
Malgré le cloître et le voile et ses vœux,
Silène et *Pan* aux jours des Bacchanales,
L'Esclave à Rome au temps des Saturnales,
Le Nègre aux fers, vendu par des Chrétiens,
Fuyant son maître, et brisant ses liens,
N'éprouvent pas une plus vive joie
Que ces Français à leur bonheur en proie.

Dans les transports dont ils sont animés,
Chacun voulait vérifier lui-même
Si les appas de la beauté qu'il aime
Étaient ou non tout-à-fait désarmés.

La joie exalte et sert bien le courage,
Voilà pourquoi toujours en tous climats,
Au son du fifre, on conduit les soldats.
D'un tel moment sentant tout l'avantage,
Bourbon leur crie : Amis, Français, guerriers,
Que faites-vous ? marchons à la victoire.
Sous des berceaux de palme et de lauriers,
Vous jouirez de l'amour avec gloire :
Mais aujourd'hui, venez, preux Chevaliers,
Suivez mes pas, et le Dieu des batailles,
De *Ferdinand* vous livre les murailles.

A peine il dit qu'aussitôt le tambour,

Le dur clairon, la bruyante trompette,
Blesse l'oreille et l'esprit inquiette;
Le bruit en vole aux échos d'alentour.
Déja *Bourbon*, saisissant une échelle,
Animant tout du feu de ses regards,
Marche à leur tête, et s'avance aux remparts.
Aucun Français à l'honneur n'est rebelle,
Chacun s'aligne et suit ses étendards.

L'acier poli des lances éclatantes,
Les longs mousquets, les cuirasses brillantes,
Les cimiers d'or éblouissent les yeux,
Et du soleil réfléchissent les feux.
Par-tout la plaine en est étincellante;
On aurait dit un long embrasement
Que des Autans l'haleine menaçante,
En cent endroits disperse en un moment.

Des murs de Naple, en les apercevant,
Marus s'irrite; il arme ses cohortes,
Garnit les tours, les bastions, les portes,
Charge de fer le flanc des lourds canons.
Ainsi les vents entassent les nuages
Sur les rochers qui couronnent les monts;
La foudre éclate, et va dans les vallons
Porter l'effroi, la mort et les ravages.

Pour écarter l'ennemi des remparts,
Le feu des Francs roule de toutes parts;
De fer, de plomb, de cailloux pêle-mêle,

Tombe sur eux une effroyable grêle,
Qui les retient quelque temps sur les bords
D'un fossé creux que cent mains vigilantes
Comblent bientôt de fascines, de morts,
Et des débris des murailles croulantes.
Le fer en main, le pied sur l'échellon,
On monte, on pousse, on se porte, on se presse;
Chaque soldat, sous le feu du canon,
Semble augmenter et de force et d'adresse,
Et veut briller aux regards de *Bourbon*.
Déja par eux le haut des tours s'abaisse;
Déja leurs mains atteignent aux remparts;
Sur ces remparts, les piques et les dards
Font une haie horrible, impénétrable,
Mobile, épaisse, homicide, exécrable.
Quiconque avance, arrêté, repoussé,
Sous mille coups est bientôt renversé.
Chaque assaillant, avec fureur, s'attache
A pénétrer par le glaive ou la hache.

Du haut des murs, dans le fond des fossés,
Tombent les morts, les mourans, les blessés.
Tels sur les bords escarpés des montagnes,
Le bucheron, sous ses coups inégaux,
Abat les pins, les frênes, les bouleaux,
Qui vont au loin rouler dans les campagnes.
Ainsi des tours, des créneaux assaillis,
Chefs ou soldats, alliés, ennemis,
Vivans ou morts, que leur chute rassemble,
Tombaient, roulaient, s'entassaient tous ensemble.

Un nouveau bruit, un horrible fracas
Se fait ouïr ; la herse et les deux portes,
Qui des Français arrêtaient les cohortes,
Au loin dans l'air sautent en mille éclats :
C'était l'effet de l'affreuse industrie
Du vieux *Mornois*, dont l'infernal génie
Soigneusement cultivait le grand art
De bien pétrir le salpêtre et le soufre,
D'en composer un invisible gouffre,
Et de briser le plus fier boulevard.

A ce signal, le monarque de France,
Le prétendant au trône des Anglais,
L'Empereur Grec, *Nixtwoman*, *Fernandès*,
Cent chevaliers fameux par leur vaillance,
Tous à cheval, tous abaissant leur lance,
Piquent des deux, partent comme l'éclair,
Courent en foule, arrivent, hors d'haleine,
A ce passage étroit, mal entr'ouvert,
Où *Ferdinand*, *Sforce*, *Ascris*, *Talespert*,
Résistant bien, les arrêtent à peine.

Oh ! qui pourrait raconter les exploits,
Les vaillans coups, les étonnans faits d'armes
De ces guerriers et de ces quatre rois ?
S'ils se montraient incapables d'alarmes,
Leur ennemis ne voulaient point céder ;
Ils disputaient de courage et de gloire.
Volant entr'eux, on dit que la Victoire,
Pour un parti, n'osait se décider.

Mais le Destin, mettant Naple et la France
Dans les bassins de sa vaste balance,
Fixa son vol, et montra qu'en ses mains,
De peu de poids, sont les plus fiers humains.
Chaque bassin resta d'abord tranquille,
Mais leur fléau ne fut point immobile;
Si quelque temps il parut hésiter,
On vit bientôt la France l'emporter,
Et *Charles huit* pénétra dans la ville.

Toujours *Marus* défendait les créneaux,
Et de *Bourbon* repoussait les assauts.
Par sa valeur, par ses guerriers travaux,
Plus d'une échelle avait été rompue.

Le Roi des Francs poussait de rue en rue
Les légions du triste *Ferdinand*,
Qui lui cédait toujours en combattant.

Cent voix criant, rendez-vous, bas les armes,
Aux plus vaillans inspirent des alarmes:
L'un fuit, l'un jure, un autre se défend;
L'autre à l'Église arrive en blasphémant,
Et sous l'autel se cache entre les prêtres.
Du haut des toits, des balcons, des fenêtres,
Les yeux en feu, contemplant des Français
La bonne grace et les heureux succès,
Les bons bourgeois, les jeunes gens, les dames
Applaudissaient, criaient, vive le Roi!
Vive ce Roi, ce protecteur des femmes,

Vengeur du peuple, et des tyrans l'effroi !
A tous les cœurs il fait aimer sa loi.

Pour pénétrer dans ces murs, *Polémide*
Avait placé la tendre *Palvoisin*,
La Reine Grecque, et *Lucrèce* et *Maltide*,
Entre les rangs de sa troupe intrépide.
Elle se fait, par son captif *Urbin*,
Guider dans Naple ; elle aspire à descendre
Au vieux palais des Rois Napolitains.
Toutes voulaient avant *Charles* s'y rendre,
L'y recevoir, l'embrasser, le surprendre,
Et des lauriers préparés par leurs mains,
Orner le front de ce jeune *Alexandre*.

Dans ce projet, toutes s'abandonnaient
A leur espoir, et gaîment se hâtaient,
Sans trop songer qu'en ces murs, non loin d'elles,
Mille guerriers par le fer périssaient,
Ou recevaient des blessures cruelles.
Tristes humains ! du sort telle est la loi ;
Près d'un baptême, une noce, un convoi,
Souvent ensemble, au même autel s'avancent.

Lorsque des loups ou des tigres s'élancent,
Du fond des bois, sur des agneaux bêlans,
Le chantre ailé de qui les sons brillans,
Aux nuits d'été prêtent un si grand charme,
Songe à l'amour, fait son nid sans alarme,
S'endort en paix, et ne soupçonne pas
Que ces agneaux ont reçu le trépas.

Ainsi marchait cette troupe légère,
Pensant bien plus au plaisir qu'à la guerre.

Elle poursuit dans Naples son chemin;
Près de *Maltide*, en avançant, *Urbin*
S'était placé. Voici votre Patrie,
Lui disait-il d'une voix attendrie.
Dans ce palais vous reçûtes le jour,
Dans ce lieu-ci commença mon amour:
Voilà l'endroit où mon premier hommage
Vous fut offert: là, trop simple et trop sage,
Vous avez fui mes transports amoureux;
Là, votre père approuva tous mes vœux.
Je vous aimais: ce cœur long-temps volage,
Changé par vous, depuis qu'il fut heureux,
De jour en jour vous aime davantage.

En l'écoutant, *Maltide* rougissait,
Répondait peu, soupirait, éprouvait
Un chagrin vif, un embarras extrême.
Du Dieu d'Amour elle hait le pouvoir;
Car, bien cherchant, elle ne peut savoir
Si c'est *Urbin* ou *Vendôme* qu'elle aime.

Le sage a dit, et certe avec raison,
Ne peut qui veut se connaître soi-même.
L'Amour se plaît dans la confusion.
Quand deux Zéphyrs, au lever de l'Aurore,
Dans nos jardins se disputent entr'eux
Une beauté de l'empire de *Flore*,

Bouton brillant qui s'empresse d'éclore,
Sensible au jeu de leur souffle amoureux,
Vous la voyez incertaine, tremblante,
Se balancer sur sa tige ondoyante,
Et tour à tour obéir à tous deux:
Ainsi flottait cette timide amante.

On avançait; l'escadron féminin,
Du vieux palais des Rois voyait enfin
Les toits dorés s'élançant vers la nue.
Cet escadron, au détour d'une rue,
Est assailli d'un peuple de fuyards,
Précipité par *Bourbon* des remparts.

De ces fuyards, jetés à la traverse,
En un moment la foule au loin disperse,
Et l'Amazone et ses brillans soldats.

Entre les flots de leur troupe égarée,
Urbin, portant et sa vue et ses pas,
Suit comme il peut sa maîtresse adorée.

Plus loin, ces flots emportent *Pàlvoisïn*,
Qui lui fait signe, et qui l'appelle en vain.

Des Milanais le Duc atrabilaire,
Monstre impudique, avare, sanguinaire,
Vaincu par-tout, et n'espérant plus rien,
Fuyait alors, jurant comme un païen.

Il aperçoit, par la foule entraînée,

Cette beauté sur sa blanche haquenée ;
Il reconnaît ses attraits délicats :
Pardieu, dit-il, je ne me trompe pas ;
Mes yeux sont bons, de *Charles* c'est la belle.
Pour l'enlever, aussitôt il appelle
Quinze brigands qui le suivent de près,
Et qui toujours secondent ses forfaits.

La troupe inique entoure, arrête, entraîne
Dame et coursier, et tous deux les emmène,
Croyant gagner le port où *Ferdinand*
A commandé qu'avec soin on rassemble
Tous ses guerriers pour s'embarquer ensemble,
Ou pour mourir, si *Charles* triomphant
Entre en ces murs. *Sforce* hâte sa troupe ;
Car son génie actif et malfaisant,
Et toujours prêt à tout événement,
Avait au port et navire et chaloupe.

A peine en route, ils trouvent *Fernandès*.
Prenant toujours du beau sexe la cause,
Le Castillan à leur chemin s'oppose.
Un peu plus loin *Nixtwoman* et *Sitose*,
De *Palvoisin* reconnaissant les traits,
Veulent aussi de ce dur Milanais
Troubler la marche, et rompre les projets.

Déja tous trois dirigeaient leurs trois piques
Contre le chef de tant d'actes iniques,
Quand des brigands, pressés, environnés,

Ils sont bientôt tous trois désarçonnés.
On les renverse, on les prend, on les lie;
Comme des sacs, ils sont tous trois jetés
Sur leurs chevaux, pieds et mains garottés,

En moins de temps on eût tranché leur vie;
Mais l'avarice, avec tous ses efforts,
N'a trouvé l'art de trafiquer des morts.
Pour des vivans on en fait grand commerce;
L'homme vend l'homme, et la femme, et l'enfant;
Et l'industrie en cent façons s'exerce
Pour en tirer un profit assez grand.
Or ces brigands ne manquaient pas de vendre
A des marchands Berbers et Marocains,
Honneurs des mœurs et des champs africains,
Tous les Chrétiens que leurs mains pouvaient prendre.

Sur leurs chevaux encore ils garottaient
Ces trois captifs, et leur prix supputaient,
Qu'allant, venant, jurant, *Ludovic Sforce*
Appréhendant de perdre *Palvoisin*,
Les pressait tous de se mettre en chemin.

A les hâter dans le temps qu'il s'efforce,
Un sifflement dans l'air est entendu;
Une courroie est aussitôt tranchée,
Et le brigand qui l'avait attachée,
Percé d'un trait, à terre est abattu.

Chacun surpris, cherche, observe, demande

D'où peut partir ce coup inattendu ;
Et cependant le vieux *Migros* commande
Qu'à pas pressés on éloigne la bande.

Comme il disait ces mots, un nouveau trait
Coupe sa langue, et sortant de sa joue,
Perce la gorge à *Bertrand* de Mantoue.
Gonzang d'Éros vers son cheval courait,
Lorsque frappé d'un coup qui le transperce,
Son poing se trouve à la selle attaché.

Un autre dard siffle, passe, traverse
L'impie *Herlot*, de tout vice entaché,
Et va frapper *Morse* le débauché.

Sur son cheval *Gerfaulx* s'étant couché,
Bien étendu, pour tenir moins de place,
Dans la crinière avait caché sa face.
Un trait vers lui fortement décoché,
Par le rectum s'ouvre un secret passage,
Monte au pylore, arrive à l'œsophage,
Sort par le crâne, et blesse le coursier,
Qui, se cabrant, jette son cavalier.

Pour éviter ces flèches innombrables,
De cent endroits tombant sur ces coupables,
L'un fuit, l'un jure, et *Malfer* en furie
Des prisonniers veut qu'on tranche la vie.
D'un coup soudain son menton est fixé
Sur sa poitrine ; et *Crosme* l'insensé,

Qui viola ses deux sœurs et sa mère,
Vendit sa femme, et battit son vieux père,
Tombe en courant par derrière percé.

Ses deux cousins qu'un même goût rassemble,
D'un même trait à la fois enfilés,
Fuyant trop tard, couraient tous deux ensemble,
Comme chevaux l'un à l'autre accouplés.

De cette gent abominable, impie,
Ivre de crime, et de vices pétrie,
Que restait-il? rien que quatre brigands:
Oui; mais c'était les quatre plus méchans.
Leur cœur de bronze, à ce nouveau carnage,
N'éprouve pas le remords, mais la rage;
Autour de *Sforce* ils s'étaient rassemblés,
A pied, armés de larges cimetères,
De longs poignards, tranchans, bien affilés,
Et bien aigus, qui ne leur servaient guères
Contre des traits qui de loin arrivaient.
Pour les parer, tous quatre ils se couvraient
Des trois captifs que trois chevaux portaient.
C'était ainsi qu'ensemble ils cheminaient
Le long des murs d'un palais magnifique,
Dont ils cherchaient à gagner le portique,
Bien résolus de donner le trépas
A leurs captifs, s'ils n'y parvenaient pas.
Ils y touchaient, lorsque, d'un pas rapide,
L'arc à la main, fond sur eux *Polémide*.

Noble héroïne, oui, ta rare valeur

De ces pervers confondait la fureur.
Tes soins avaient rallié tes guerrières;
C'est de ton arc, c'est de leurs nobles mains
Que s'envolaient ces flèches meurtrières
Qui punissaient ces lâches assassins,
Vils trafiquans de la chair des humains.

De ces derniers pénétrant les desseins,
Et des captifs voulant sauver la vie,
Tu t'avançais de ta troupe suivie.
Déja ta voix ordonne qu'on délie
Ces prisonniers, et tu saisis le frein
Du cheval blanc que montait *Palvoisin*.

Pour t'empêcher d'emmener cette belle,
Osse et *Vervin* se mettent devant elle.
De mille coups l'un veut rompre ton bras;
L'autre portant les siens un peu plus bas,
Veut te percer vers cet étroit espace
Où le cuissard s'attache à la cuirasse.
Sforce combat du haut de son coursier,
De *Polémide* il frappe le cimier;
Elle en devient plus terrible et plus fière.
Dans sa fureur, soudain cette guerrière,
Par le milieu tenant son arc en main,
Frappant deux coups des deux pointes aiguës,
Plonge aux enfers les ames mal tissues
De l'athée *Osse* et du dévot *Ersin*;
Fait massacrer et *Larmier* et *Vervin*.
Sforce s'enfuit, et laissant *Palvoisin*,

Dit à part soi, maudissant cette belle,
J'ai toujours eu du malheur avec elle.

Atteint bientôt d'une flèche mortelle,
Son cheval bronche, et s'arrête et chancelle.
Sforce sous lui le sentant défaillir,
Se jette à terre, et recommence à fuir.
A pied, tout seul, il frémit, il blasphème,
Il croit toucher à son heure suprême;
Car *Polémide*, et les trois prisonniers
Qu'a délivrés sa valeur héroïque,
Le poursuivaient; il gagne le portique
Du beau palais dont il était voisin;
Passe la cour, entre dans le jardin,
Va se tapir dans le premier bocage.
Mais quand il vit, à travers le feuillage,
Vers ce bosquet *Polémide* accourir,
Il part, il vole, il est prompt à franchir
Tout ce qui peut arrêter son passage,
Vases, treillis, terrasses, arbrisseaux,
Touffes de fleurs, plates-bandes, charmilles,
Et balustrade, et fossés, et canaux,
Où l'onde court en vingt petits ruisseaux;
Rien ne l'arrête; et ces guerrières-filles,
Et l'Amazone, et les trois chevaliers,
Courent après. Cent jeunes lévriers
Suivent ainsi, dans sa fuite rapide,
De nos terriers l'hôte le plus timide.
On le croit pris, il échappe, et souvent
Du lévrier il évite la dent.

Près d'être atteint, *Sforce* toujours devance,
Mais de très-peu, toute main qui s'avance
Pour le saisir; et las d'un tel effort,
Il saute un mur, il descend sur le port.

Là, *Ferdinand*, bravant *Charle* et le sort,
De nos Français étonnait le courage.
Il ne fuit point; il cède pas à pas,
Sur des vaisseaux embarque ses soldats,
Et le dernier veut quitter le rivage.

Sforce le joint, et se croyant suivi,
Sur le vaisseau monte bien avant lui;
Puis contemplant le creux et vaste espace
De tant de flots, et profonds et mouvans,
Qui tout à coup le sépare des Francs,
Il se rassure; il s'emporte, il menace
Ses ennemis, jure et vomit contr'eux
Un long torrent de mots injurieux,
Grince les dents, tord la bouche et les yeux,
Fait une horrible et hideuse grimace
A l'Amazone, à ces guerriers hardis,
Par qui ses pas ont été poursuivis,
Et qui, lassés de lui donner la chasse,
Le voyaient fuir du haut d'une terrasse.

CHANT XL.

Paix sur la terre et dans les cieux. Mort de Marus. Charles juge une grande querelle. Le Saint-Esprit dispense ses graces.

Je pouvais bien, lecteur, en cet ouvrage,
A la beauté conseiller d'être sage,
De rejeter les vœux de ses amans,
De ne pas croire un mot de leurs sermens :
Je le pouvais, rien n'était plus facile.
Mille ont donné de semblables avis,
Depuis *Zénon* jusqu'à l'auteur d'*Émile*.
Mais leurs conseils ont-ils été suivis ?

Lorsque la femme est tant soit peu fragile,
Nous y gagnons, et la société
En est plus douce, a plus de liberté,
Plus d'enjouement ; sa faiblesse est utile.
Je ne veux point bannir la volupté :
Mais je voudrais de ta brutalité
Te corriger, homme ; es-tu plus docile ?
Lorsque semblable au dogue carnacier,
Tu cours combattre et déchirer ton frère ;
Lorsque frappé d'un homicide acier,
Les reins brisés, tu te roules par terre,

Que gagnes-tu ? — Quels profits as-tu faits
En renversant de tes mains sanguinaires
Les magasins, les temples, les palais
Et les cités qu'ont élevés tes pères ?

Tu les refais quand tu les as détruits.
Eh ! pourquoi donc les as-tu démolis ?
Au lieu d'abattre, édifie et conserve ;
Ajoute aux biens qu'ont laissés tes aïeux ;
Pour tes enfans mets encore en réserve ;
Que tes travaux soient utiles pour eux ;
Que la lumière et la richesse augmente
De race en race, en soignant avec goût
Tout ce qu'a fait la race précédente.
L'ignores-tu ? la guerre appauvrit tout :
Tes champs féconds perdent leur abondance
A son aspect ; tes guérets, pour tous fruits,
Portent des morts, des ronces, des débris.
La Barbarie et sa sœur l'Ignorance
Prennent leur place où les Arts, la Science,
La Volupté faisaient leur résidence.
Tels des hibous viennent poser leurs nids
Dans de vieux murs où l'homme eut son logis.

Réprime donc ta brutale furie,
Ne prétends plus t'enrichir en pillant ;
Corrige-toi ; sois moins fou, moins méchant ;
Ne prise plus qu'une sage industrie ;
Sans nuire, sers les tiens et ta patrie.
Quand je verrai la rapine, l'envie,

Le goût du sang de ton ame arrachés,
Alors, alors, je prêcherai ta femme;
Je tonnerai sur les tendres péchés
Qu'elle commet en trahissant ta flamme.
Les siens ne sont que l'effet d'un bon cœur,
Et de l'Enfer les tiens ont la noirceur.

Avant d'oser reprendre un sexe aimable,
Regarde-toi, porte un œil scrutateur
Sur tes forfaits, et rends-toi moins coupable.
Par mes leçons, lecteur, si je croyais
Te corriger, je.... Mais non, je me tais,
Et je reprends mon récit véritable.

Dans cet assaut terrible, mémorable,
Où des Français les fiers Napolitains
Ont éprouvé la bravoure indomptable,
Vous n'avez vu, lecteur, aucun des Saints
Descendre en terre, et d'un bras vénérable
Verser le sang des malheureux humains.

De *Ragamuf* et la chute et l'audace
Avaient calmé leurs esprits belliqueux.
A Saint *Thomas* chacun d'eux rendait grace;
Ils avouaient qu'on aurait vu les cieux,
Sans sa valeur, repris par les faux Dieux.

Dans les transports de leur reconnaissance,
Thomas obtint un grand crédit sur eux;
Et dans le temps que de Naple et de France

Les Rois livraient cet assaut dangereux,
Il exigeait des Saints, pour récompense,
Qu'en Paradis entre les Bienheureux,
Près des Vertus on mît la Tolérance,
Et qu'avec elle on y placât la Paix :
Elle est sa fille, et sœur de l'Indulgence ;
Sans l'une ou l'autre, on ne la voit jamais.

Il éprouva beaucoup de résistance ;
On lui fit mainte et mainte remontrance ;
Mais il finit pourtant par l'emporter.
Pour de vains mots, pour la prééminence,
Chacun promit de ne plus disputer.

Janvier enfin au Destin s'abandonne ;
Il sent qu'on doit faire ce qu'il ordonne,
Et que son joug ne se peut éviter.

Pierre lui seul ne voulut rien promettre ;
Toujours épris, il croit dans ses filets,
De son amante enlacer les attraits.
Il veut combattre, et punir et soumettre
Les deux rivaux dont la témérité,
Non sans succès, a sur elle attenté.

Le bon *Thomas* eut pitié de sa peine ;
Il supplia la *Vierge* et *Magdelaine*
En sa faveur d'intéresser l'Amour.
Leur ame est bonne, elles y consentirent.
Les trois Vertus alors introduisirent

L'Enfant ailé dans la céleste Cour.

A son aspect, la Paix mal assurée,
Qui, dans les cieux, à peine était entrée,
Fut, nous dit-on, un moment altérée.
Tel en naissant, sur la fin d'un beau jour,
Le doux Zéphyr d'une aile caressante,
Agite une onde et calme et transparente,
Et fait trembler les roseaux d'alentour.

Dès qu'il paraît, il n'est Élu, ni Sainte,
Qui, contre lui, ne porte quelque plainte.
Pierre fait voir son filet déchiré,
Et *Nicolas* son voile lacéré.
Le Saint Pigeon par lui fut égaré.
Tous se plaignaient, jusqu'à la Vierge-Mère.
La Charité fut la seule à se taire,
Non qu'elle n'eût de reproche à lui faire;
Mais son bon cœur, sans fiel et sans courroux,
Cache les torts, et les pardonne tous.
Les yeux baissés, d'un ton modeste et doux,
Elle plaida la cause de Saint *Pierre*.
Elle pria cet enfant de *Vénus*
De terminer la folle et rude guerre
Qu'avec malice il livrait aux Élus.

Le Dieu d'abord affecta des refus;
Mais caressé des mains des trois Vertus,
Il vit bientôt dissiper sa colère.
— Vous demandez que je pardonne: eh bien!

Mes chères sœurs, les prières des Grâces,
Auprès de moi, seraient moins efficaces.
Mais quoi! l'Amour ne donne rien pour rien;
Vous le savez, il pille toute belle;
Il est fripon, avare, intéressé,
Apre à la proie, et toujours empressé
De se pourvoir de capture nouvelle.
Or, dites-moi, qu'obtiendrai-je de vous
Pour que la paix s'établisse entre nous?
Mes tendres sœurs, plus chacune est aimable,
Plus dans mes vœux je suis insatiable.
Vous rougissez.... Consultez les desirs;
Qu'ai-je jamais voulu que vos plaisirs?
Servez-moi donc; vous trois et *Magdelaine*
Réunissez le Ciel à mon domaine,
Et livrez-moi les Saintes en secret:
Soyons d'accord, et je serai discret.

A ces propos qui les effarouchèrent,
Les trois Vertus quelque temps résistèrent;
Elles voulaient tout refuser d'abord,
Puis donner peu, puis plus, puis plus encor;
Mais à l'Amour enfin elles cédèrent
Entièrement. Ce fut la Charité
Qui mit son seing la première au traité.
Aveuglément ses deux sœurs le scellèrent;
Incontinent il fut exécuté.

Pierre sentit de son cœur agité
Fuir les desirs, les soupçons, les alarmes,

Et de ses yeux il ne sort plus de larmes :
Il est guéri, mais il est attristé ;
Il regrettait, malgré sa liberté,
De n'avoir pas possédé tant de charmes.

Très-satisfaits, les Anges, les Élus,
Saintes ou Saints, embrassent tous Saint *Pierre*.

Paix soit au Ciel, dit l'Amour aux Vertus ;
Mais que la Paix règne aussi sur la Terre.
Votre présence en doit bannir la guerre ;
Descendons-y ; venez, ô Vierge-Mère !
Et rassurons les peuples éperdus ;
Nous leur devons un peu de bienveillance.
A *Charle*, aux chefs guidés par sa vaillance,
Au noir Germain, au faible Castillan,
Au dur *Sitose*, à l'Amazone, aux Dames,
Charme et tourment de tant de grandes ames,
Rendons le calme, et régnons justement.

A son avis tous les Saints se rangèrent,
Et devers Naple à sa suite ils volèrent ;
C'était l'instant où *Bourbon* des remparts
Se rendait maître, où du Roi de la France,
Sur les créneaux, flottaient les étendards ;
Où seul encor, faisant quelque défense,
Marus suivait malgré lui les fuyards ;
Où l'escadron que guidait *Polémide*,
Se dispersait par leur foule entraîné ;
Où des vainqueurs le pas vif et rapide,

Pressait par-tout le vaincu consterné ;
Où ces vaincus, chassés de place en place,
Voulaient pourtant encor se rallier.

Du milieu d'eux, tout à coup un guerrier
Sort, se dégage, et court avec audace
Vers les vainqueurs, et de leur chef altier
Retient les pas, l'attaque, le menace,
Et le défie en combat singulier.

Sans repartir, son terrible adversaire
Tourne vers lui son large cimetère ;
Il le reçoit sur son glaive tranchant.
Vingt coups portés sont parés à l'instant.
Si l'un ménage ou prépare une feinte,
L'autre aussitôt prévoyant son dessein,
Suivant le fer poussé contre son sein,
Fléchit, l'écarte, en évite l'atteinte.
Pour les mieux voir, les vaincus, les vainqueurs
Ont un moment suspendu leurs fureurs.
Ils admiraient leur grace, leur vaillance,
Et leur adresse, et même leur science.
En frémissant, ils les applaudissaient,
Et leurs regards encor les animaient.

O jour fatal ! *Maltide* épouvantée,
Par son cheval avait été portée
Près de l'endroit où ces fiers combattans
Faisaient frémir le cœur des assistans.
Assez près d'eux par la foule arrêtée,

Elle est témoin de ce combat affreux.
Le dur acier qui les couvre tous deux,
Leurs longs plumets, leur casque, leur visière,
En les cachant, ne trompent point ses yeux;
L'un est *Bourbon*, l'autre est *Marus*, son père.
De son cheval elle s'élance à terre,
Pousse les flots d'un peuple curieux,
Pénètre, veut, croit se jeter entr'eux.

Elle approchait; le fatal cimetère,
Que de *Bourbon* guidait le bras nerveux,
Parant un coup, atteint *Marus*, et passe
Sous le rempart de sa lourde cuirasse,
Et dans son corps se plonge tout entier.
Malgré *Bourbon*, ce glaive s'embarrasse
Dans les deux flancs, sous ces voûtes d'acier.
Sa large lame, et s'y fixe et s'y casse.
Marus chancelle, il tombe; ses amis
Remplissent l'air et les cieux de leurs cris.
Gonzague, *Ascris*, et *Colonne* et *Pescaire*,
Pour le venger, fondent sur son vainqueur.
Bayard, *Lornai*, *Guise*, *Aimart*, *d'Aubeterre*,
Couvrent *Bourbon*, répriment leur fureur;
Un nouveau glaive arme sa main terrible.

Oh! de la guerre, effet cruel, horrible!
Tous ces vengeurs de *Marus* expirant,
Foulaient aux pieds son corps pâle, sanglant,
Prêt à mourir, mais vivant, mais sensible;
Mais connaissant tous les maux qu'on lui fait.

Il se débat, il se traîne, il se roule
Sur le pavé que son sang arrosait.
Des combattans il voulait fuir la foule,
Et sous leurs pieds sans cesse il retombait.

Urbin vers lui volant avec *Maltide*,
Qu'un tel spectacle a rendue intrépide,
Perce au travers des glaives, des soldats,
Lui tend la main, le saisit, le soulève,
Hors de la foule à la fin il l'enlève;
Et de ce lieu, témoin de ces combats,
Maltide et lui l'emportent dans leurs bras.

Non loin s'ouvrait d'une Église gothique,
A deux battans, l'étroit et vieux portique.
Vers cet asyle ils dirigent leurs pas.
Marus s'affaisse, il touche à son trépas:
Son sang se perd, sa force est épuisée;
Sa fille en vain tient sa tête appuyée
Contre son cœur, sur son sein palpitant.
Sa tête flotte; et de son œil mourant,
Ouvert et fixe, et cherchant la lumière,
Il ne voit rien que des objets confus;
Il la regarde, et ne reconnaît plus
Les traits touchans d'une fille si chère.

Les deux amans invoquant le secours
Des assistans, sur l'autel le posèrent;
A l'y placer deux prêtres les aidèrent.
Pour prolonger de quelque instant ses jours,

Ils ont ôté son casque et son armure.
Baignés de pleurs, ils étanchent son sang.
Du fer mortel, brisé dans sa blessure,
Les coins aigus s'enfoncent dans son flanc.
Tout mouvement augmente sa souffrance,
L'excès du mal le rend à l'existence.

Voyant sa fille, et remettant *Urbin*,
Il tend vers eux une débile main.
— Quoi ! mes enfans, à mon heure dernière,
Je vous revois ! mes vœux sont accomplis ;
Servant l'État, mourant pour mon pays,
Avec honneur j'ai fini ma carrière.
Ne pleurez point. Ces mots interrompus
Par des douleurs renaissantes sans cesse,
Des deux amans sont à peine entendus.
La voix lui manque, il retombe en faiblesse.

Urbin debout sur l'autel le tenait,
A deux genoux sa fille se jetait,
Baisait ses mains, les baignait de ses larmes,
Offrait au Ciel ses vœux et ses alarmes,
Et pour son père à mourir demandait.
Prêtre ou soldat, tout assistant pleurait.

On s'efforçait de le rendre à la vie ;
Lors ranimant sa force anéantie,
Il dit encore : *Urbin*, mon cher *Urbin*, ...
Tu vois ma fille aux pleurs abandonnée....
Pour toi.... mon fils !.... je l'avais destinée....

Par nos tyrans trahi dans mon dessein,
Je n'ai pu voir un si digne hymenée;
Veille du moins sur cette infortunée....
— Qui? moi? mon père! Ah! j'atteste l'honneur,
Et votre sang, et Dieu même, et mon cœur,
Qu'à ses destins ma vie est enchaînée.
L'Amour nous joint; votre fille est à moi.
Dans cet instant, ma bouche renouvelle
Tous les sermens qui m'ont joint avec elle,
Et pour jamais je lui donne ma foi.

Disant ces mots, de *Maltide* tremblante
Il met la main dans la main défaillante
De ce vieillard qui les unit tous deux,
Et qui leur dit : vivez, je meurs heureux.

Comme il parlait, il vit avec surprise
Les desservans de cette sainte Église,
A la clarté d'un cierge ténébreux,
Marchant en pompe, et portant avec eux
Des vases pleins de l'huile et de l'eau sainte.
Lors d'une main dont la force est éteinte,
Il les repousse; il s'écrie : ô mon fils!
Arrache-moi de cette triste enceinte;
Qu'on me reporte aux lieux où tu m'as pris.
Je ne veux point que ma faible poussière
Soit déposée en ce vil sanctuaire.
C'est sous nos murs qu'il faut que l'on m'enterre;
C'est-là qu'il faut que ma tombe, au combat,
Dans les dangers, ranime le soldat,

Et que tout mort je serve encor l'État.

Par ce discours qu'a dicté la colère,
De sa vigueur le reste est épuisé.
Sa voix s'éteint, sa tête appesantie
Frappe l'autel où son corps est posé.
Il se soulève, il retombe sans vie.

A ses genoux, sa fille évanouie
Roule à ses pieds sur le marbre sanglant.
Urbin pâlit; sa prunelle tremblante,
Avec terreur, regarde en frémissant
Le corps d'un père et celui d'une amante.

Glacé d'horreur, immobile long-temps,
Il s'écria, quand il reprit ses sens :
O grand guerrier! ô grand homme! ô mon père!
J'accomplirai ta volonté dernière :
Je te le jure. Il charge deux soldats
Vieillis sous lui, témoins de son trépas,
De conserver des dépouilles si chères;
Et s'arrachant à ces tristes objets,
Usant des droits qu'il a reçus naguères,
Il fait porter *Maltide* en son palais.

De tous côtés cependant les Français
Se répandaient des remparts dans la ville.
Lorsque la Loire, en été si tranquille,
S'enfle en automne, et surmontant ses bords,
Subitement se répand au-dehors,

Court sur les quais, s'étend de rue en rue,
Dans les maisons en passant s'insinue,
Fait fuir les uns, donne aux autres la mort.
Quand de ses flots l'irrésistible effort
Abat, dissout, enlève, entraîne, emporte
Tout ce que l'onde ou rencontre ou supporte,
Ce n'est encor qu'un tableau sans couleur,
Du cours affreux d'une armée en fureur,
Qui, des hauts murs qu'a franchis sa valeur,
Se précipite, et qui, sur son passage,
Et tue, et brûle, et met tout au pillage.

Le preux *Bourbon* que dirige l'honneur,
Courait par-tout, arrêtait le ravage;
Il arrachait, réprimant ses soldats,
A l'un la fille, à cette autre la mère,
Sauvait les jours de l'époux et du père,
Et défendait tous ces grands attentats
Qu'on se permet au sein de la Victoire,
Et qu'en secret on préfère à la gloire.

L'Escadron blanc, vainqueur du Milanais,
N'avait commis aucun de ces forfaits;
Il aimait peu le vol et le carnage,
Et le viol n'est point à son usage.

Il s'avançait vers l'antique palais
Des Rois de Naple où l'on couronnait *Charle*;
En cheminant, chaque amazone parle
Des grands combats de ce fortuné jour.

Les trois guerriers sauvés par *Polémide*,
Vantaient entr'eux son audace intrépide,
Et sa valeur ranimait leur amour.

En la louant, tous trois se plaignaient d'elle;
Tous trois disaient : elle est brave, elle est belle,
Elle a sauvé nos jours par ses exploits:
Mais se peut-il qu'on rencontre à la fois
Tant de vertus dans un cœur infidelle?

En arrivant dans le palais des Rois,
Leur œil d'abord aperçut le Saint-Père,
Son digne fils, la fille qui lui fut,
A double titre, en tous les temps si chère,
Et la beauté pour laquelle il conçut,
Malgré son âge, une flamme légère.
Dans ce palais, en pompe ils recevaient
Le Roi vainqueur; ils le complimentaient,
Ils le plaçaient sur le trône d'*Alphonse*.
Le Saint bâtard et l'encense, et prononce
Une harangue, où, vantant *Charle huit*,
Il le compare à *Saül*, à *David*,
A *Machabée*; et quand l'orateur vit
Cette Amazone entrer avec grand bruit,
Le casque en tête, il l'appela *Judith*.
Sa troupe fut la légion Thébaine,
Qui, pour *Jésus*, si vaillamment souffrit;
Et *Palvoisin* de Saba fut la Reine.
Chaque auditeur saintement applaudit
Cette harangue adroite et fort chrétienne.

Sitose seul en parut peu content ;
Et quand sa femme eut au Roi dit comment
Elle a chassé le maître de Milan,
Fait de sa troupe un singulier carnage,
Et préservé *Palvoisin* de sa rage,
Sitose au Roi dit assez brusquement :
Naple est à vous, vos armes l'ont conquise ;
Et cette ville avec joie est soumise
Au plus clément, au plus brave des Rois ;
Il maintiendra la justice et les lois.
Or *Polémide* est ma première femme ;
J'en suis jaloux, et mon cœur la réclame ;
Ordonnez-lui de se rendre à mes droits.

Plutôt mourir, répartit la guerrière.
Tu m'épousas sans chercher à me plaire ;
Dans un couvent tu m'as fait enfermer ;
Tu m'as voulu tuer dans ta furie ;
Mes cris, mes pleurs n'ont pu te désarmer ;
Et moi, deux fois, je t'ai sauvé la vie.
Dans tous les temps, ce bras qui te servit,
Fut et sera tout prêt pour ta défense.
Mon cœur peut bien pardonner ton offense ;
Mais rien ne peut t'ouvrir encor mon lit.

Charle, étonné de ce nouveau conflit,
En méditant sur cette grande affaire,
Leva les yeux, regarda le Saint-Père,
Et l'Assemblée, et si bien répondit,
Qu'en l'écoutant tout auditeur comprit

Qu'évidemment alors la Vierge-Mère,
Les trois Vertus et l'Enfant de Cythère,
Et *Magdelaine*, inspiraient ce qu'il dit.

« De tout État, la loi fondamentale
» Est la justice ; et cette main royale
» Soigneusement tient la balance égale.
» Grands et petits, mes sujets y sont tous :
» J'y mets la femme aussi bien que l'époux.
» Libre tous deux dans mon heureux domaine,
» Le nœud d'hymen attache et non enchaîne.
» Si l'Amour passe, appelez-l'Amitié ;
» Du genre humain la plus belle moitié
» N'est point esclave ; et s'il fut en usage,
» Chez les Hébreux, d'asservir la beauté,
» Le Pentateuque eut trop d'austérité :
» La loi de grace est des lois la plus sage.

» Vous savez tous avec quelle bonté
» *Jésus* sauva d'un jugement sévère
» Une beauté coupable d'adultère ;
» Et quand *Joseph* qui n'avait point touché
» Sa jeune épouse, aperçut sa grossesse,
» S'il en parut d'abord un peu fâché,
» Écouta-t-il sa fureur vengeresse ?
» Non ; plus humain, il adopta l'enfant,
» Garda sa femme, et l'aima constamment.
» Voilà, voilà, vous qui voulez bien vivre,
» L'exemple saint que tout Chrétien doit suivre.
» Mais outrager, enfermer ou tuer

» Une beauté de qui l'ame est rebelle
» A nos desirs ; croyez-moi, c'est blesser
» La loi chrétienne et la loi naturelle.
» Si l'amitié, succédant à l'amour,
» Ne verse point ses charmes à son tour
» Sur votre hymen, déliez cette chaîne
» Prête à tomber dans les mains de la haine.
» De ses écarts, pour ramener un cœur,
» La liberté vaut mieux que la rigueur.
» On a beau faire, en tout temps le jeune âge
» Sera léger. Je n'ai jamais connu
» De plan, de loi, de coutume, d'usage,
» Sévère ou non, qui jamais ait rendu
» La femme chaste, et le jeune homme sage.

» Pardonnons donc à l'épouse volage ;
» Jouissons-en, et ne nous battons pas
» Pour posséder à nous seuls des appas
» Qui de plusieurs, malgré tous nos débats,
» Serons toujours le bienheureux partage. »

Comme en ces mots s'exprimait *Charles huit*,
Du haut du ciel la grace descendit
Abondamment, et de la Vierge-Mère
Dans tous les cœurs la main la répandit.
La Sainte Juive, et le Dieu de Cythère,
Des trois Vertus versent en même temps
Les dons sacrés sur tous les assistans.

Présent du ciel, excellent en ménage !

La Foi devint des hommes le partage.
La femme eût fait par sa sévérité
Notre malheur ; elle eut la Charité :
Et toi sans qui nul bien n'eût existé,
Charme des cœurs, douce et vive Espérance,
Nul sexe n'eut tes dons par préférence.
A tous les deux, avec égalité,
Pour leur bonheur, la Vierge les dispense.

O grand miracle ! Alors il s'étendit
Sur l'Assemblée un seul et même esprit ;
Esprit de paix, d'amour, de bienfaisance ;
De *Sitosi* le courroux s'adoucit,
De *Nixtwoman* le cœur se convertit ;
Au fond du sien l'Amazone sentit
Qu'elle avait tort, qu'elle était criminelle
De refuser aux vœux de son époux
Un bien touchant qu'elle accordait à tous.
Délie aussi se condamnait comme elle :
Si fortement la Grace en elle agit,
Qu'amèrement elle se repentit,
A *Fernandès*, d'avoir été cruelle.
Tous de la Grace, éprouvant les effets,
Remerciaient le monarque français.

Vendôme arrive apportant des trophées,
Des boucliers, des armures brisées,
Et des drapeaux pris sur les ennemis.
O Roi, dit-il, ici tout est soumis !

Dans ce moment, aux pieds de *Charle* admis,

Les Magistrats, venant tous à la file,
Livrent au Roi les trois clefs de la ville.

Couvert de gloire, ignorant qu'aux combats
Le fier *Marus* est tombé sous son bras,
Bourbon cherchait s'il trouverait *Maltide*
Près de *Délie* ou près de *Polémide*.

Alors, saisi d'un prophétique esprit,
Le Saint Pontife et l'embrasse et lui dit:
Sang des *Bourbons*, noble espoir de la France,
Grand en sagesse, en valeur, en clémence,
Votre génie, invincible aux revers,
A subjugué tous les monstres divers
Que, pour vous perdre, ont vomis les enfers.
L'Opinion sur vous n'eut pas d'empire;
L'Illusion ne vous a pu séduire;
La Calomnie à vos regards expire;
Pour digne prix, connaissez vos destins.
C'est de *Marus* qu'ont triomphé vos mains.
En expirant, des nœuds de l'hymenée
Il a lié sa fille infortunée:
Le Ciel l'ordonne. Ainsi que de nos jours,
De notre cœur sa volonté dispose.
Aux bords heureux que la Moselle arrose,
Vous sentirez de nouvelles amours.
C'est sous vos fils que des lys de la France,
De jour en jour, croîtra la tige immense.
Ses longs rameaux, toujours frais, toujours verds,
Ombrageront les cimes étonnées,

Et du Vésuve et des monts Pyrénées.
Croissans encore, ils franchiront les mers,
Ils couvriront les champs de l'Amérique,
De Magellan, au-delà du Mexique.
Tournant autour des sables de l'Afrique,
Près de l'Indus, par cent Rois mis aux fers,
De soie et d'or on les verra couverts :
Passant de l'un jusqu'à l'autre tropique,
Quel long amas d'isles leur est offert ?
De ces rameaux l'extrémité se perd
En ombrageant l'Océan pacifique (1).

De vos enfans tels seront les destins :
C'est sous leurs lois que les peuples de France
Surpasseront Athènes en science ;
Dans les beaux arts égaleront Florence,
Et surprendront les regards des humains
Par des travaux dignes des vieux Romains.
Sous l'Équateur, sous le Cercle polaire,
C'est leur compas qui mesure la Terre :
Ils vont tracer ces astres pour nos yeux
Toujours cachés sous l'australe hémisphère.
Riant au sein des horreurs de la guerre,
Affables, doux, légers, officieux,
Mêlant la joie à la plus triste affaire ;
Du globe entier nul peuple n'entend mieux
L'art d'être heureux, l'art d'aimer, l'art de plaire.
O Nation que l'Europe enviera !
Libre en tes mœurs, libre par caractère (2),
A des tyrans qui voudra se soustraire (3),

Dans sa détresse à toi s'adressera.
A ta valeur ardente et tutélaire,
Gênes trois fois sa liberté devra.
Nassau t'invoque, et le prudent Batave,
Dans ses marais, cessera d'être esclave.
Des champs glacés du vaste Canada,
Aux bords brûlans de l'étroit Bahama,
Ces treize États que forma l'Angleterre
De déserteurs pris dans l'Europe entière;
Ces treize États en proie aux Léopards,
Près de périr sous leur dent carnacière,
Vers les Français tourneront leurs regards.
Le Français vole, il part; et la victoire,
La liberté suivent ses étendards:
Et l'Univers applaudit à sa gloire.

Ce prophétique et sublime discours
Console un peu *Bourbon* de ses amours.
Charle s'étonne, il se signe, il admire
Les grands destins de son gallique empire.
Paléologue, *Étaïre* et *Perkin*
Mettent encor tous leurs droits en sa main.

Et cependant que, dans la Cathédrale,
Un *Te Deum* se chantait en latin,
Du Magistrat l'injonction légale,
Fait à ces Rois, à *Charle*, à *Palvoisin*,
Aux Chevaliers, donner un grand festin.

Le plaisir vole, et par-tout se déploie,

Pour la jeunesse un bal est préparé ;
Et du Tyran dont il était la proie,
Le peuple, fier d'être enfin délivré,
Chante, s'enivre, et tire un feu de joie.

NOTES DU CHANT XL.

(1) De ces rameaux l'extrémité se perd
En ombrageant l'Océan pacifique.

Cela est encore exactement vrai aujourd'hui, quoique la branche aînée de la maison de Bourbon ait été détrônée.

Les lys étaient les armoiries de la France, et non de la maison de Bourbon; et quoiqu'il n'y ait plus parmi nous d'armoiries pour les familles, nous ignorons si les poètes futurs ne continueront pas d'employer cet emblême, cette métaphore dont l'image est belle et concise, pour désigner la République française; mais ce n'est pas de cela dont je veux entretenir le lecteur.

Il vaut mieux lui faire remarquer l'instabilité des choses humaines : la famille de Bourbon, lorsqu'on écrivait ce poème, régnait en Europe sur la France, sur l'Espagne, sur le midi de l'Italie, sur la Sicile, sur les îles Baléares, sur la Corse, sur le duché de Parme. Elle avait d'immenses possessions dans les quatre parties du monde; elle possédait en Amérique, du nord au sud, une étendue de plus de cent degrés de latitude. Jamais aucune famille royale n'eut autant de pays sous sa domination.

La famille de Gengiskan avait étendu autrefois ses conquêtes de la Pologne à la Chine; ce n'était guère qu'une étendue de quatre-vingt-dix degrés en longitude, et elle n'en avait guère que quarante en latitude.

L'empire de Russie, en y comprenant la Suède, le Danemarck, la Norvège et tous les Etats qui sont sous la domination de la maison d'Oldembourg, s'étend sur cent soixante-dix degrés de longitude; c'est un peu moins que la moitié du cercle polaire; mais c'est dans une latitude boréale, où tous les méridiens se resserrent, où tous les degrés de longitude sont bien plus petits que dans des latitudes moins septentrionales.

L'empire des Romains fut moins étendu, puisqu'il n'embrassait guère que soixante degrés en longitude, et quarante en latitude.

Ce n'est point à la grandeur de ses domaines qu'une maison doit sa gloire, mais à la manière dont elle les administre, et au mérite des hommes qu'elle a produits.

Celle de *Bourbon* sera toujours plus célèbre pour avoir donné le jour à *Henri IV* et à *Louis XIV*, que pour avoir possédé de vastes contrées dans les quatre parties du monde.

Athènes, dont le territoire était si borné en comparaison de ces grands empires, disputera de gloire, dans tous les siècles, avec les Etats les plus illustres, et l'emportera sur la plupart.

Ce poème avait été fait pour célébrer une des époques les plus brillantes de la valeur française, et on ne s'attendait pas alors à voir arriver dans ces mêmes contrées une époque encore plus éclatante. Mais enfin ces contrées, siége de la superstition, d'où sont parties tant de fois des bulles d'excommunication et des anathêmes qui ont bouleversé tous les Etats de l'Europe, devaient engager le poète à recommander la tolérance, sans laquelle il n'y a ni paix ni bonheur sur la terre. Il disait aux ames timorées qui s'effrayaient de ses plaisanteries, que, pour sa justification, il lui suffirait

d'alléguer les quatre vers suivans aux fanatiques, aux inquisiteurs grands et petits, aux persécuteurs de toutes les sectes.

Si vous n'eussiez persécuté personne,
Ni massacré, ni brûlé, ni proscrit,
Ni de cent rois enlevé la couronne,
Je n'aurais pas composé cet écrit.

(2) Libre en tes mœurs, libre par caractère.

Tel était le génie de la nation. Qu'on juge ce qu'elle peut devenir étant libre et dégagée des préjugés. On a tenté, dans ces derniers temps, d'avilir tout ce qui s'est fait de plus grand dans les deux derniers siècles. C'était une grande ineptie : le devoir de tout homme de bien est d'honorer ses ancêtres ; et tout ce que nous pouvons faire, c'est de chanter la chanson des Spartiates.

Nous avions de dignes aïeux ;
Mais nous, nous vaudrons beaucoup mieux.

(3) Voici comment cette péroraison fut terminée primitivement sous le règne de *Louis XV*, long-temps avant que les Treize Etats-Unis d'Amérique songeassent à rejeter les lois de leur métropole.

A ses tyrans qui voudra se soustraire,
Dans sa détresse à toi s'adressera.
Nassau t'invoque, et le prudent Batave
Dans ses marais cessera d'être esclave.

Gênes trois fois sa liberté devra
A ta valeur. O France ! la victoire,
La liberté suivent tes étendards ;
Des nations tu fixes les regards,
Et l'univers applaudit à ta gloire.

La révolution d'Amérique étant venue confirmer en 1782 ce que l'auteur avait dit en 1772, que le Français était libre

en ses mœurs, libre par caractère, et même le défenseur né de la liberté d'autrui, il crut devoir ajouter ce nouvel exemple à ceux qu'il avait déja cités.

Les Français alors, quoiqu'ils eussent des rois, étaient bien loin de se regarder comme des esclaves.

Ils se croyaient moins libres que les Anglais : on n'avait pas fait chez eux toutes les lois qui assurent la liberté personnelle, bien autrement importante que la liberté politique ; lois qui n'existent encore que dans la seule Angleterre. Mais aucune nation n'avait par ses mœurs, par ses usages, par la nécessité où étaient les rois de respecter les grands corps du clergé, de la noblesse, des parlemens, une liberté plus étendue et plus réelle. C'est pourquoi les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce y florissaient plus qu'ailleurs, excepté en Angleterre.

Leur floraison est toujours la mesure de la liberté nationale. C'est un thermomètre sûr pour les grandes nations.

AVERTISSEMENT.

*Les deux notes suivantes seraient mieux placées sans doute à la tête du poème de l'*Astronomie, *qui parut au mois de décembre* 1800, *comme pour terminer le dix-huitième siècle, où cette science avait fait tant de progrès : mais ces notes ont été faites pour la Napliade, au sujet de plusieurs images tirées des constellations. Ce sont même ces notes qui ont inspiré à l'auteur le desir de faire un poème sur l'Astronomie, science qu'il fallait s'être rendue assez familière avant de la traiter en vers.*

Aussitôt que ce poème se répandit, les journaux annoncèrent des poèmes inédits sur l'Astronomie.

Ceci nous rappelle que vers 1764, *ou* 1765, *ou* 1766, *lorsqu'on commençait à parler, parmi les gens de lettres, de la Conquête de Naples, deux littérateurs estimés annoncèrent deux poèmes* héroï-comiques *en vers de dix syllabes-*

L'un, Champfort, *avait pris pour son sujet* la Guerre de la Fronde; *l'autre, plus connu, avait pris pour le sien* la Dîme saladine. *Ces poèmes n'ont point paru.*

Nous espérons que les poèmes annoncés aujourd'hui paraîtront bientôt, entre autres celui sur les sciences, *dont le Mercure du premier nivose a donné un morceau. C'est le commencement du chant de l'Astronomie.*

Ce début est assez brillant, quoiqu'il y ait quelques vers obscurs, comme le premier:

Lorsque du *vieux* cahos Dieu brisa *la barrière.*

Que le cahos soit vieux, cela se peut; mais qu'est-ce que sa barrière?

Nous observerons ici, pour la perfection de l'art, qui seule intéresse le public et les jeunes gens qui se destinent à la poésie, combien il est difficile de parler de sciences en vers.

L'auteur de ce chant, au lieu de dire les sept planètes, dit tous les globes partis, etc.; *et cette expression trop générale, parce qu'elle convient au soleil, à la lune, à toutes les étoiles, aux comètes, aux satellites des planètes, rend tout ce qu'il ajoute obscur et contraire à la vérité. Ainsi quand il dit de tous ces globes,*

... Dans leurs cours divers, soumis au même roi,
Esclaves éclatans, ils n'ont tous qu'une loi,

on ignore quel est le roi auquel tous ces globes sont soumis. On croit d'abord que c'est Dieu qui brisa la barrière du cahos, *et il n'est pas douteux que Dieu ne soit le seul roi de tous les globes. Cependant il paraît, par une certaine amphibologie, que l'auteur a entendu* le soleil, *ce qui ne peut pas se dire de tous les globes : ils n'ont pas tous la même loi.*

*Le soleil a la sienne; les comètes en ont une fort différente de celle des planètes; les satellites en ont d'autres. Ceux de la planète d'*Herschel *ont une marche qui diffère absolument de celle des autres satellites : ce grand astronome dit même,* the motion of the Georgian satellites is retrograde. *En outre, chaque planète a ses lois particulières; l'ellipse de chacune est plus ou moins approchante du cercle; chacune est plus ou moins inclinée sur son axe; chacune a une vîtesse différente, etc.*

Il serait à souhaiter, sans doute, qu'on fît des poèmes didactiques sur toutes les sciences, comme Virgile *en a fait un sur l'agriculture,* Boileau *sur l'art poétique, et* Voltaire *sur la loi naturelle; les jeunes gens les apprendraient par cœur, et ne s'instruiraient plus avec peine : mais il est nécessaire que de tels ouvrages soient exempts d'erreurs pour devenir classiques; sinon, ils seraient bannis de toutes les écoles, et on les*

traiterait, comme les Mondes de Fontenelle, *d'ouvrages amusans, mais trompeurs, dont il faut se garantir.*

Au reste, on doit savoir gré des efforts qu'on tente pour rendre par la poésie les sciences familières; cela vaut incontestablement mieux que de perdre son temps à faire des vers qui ne disent rien, ou qui répètent des lieux communs, usés depuis plus de deux mille ans.

DE L'ASTRONOMIE.

PLUSIEURS personnes, trompées par des livres élémentaires qui mettent le soleil et la lune au rang des planètes, ce qu'elles ne sont pas, n'entendent rien au système planétaire. Nous allons leur en donner un exposé succinct.

Le soleil est un astre lumineux par lui-même, et, comme l'a dit le Poète philosophe,

De lui partent sans fin des torrens de lumière.

Autour de cet astre, à différentes distances, roulent sept planètes qui vont toutes dans le même sens.

Elles diffèrent du soleil en ce qu'elles sont opaques, qu'elles en reçoivent la clarté dont elles jouissent, qu'elles peuvent en réfléchir la lumière, et qu'elles n'en ont pas par elles-mêmes.

Chacune emploie d'autant plus de temps à décrire son cercle autour de cet astre, qu'elle en est plus éloignée, et que ce cercle est plus grand.

Mercure, la plus voisine du soleil, fait sa révolution en moins de trois mois (1).

Vénus, qui la suit, fait la sienne en moins de huit mois.

La *Terre*, qui vient après, emploie un an.

(1) Voyez, pour plus d'exactitude, le tableau astronomique placé à la fin de cette section.

Mars, plus éloigné, deux ans moins six semaines.

Jupiter, près de douze ans.

Saturne, près de trente.

Et *Herschel*, la plus distante de toutes celles qui sont connues, un peu plus de quatre-vingt-trois.

Les planètes sont d'inégales grosseurs, et elles n'observent point entr'elles à cet égard l'ordre de leur distance.

Mercure est la plus petite; sa grosseur n'est qu'un quinzième de celle de la *Terre*.

Vénus, beaucoup plus grosse que lui, n'est que d'un neuvième moins grosse que le globe terrestre.

La *Terre* est donc plus grosse que *Vénus* d'un neuvième seulement.

Mars n'est qu'un septième de la *Terre*; il est donc plus petit qu'elle et que *Vénus*.

Jupiter est près de treize cents fois plus gros que notre globe.

Saturne, plus petit que *Jupiter*, n'est guère que mille fois plus gros que la *Terre*.

Herschel paraît beaucoup plus petit que *Saturne*, puisqu'il n'est pas quatre-vingt fois aussi gros que notre terre.

Chaque planète, outre sa révolution autour du Soleil, laquelle forme son année, tourne sur son axe, à peu près comme une roue sur son essieu, et cette révolution qui présente successivement au Soleil tous les points de sa circonférence, forme ses jours et ses nuits.

Mercure est si proche du Soleil, et on le voit si difficilement qu'on n'a pu encore s'assurer de sa rotation sur lui-même. On a seulement aperçu qu'il fait des phases comme la Lune.

Vénus, observée avec un télescope, nous en offre aussi. On a de la peine à connaître bien précisément le temps qu'elle emploie à tourner sur elle-même. On croit qu'il est de vingt-trois heures vingt minutes.

La *Terre* fait en vingt-trois heures cinquante-six minutes sa rotation sur elle-même.

Mars, malgré sa petitesse, tourne plus lentement; il lui faut vingt-quatre heures et demie pour offrir au Soleil tous les points de son équateur de deux mille deux cent cinquante lieues de tour. Celui de la *Terre* en a neuf mille, chacune de deux mille deux cent quatre-vingts toises. Comme *Mars* est plus loin du Soleil que la *Terre*, il ne présente pas des phases; mais il prend une figure elliptique, et il a son plein. On voit qu'il est applati vers ses pôles.

Jupiter, immensement plus gros que la *Terre*, tourne sur lui-même en moins de dix heures : de sorte que ses jours et ses nuits ne sont pas de cinq heures. Ni *Jupiter* ni aucune des planètes plus éloignées que lui du Soleil ne nous montre des phases. Il est sensiblement applati à ses pôles.

Saturne est si difficile à observer qu'on n'a pu s'assurer de sa rotation sur son axe, que dans ces derniers temps: elle est de dix heures et un quart; celle de son anneau ou de ses deux anneaux est de dix heures et demie: ainsi l'une ne dépend pas de l'autre.

Saturne est aussi applati à ses pôles.

La planète d'*Herschel* est si éloignée, qu'on n'a pu encore s'assurer du temps de sa rotation sur elle-même.

De ces septs planètes, il n'y en a que trois qui tournent solitaires autour du Soleil.

Mercure et *Vénus* paraissent trop voisines de cet astre pour avoir besoin de quelqu'autre clarté.

La *Terre*, plus éloignée, a une lune, fidelle compagne, qui tourne autour d'elle, qui ne lui présente jamais que le même côté, qui ne tourne qu'une fois sur son axe, en faisant sa révolution autour de la *Terre*, qui reçoit sa clarté du Soleil, et qui la réfléchit sur la *Terre;* ce qui en rend les nuits moins obscures.

Mars, plus éloigné de cet astre que la *Terre*, et ayant des nuits un peu plus longues, semblerait avoir, plus qu'elle encore, besoin d'une lune; cependant il n'en a point. Cette planète est la troisième qui marche seule dans sa révolution solaire.

Jupiter a quatre lunes qu'on appelle Satellites.

Saturne en a sept, et en outre il a un anneau ou plutôt deux anneaux placés, non à côté l'un de l'autre, mais l'un au-dessus de l'autre. Il est placé au centre. Les sept lunes sont extérieures à ces deux anneaux, et tournent autour d'eux, comme de la planète : de sorte qu'elles prêtent aussi leur lumière à ces anneaux, dont la partie extérieure semble en avoir encore plus besoin que la planète, qui en reçoit assez de ces anneaux.

Ces anneaux, phénomène unique dans toutes les œuvres de la création connues, sont dans le plan de l'équateur de *Saturne*, aussi bien que six de ses lunes. L'orbite de la septième est inclinée de quelques degrés sur ce plan.

Ces deux anneaux tournent sur eux-mêmes avec une telle rapidité qu'ils font leur révolution entière en dix heures et demie.

Duséjour, qui était à la fois astronome, conseiller au Parlement de Paris, et membre de l'Académie des

Sciences, avait calculé que la rotation de ces anneaux devait être d'environ dix heures, pour que toutes les parties qui les composent pussent se maintenir ensemble. M. *Herschel* a vu, avec les étonnans télescopes qu'il a osé concevoir et fabriquer, que cette rotation était en effet de dix heures et demie, et ses observations ont confirmé la justesse des calculs et des conjectures de *Duséjour*, aussi bien que l'excellence de la théorie de *Newton*.

La planète d'*Herschel* ne marche point seule; on lui connaît six lunes; et par une merveille qu'on ne pouvait présumer, deux de ces satellites, au lieu de décrire des orbites à peu près parallèles à l'orbite de leur planète, comme celles de tous les autres, en décrivent une qui lui est presque perpendiculaire; ce qui a fait dire à *Herschel* que leur mouvement était rétrograde.

La Lune, compagne de notre terre, les quatre satellites de *Jupiter*, les sept lunes et les deux anneaux de *Saturne*, les dix lunes d'*Herschel*, ne quittent jamais la planète à laquelle ils sont attachés. Ce n'est qu'en tournant autour d'elle qu'ils font avec elle le tour du Soleil.

Les quatre satellites de *Jupiter*, les sept lunes de *Saturne* sont à des distances inégales de leur planète.

Le satellite ou la lune qui est la plus proche de sa planète, et qui décrit le plus petit cercle autour d'elle, emploie le moins de temps à l'achever; celle qui est la plus éloignée, décrivant le plus grand cercle, emploie le plus de temps.

A cet égard, elles sont avec leur planète comme les sept planètes avec le Soleil.

Le satellite le plus voisin de *Jupiter* tourne autour de

lui en quarante-deux heures ; le plus éloigné en quatre cent deux heures, ou en seize de nos jours et seize heures.

La Lune tourne autour de la *Terre* en vingt-sept jours et quelques heures ; elle marche bien moins rapidement qu'aucun des satellites de *Jupiter*.

Nous connaissons donc sept planètes tournant immédiatement autour du Soleil.

Nous connaissons en outre dix-huit lunes ; savoir, une à la *Terre*, quatre à *Jupiter*, sept à *Saturne*, et six à *Herschel;* plus, deux anneaux autour de *Saturne ;* en tout vingt-cinq ou plutôt vingt-sept astres dépendans du Soleil, recevant tous de lui la lumière, et tournant immédiatement, ou non, autour de lui.

Pour donner une idée de la distance où s'étend la force attractive du Soleil, il faut savoir que,

Mercure, la planète la moins éloignée de cet astre, en est à douze millions de lieues;

Vénus à vingt-un ;

La *Terre* à trente-quatre millions neuf cent mille lieues et plus ;

Mars à quarante-cinq millions ;

Jupiter à cent cinquante-six ;

Saturne à trois cent,

Et *Herschel* à six cent cinquante-neuf.

Il est important d'observer que les orbites ou les cercles décrits par les planètes autour du Soleil, ne sont ni dans le plan de son équateur, ni dans un même plan les unes à l'égard des autres.

Ces orbites sont inclinées à différens degrés sur l'équateur du Soleil et sur l'écliptique ou l'orbite de la *Terre*.

Elles s'éloignent peu de notre écliptique, puisque *Mercure*, qui s'en écarte le plus, ne s'en écarte que de sept degrés ; mais l'inclinaison de ces orbites varie.

Les Astronomes représentent toutes les planètes comme contenues dans une seule bande de seize degrés, qu'ils appellent *Zodiaque*. Les planètes ne sortent jamais de cette bande ; tout le reste du ciel leur est interdit, tandis que la voûte entière du firmament, soit au-dessus, soit au-dessous du Zodiaque, soit même la partie du Zodiaque, est ouverte aux comètes, astres errans, soit qu'ils marchent dans une ellipse immense, soit qu'égarés ou vagabonds ils se perdent sans retour dans la profondeur des cieux. On a vu apparaître des comètes dans tous les points du ciel, et elles le traversent dans tous les sens.

Ainsi les sept planètes et leurs dix-huit satellites, et les deux anneaux de *Saturne*, ces vingt-cinq ou vingt-sept astres, qui achèvent régulièrement leur cours, ne sont pas les seuls auxquels le Soleil fasse sentir son empire ; ils ne sont peut-être que la moindre partie de ses sujets.

Les comètes sont bien plus nombreuses : on en connaît aujourd'hui (en 1800) quatre-vingt-onze. On n'a pu ni calculer, ni observer, ni voir aucune de celles qui paraissent dans la partie australe du ciel : ainsi on est bien loin de les connaître toutes.

Remarquez que les Astronomes ne cherchent les comètes que depuis cinquante ans. Auparavant on n'apercevait que celles qui se manifestaient à la simple vue : on les regardait comme un phénomène fort rare ; mais depuis qu'on les observe, on en a vu tous les ans.

Elles diffèrent des planètes en ce qu'elles tournen

autour du Soleil en tout sens, qu'elles s'en éloignent toutes bien davantage et que quelques-unes s'en approchent plus que *Mercure*. Leur ellipse autour de cet astre est immense ; elles emploient probablement pour la plupart plusieurs siècles à la parcourir. Elles sont en général plus petites que les planètes ; toutes sont solitaires, quoiqu'à la distance où elles vont du Soleil, elles ne doivent en recevoir ni lumière ni chaleur.

On les perd de vue dès qu'elles sont à la distance de *Jupiter*, c'est-à-dire, à cent soixante-dix-huit millions de lieues, lorsqu'elles sont moitié moins éloignées que *Saturne* ou qu'*Herschel*.

Ainsi toutes celles que l'on a vues étaient plus proches de nous que ces trois planètes.

Elles ne font point de phases à nos yeux, ce qu'on attribue à l'épaisseur de leur atmosphère : cependant on a vu une phase à celle qui parut en 1744.

Les Astronomes ont osé calculer le cours de quelques-unes. Une seule encore a reparu au temps prévu, en 1759 : on en attendait une autre vers 1790 ; mais elle n'est point revenue. Il est à présumer que si quelques-unes reparaissent, le plus grand nombre ne reparaîtra jamais.

Ces quatre-vingt-onze comètes, si le retour de toutes était assuré, feraient, avec les sept planètes, leur dix-huit satellites et les deux anneaux de *Saturne*, cent dix-huit astres asservis au Soleil.

Le Soleil, autour duquel ils font leur révolution, est un million quatre cent mille fois plus gros que la *Terre*.

Le Soleil tourne aussi sur son axe. Il emploie à cette révolution vingt-cinq jours et demi, ou six cent douze heures.

Le point central autour duquel tournent les planètes est dans dans le Soleil, mais non au centre du Soleil.

Aussi n'est-il pas stable au milieu des cieux; lui-même il tourne autour d'un centre de gravité commun à beaucoup de soleils, entraînant avec lui tous ces astres qui composent sa cour et son cortége.

Il a en outre un mouvement progressif qui le fait changer de lieu, et qui pourrait faire augurer que le centre de gravité commun est lui-même mobile. C'est ce mouvement progressif que le citoyen de *Lalande* a fait remarquer.

Mais si le Soleil est quatorze cent mille fois plus gros que la *Terre*, il est quatre fois moins dense; sa masse est trois cent cinquante-trois mille fois plus forte que celle de la *Terre*.

Les autres astres au milieu desquels il est suspendu avec tout son cortége; les autres astres qu'on appelle étoiles, et que les Astronomes ont séparés, pour les reconnaître, en plus de cent groupes différens, qu'ils appellent constellations, ne sont pas des mondes, mais des soleils, qui ont vraisemblablement autour d'eux des planètes invisibles à nos yeux.

L'étoile la plus brillante de toutes est *Syrius*, dans la constellation méridionale du *Grand-Chien*. Elle est à une telle distance qu'on n'en peut mesurer la parallaxe, et l'on juge par son éclat qu'elle est la moins éloignée de la *Terre*.

Quelques-unes de ces étoiles perdent insensiblement de leur lumière, et restent quelques heures, quelques jours ou quelques mois, sans être visibles, puis elles reparaissent dans tout leur éclat.

La voie lactée que la Mythologie disait formée par des gouttes de lait échappées du sein de *Junon*, et qu'*Homère* regardait comme la grande rue du ciel, bordée des deux côtés par les palais des Dieux ; la voie lactée n'est formée, selon quelques Astronomes, que par une multitude d'étoiles trop éloignées pour offrir à nos yeux autre chose qu'une lumière blanchâtre : mais on n'en sait encore rien ; elle échappe à toutes nos observations ; les groupes d'étoiles qu'on y voit semblent être intermédiaires entre nous et la lumière qui forme la voie lactée.

Ces places qu'on voit dans le ciel, et qu'on appelle nébuleuses, parce qu'elles ont, comme la voie lactée, la couleur des nuages, ne sont pas mieux connues. On en avait aperçu une centaine avant que M. *Herschel* fît usage de ses grands télescopes ; il en a fait connaître deux mille.

Les étoiles ont chacune leur couleur. Ce prodige annonce sans doute de grandes différences entre elles. Le ciel est plus varié encore que la *Terre*.

On a donné aussi aux étoiles le nom de *fixes* pour les distinguer des planètes qui changent visiblement de place chaque jour.

Ces étoiles ne sont pas cependant absolument fixes ; leur mouvement est d'une extrême lenteur, ou plutôt paraît tel à cause de l'immensité des cieux. Depuis plus de deux mille ans qu'on les observe, elles paraissent placées de même à l'égard les unes des autres. On commence pourtant à soupçonner que chacune a son mouvement particulier, et tourne comme les planètes autour d'un centre. Il est avéré que les belles étoiles

de *Rigel*, de *Syrius*, d'*Aldébaran*, et sur-tout celle d'*Arcturus*, ont changé de place par un mouvement qui leur est propre.

C'est encore une preuve qu'elles sont moins éloignées de la *Terre* que les autres.

Arcturus, depuis un siècle qu'on l'observe, n'a pas cessé de s'avancer vers le midi : on voit même qu'il parcourt deux secondes vers le sud tous les ans ; ce qui répond peut-être à cent trente-sept millions de lieues, et cependant il ne paraît pas changer de place, tant les distances sont immenses dans ce vaste espace que nous nommons le ciel.

Les étoiles sont à un tel éloignement de nous, qu'il est impossible de le calculer.

Pour s'en faire une idée, il faut savoir que la *Terre* est au moins à trente-quatre millions de lieues du Soleil, et qu'elle en reçoit la lumière en moins de huit minutes, selon les observations de *Roëmer;* qu'à quelque distance que la lumière soit lancée, sa rapidité est toujours égale : de telle sorte que si elle parcourt trente millions de lieues en moins de huit minutes, elle en parcourra soixante millions en un quart-d'heure, deux cent quarante millions en une heure ; ce qui fait deux cent un mille six cent millions de millions de lieues en un an.

Les Anglais, et particulièrement *Bradley*, en cherchant à mesurer la parallaxe d'une étoile, ont trouvé, par des machines et des expériences très-ingénieuses, que la lumière d'une étoile de la constellation du *Dragon*, voisine du Pôle, mettait six années un mois et quelques jours à venir jusqu'à nous. Comme il y a dans cette même constellation des étoiles six fois moins grandes,

on en peut conclure qu'elles sont six fois plus éloignées, et que par conséquent leur lumière ne nous arrive qu'après en être émanée depuis trente-six ans (1).

On peut encore juger de l'extrême éloignement des étoiles par une autre observation.

L'ellipse que la *Terre* parcourt chaque année autour du Soleil est d'environ cent quatre-vingt-dix millions de lieues. Le diamètre de ce cercle est de soixante-six millions de lieues ; cependant, si on observe une étoile quelconque, et que six mois après, la *Terre* ayant parcouru la moitié de son orbite, et se trouvant à soixante-six millions de lieues de l'endroit où elle était quand on fit l'observation, on regarde encore la même étoile, elle paraît toujours à la même place. Son éloignement est tel, que le diamètre de ce grand cercle de cent quatre-vingt-dix millions de lieues que parcourt la *Terre*, est absolument zéro, par rapport à la distance de cette étoile.

Chacune de ces étoiles fixes paraît être un soleil lumineux par lui-même, et l'analogie fait penser que ces soleils ont tous leurs planètes, leurs lunes et leurs comètes.

Tout ce vaste ensemble demeure uni par les lois d'un équilibre qu'aucune force connue jusqu'à ce jour ne peut rompre ; toutes les forces se balancent, et ne se dérangent point.

---

(1) Elém. de philos. de Newton, par Voltaire, 2°. partie, chap. I, tom. 31, édit. de Kell.

TÂ

CONFORM

	DISTANCE D au Soleil, exp R F A C La plus petite.	
☉ Soleil	. . . . .	o fois la Terr
Satellites d'Herschel . .	1	
	2	
	3	
	4	
	5	
	6	
Comètes de . . . 837		
. 1618		
. 1680	Elles se sont é	toutes
. 1702	mille lieues.	
. 1743		
. 1763		
. 1770	Celle qui parut p	ne autr

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Conquête de Naples, tom. 3, pag. 27

HYPOTHÈSES

SUR LA CONSTRUCTION

DE L'UNIVERS.

If we add observation to observation, without attempting to draw not only certain conclusions, but also conjectural views from them we offend against the very end for wich only observations ougth to be made.

(On the construction of the Heavens, by *William Herschel*. Read february 3, 1785). *Phil. Trans.*

HYPOTHÈSES.

De l'Univers ; de la pluralité des Mondes ; de Dieu.

Pour tout savoir, tout sonder, tout décrire,
ils font sans doute un inutile effort ;
Mais il est beau, ce travail peut instruire,
Et leur courage en un mot me plaît fort.

Napliade, ch. XXXVII.

I.

L'ESPACE est infini, et le temps est éternel, parce que l'un et l'autre ne sont rien, et que le rien, le néant, ne peut avoir de bornes ni pour l'étendue, ni pour la durée.

La matière est bornée, parce qu'elle est quelque chose, et qu'avoir des limites est un des attributs de la matière.

Elle roule éparse dans l'immensité obscure de l'espace ; car l'obscurité n'est rien.

On ne peut mesurer ni le temps ni l'espace ; car on ne peut embrasser l'infini : c'est beaucoup qu'on en puisse mesurer quelques parties.

Le mouvement et l'attraction sont deux qualités inhérentes à toute particule de matière.

Le mouvement se fait toujours en ligne droite, jusqu'à ce qu'il rencontre un obstacle qui le force à changer de direction.

L'attraction n'agit qu'à une certaine distance, et qu'en raison de la masse. Ainsi l'attraction d'un atome se fait sentir à une distance beaucoup moins grande que celle d'un corps volumineux.

Toute particule de matière se meut donc en ligne droite, et suit éternellement la même direction dans l'espace, qui, étant infini, ne lui offre ni borne ni limite.

Cette particule va ainsi jusqu'à ce qu'elle en rencontre une autre qui arrive dans la sphère de son attraction, soit que cette autre se meuve dans la même direction qu'elle, soit qu'elle aille dans une autre : car, dans le vide absolu, la direction doit être indifférente au mouvement.

Si elles sont égales, elles s'attirent également : chacune changeant sa direction, elles s'unissent, et, par un mouvement composé de celui que chacune avait, elles décrivent, unies ensemble, une nouvelle ligne droite, différente de celle que chacune suivait auparavant.

Si après quelques momens, ou une immensité de temps équivalant à des millions de siècles, elles rencontrent une troisième particule, telle que chacune des deux était avant de s'unir, elles l'attirent plus qu'elles n'en sont attirées, et, changeant encore de direction, elles s'unissent toutes les trois ; et suivent réunies une troisième ligne droite, qui n'est ni celle qu'elles suivaient étant séparées, ni celle que suivaient les deux qui étaient unies ensemble.

Ainsi voilà déja des causes de mouvemens divers et

d'inégalités de grosseur dans les particules de la matière que j'ai supposées toutes originellement égales, homogènes, et dans un mouvement rectiligne, mais non parallèle, dans le vide absolu, au sein de l'espace et de l'éternité.

Dans cette hypothèse, lorsque deux masses à peu près égales se rencontrent dans leur sphère d'attraction, elles s'approchent et s'unissent, à moins qu'elles n'en trouvent une troisième qui, rompant la direction qui les porte l'une vers l'autre, les attire et en est attirée ; de manière qu'au lieu de s'unir et de se confondre, elles prennent toutes trois un mouvement circulaire, produit de l'équilibre de leurs masses et de leur mouvement.

Il se peut aussi, et ce cas doit être le plus fréquent, qu'une masse énorme formée, par des milliards de milliards de siècles, de toutes les masses moins fortes qu'elle a attirées, en rencontre à la fin plusieurs moins fortes qu'elle, mais capables, par leur nombre et leur masse, de se mettre en équilibre avec elle, et de la contraindre à prendre un mouvement circulaire ou de simple rotation, en décrivant elles-mêmes des cercles ou des ellipses autour d'elle.

C'est ainsi qu'on pourrait expliquer à peu près comment les particules de la matière, éparses dans l'espace, se sont arrangées en globes de différentes grosseurs, et ont pris le mouvement circulaire ou elliptique, au lieu du rectiligne qu'elles avaient d'abord.

Ce système remonte plus avant dans l'éternité que celui de l'éloquent *Buffon*, qui commence par supposer l'existence du Soleil et d'une comète, puisqu'il ne demande que l'existence des atomes.

Mais ces atomes sont-ils éternels? sont-ils homogènes?

L'homogénéité ne produirait-elle pas toujours l'homogénéité, comme l'unité multipliée par l'unité ne donne jamais que l'unité?

Si l'on suppose des atomes de deux espèces différentes, on sent d'abord que leur vîtesse dans le vide peut être différente et de célérité et de direction, ensuite que leur combinaison peut avoir tout produit. Leur union a formé un troisième être qui, se combinant tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre, a formé cinq genres d'êtres différens, lesquels, se combinant ensemble ou séparément, produisent des millions de variétés. Ces êtres divers, en se décomposant, reviennent à leur être primitif, et font de cet univers un laboratoire immense de métamorphoses.

Mais quels seraient ces deux élémens? Peut-être est-ce deux fluides, tels que le feu et l'eau; peut-être est-ce un fluide et un solide, tels que l'eau et la terre; car de tous les élémens la terre est le seul solide.

L'eau, l'air, le feu, la lumière sont des fluides.

L'eau semble n'être fluide qu'accidentellement, que quand elle est tenue en dissolution par le feu : les métaux, le sable deviennent aussi fluides par le feu.

L'air ne semble pas perdre sa fluidité par son absence. Le feu paraît, au contraire, tenir de l'air sa grande activité; peut-être même ne devient-il lumineux que par les particules d'air qu'il embrase : de sorte que sa lumière appartiendrait à l'air autant ou plus qu'au feu, ou serait le produit de l'un et de l'autre. Là où il n'y a point d'air, il n'y a point de flamme; elle meurt.

dans la pompe pneumatique ; mais la lumière n'y perd pas son éclat.

II.

On a cru jusqu'ici qu'il n'y avait qu'un grand tout. Je pense autrement.

Pour me faire entendre, j'appellerai, dans cet ouvrage, *Système solaire* ou *Empire du Soleil*, cet astre avec tout son cortége, composé des planètes, de leurs satellites et des comètes qui tournent autour de lui.

Je nommerai *Univers* un amas de soleils, suivis chacun de tout leur cortége ; mais je ne désignerai point par ce nom la totalité de tous les êtres.

Je pense qu'il y a dans l'espace des milliards d'univers semblables ou différens du nôtre, en y comprenant tous les astres que nous voyons et ceux que nous ne voyons pas, mais qui se communiquent par la lumière et l'attraction.

Ces différens univers peuvent être séparés l'un de l'autre par des intervalles mille millions de fois plus considérables qu'eux, et d'une telle immensité, que, malgré leur masse prodigieuse, jamais l'attraction de l'un ne parvienne jusqu'à l'autre.

Herschel, dans son beau mémoire de la *Construction des Cieux*, dit formellement que l'attraction a obligé les étoiles à se rapprocher, à s'arranger en pelotons ou en groupes de figure ronde, plus ou moins régulière, conformément à la grandeur et à la distance des étoiles

qui les environnent (*). Ce sont ces groupes différens, formés d'une multitude de soleils, environnés de leurs planètes, de satellites, et peut-être de comètes, quej'appelle des univers, et que je crois très-différens entre eux.

Il se pourrait qu'il y eût, en outre, dans l'espace, dans le vide absolu, au milieu du néant qui environne de toutes parts les masses de la matière qui nagent dans son sein; il se pourrait, dis-je, qu'il y eût une quantité de matière plus considérable mille et mille fois que toute celle qui forme les milliards d'univers existans; et que cette quantité de matière, soit en masses ou en atomes, y suivît encore le mouvement rectiligne et primitif.

Mais quelqu'effort que fasse l'imagination pour multiplier les êtres matériels sous la forme d'univers et de chaos, de masses et d'atomes, il faut qu'ils soient bornés, par la seule raison que la matière est quelque chose, et que le vide, l'espace qui la contient n'est que le néant, le rien, auquel l'imagination même ne peut assigner des limites, puisque le rien serait encore derrière, dessus et dessous ces limites.

III.

Je me sers, dans cet ouvrage, du mot d'*espace* pour me conformer à l'usage. Le véritable mot est *néant*: *espace* ne veut dire que l'intervalle qui existe entre deux objets.

(*) The stars.... form themselves into a cluster of stars of almost a globular figure, more or less regulary so, according to the size and original distance of the surrounding stars.

(*Philosophical Transactions*, 1785.)

Je crois que les Physiciens qui entendent leur langue n'emploient ce mot que pour désigner la partie du *néant* où se trouve l'univers ; et alors il a un sens juste. C'est en effet l'*espace* compris entre toutes les masses de la matière.

Il y aurait moins d'équivoque et d'incertitude en tout genre, si les savans n'employaient que des mots bien définis.

Le *néant* n'est rien ; il est l'abstraction de toute chose. On sent, par cela seul, qu'il n'a ni terme ni borne, qu'il est éternel et infini.

L'*espace* est la partie du *néant* où la matière se trouve. Il est vraisemblable que la matière change sans cesse de lieu, et parcourt le *néant* en tout sens ; qu'il y en a des masses réunies, d'autres voisines, d'autres à des distances telles qu'en s'approchant toujours, elles ne se rencontreront jamais.

Le mot d'*étendue* dont on s'est servi quelquefois, comme de celui d'*espace*, pour signifier le *néant*, est plus défectueux encore. Il semble pouvoir ne s'appliquer qu'à un être matériel, ou à un intervalle plus ou moins grand, plus ou moins étendu : mais l'espace, l'intervalle est alors considéré comme un chemin, une toise, un lieu qu'on mesure.

Le mot de *vide* suppose une capacité qu'on peut remplir ou vider ; ce qui ne convient pas au *néant*. Il ne peut avoir de sens que par rapport aux parties de l'*espace* contenues entre les astres, et qu'on peut considérer comme capables d'être occupées par un fluide, ou comme pouvant en être privées, et par conséquent comme pouvant former un vide.

Alors *néant* c'est le vaste abyme qui environne l'*espace*.

L'*espace* est la partie du *néant* peuplée ou habitée par la matière, et le *vide* est l'intervalle qui se trouve entre les masses de matière comprises dans l'*espace*.

IV.

Je regarde donc le mouvement comme un attribut de la matière, ainsi que l'étendue, l'impénétrabilité et l'attraction.

Ce qui m'y détermine, c'est qu'il n'y a aucune partie de la matière qui ne soit dans un mouvement perpétuel. Celles qui nous paraissent en repos, sont mues d'un mouvement commun avec la Terre, à laquelle elles sont attachées accidentellement par la force de l'attraction.

Dans l'Univers, tout est en mouvement ; le Soleil tourne sur lui-même, et se meut dans l'espace ; les Étoiles que nous appelons fixes, ont un mouvement propre, qui, dans les plus grosses, n'a point échappé aux observations astronomiques.

Si l'attraction cessait un moment, toutes les planètes reprendraient le mouvement en ligne droite, qui est le seul naturel, puisque tout mouvement curviligne n'est dû qu'à l'obstacle qu'apporte l'attraction.

Toute particule de matière a donc essentiellement une tendance au mouvement en ligne droite, qu'elle tient de sa nature comme ses autres propriétés. Il ne se courbe ou ne paraît cesser que par un obstacle.

Les Physiciens et les Métaphysiciens demandent ce

qui se passe dans une pierre, dans un boulet qu'on lance; comment cette masse inerte et morte semble-t-elle s'animer et prendre du mouvement?

Je réponds qu'elle n'en prend point; elle l'a en elle-même, dans son tout, et dans chacune des petites molécules qui la composent.

L'impulsion ne fait qu'enlever l'obstacle qui s'opposait à son activité, et aussitôt le tout et chaque molécule se met en mouvement en ligne droite, et ce mouvement durerait éternellement, si, à chaque pas, il ne se perdait en se communiquant aux parties voisines de l'atmosphère qu'il rencontre, et si la pesanteur, l'attraction ne le forçaient d'abord de devenir curviligne, et enfin de rapporter la masse qu'il meut à la Terre, pour ne se plus mouvoir qu'avec elle.

Le mouvement rectiligne est essentiel à la matière; mais la direction d'Orient en Occident, du Nord au Sud, ou à tel autre point de la boussole qu'on voudra, lui est indifférente.

Les rayons du Soleil s'élancent de son sein en tout sens, et vont éternellement en ligne droite, tant qu'ils ne trouvent aucun corps qui les réfléchisse.

On a calulé que le rayon parti d'une étoile du Dragon, et parcourant trente-trois ou trente-quatre millions de lieues toutes les huit minutes, emploie cependant six ans à parvenir de cette étoile à la Terre.

On conjecture que les Étoiles, qui sont six fois plus petites, ne nous transmettent leur lumière qu'en trente-six années : il faut bien plus de temps encore pour que la lumière émanée des Étoiles inaccessibles à la simple vue, parvienne dans le télescope de l'astronome.

Mais le rayon qui parti de ces Étoiles passe à côté de la Terre, et ne rencontre dans sa route aucun globe qui infléchisse sa lumière, et change sa direction, ira éternellement avec la même rapidité, et toujours en ligne droite, se perdre dans les profondeurs de l'espace et du néant, qui, n'ayant point de fin, peut être ainsi parcouru pendant toute l'éternité.

De toutes les parties de la matière embrassées par l'intelligence humaine, je ne connais que la lumière qui puisse se perdre ainsi dans le vaste abyme de l'espace, et retourner dans le néant, au milieu duquel sont suspendus tous les globes qui composent l'Univers, et même la foule des Univers.

L'attraction est un lien qui retient toutes les autres parties de la matière;

Les grosses masses en globes autour des soleils, les moindres masses sur chaque globe.

La comète qui parut en 1680, est, de toutes les comètes connues, celle qui s'est le plus approchée du Soleil, et celle qui eut la queue la plus longue et la plus effrayante; elle occupait soixante et dix degrés du Ciel. On estimait qu'elle s'étendait à neuf ou dix millions de lieues.

C'est vraisemblablement la plus grande évaporation ou dilatation possible.

Cette évaporation confirme le sentiment de *Newton*, que le mouvement de tous les astres, soleils, planètes, satellites, comètes, se fait dans le vide absolu; que si leur mouvement dure, c'est que, ne se communiquant point, il ne se décompose et ne s'affaiblit point.

Ces vapeurs qui s'élevaient de la comète, à mesure qu'elle approchait du Soleil, ne la quittaient point; l'attraction les attachait toujours au corps de la planète, et les unes aux autres.

Cette comète se plongea, avec toute sa queue, dans l'atmosphère du Soleil, qui est très-vaste, puisque plusieurs astronomes ont cru qu'elle s'étendait quelquefois au-delà de la Terre. Mais M. de *Laplace* n'est point de cet avis, et je crois qu'il a raison.

Newton pense que cette comète dut perdre une partie de son mouvement en ligne droite, dans cette atmosphère, en le communiquant par le frottement, et devenir plus sensible à la force attractive du Soleil, dans lequel la perte qu'elle a faite de son mouvement de projection pourrait la faire tomber à son retour.

Newton pense qu'elle s'échauffa au point qu'il faudrait à un globe de fer de la grosseur de la Terre, qu'on aurait chauffé à ce point, cinquante mille ans pour se refroidir.

Il s'ensuit, premièrement, que la comète a perdu une partie de son mouvement, selon la loi physique, qui fait que le mouvement se perd en se communiquant; secondement, qu'elle a gagné prodigieusement de chaleur. Cependant elle resta trop peu de temps dans cette atmosphère pour avoir pu y acquérir une chaleur aussi considérable qu'on le suppose.

Mais il s'ensuit aussi que quelques parties de l'atmosphère du Soleil ont gagné le mouvement que la comète a perdu, et que le Soleil a perdu la chaleur, c'est-à-dire, le feu qu'il lui a communiqué.

Ces deux effets sont insensibles pour nous, et peuvent être vrais.

Mais il est certain que l'attraction du Soleil, si voisin d'elle, ni celle de son atmosphère, bien plus épaisse que la sienne, ne lui a point dérobé les vapeurs de sa longue queue, puisqu'on l'a revue, en sortant des rayons du Soleil, telle qu'elle y était entrée.

Quelques astronomes ont même cru qu'elle était plus étendue, ou plus brillante, ou plus fournie : ainsi elle aurait pu acquérir quelque chose aux dépens du Soleil.

De toutes les comètes qu'on a observées jusqu'à ce jour, c'est la seule qui se soit ainsi approchée de cet astre.

Quant à celles qui n'en approchent point, quant aux planètes qui circulent loin de son atmosphère, elles font leur route au travers de l'espace dans le vide, enchaînées par l'attraction, et chassées par leur mouvement de projection, qui me paraît leur mouvement naturel, lorsque leur mouvement elliptique ne me paraît qu'accidentel.

Cette comète qui s'est venue réchauffer de si loin aux dépens du Soleil, et l'émanation perpétuelle des rayons de cet astre, ont persuadé à beaucoup de savans que les Soleils s'épuisaient, et que les mondes se refroidissaient.

Ces Étoiles qui brillent pendant quelque temps, et qui cessent de paraître ensuite pendant de longs intervalles, ont paru à quelques astronomes des Soleils à moitié allumés ou à moitié éteints, qui nous offrent tour à tour leur côté lumineux et leur côté obscur.

On s'est aussi persuadé que la Terre se refroidit. Le docte et l'éloquent *Buffon* a fait chauffer des globes de fer de différentes grosseurs, jusqu'à l'incandescence ; il a calculé le temps qu'ils mettaient à se refroidir, et il en conclud que la Lune est déja glacée jusqu'au centre ; que *Jupiter* est encore trop chaud pour être habité, et que la *Terre*, déja gelée par les pôles, perd de sa chaleur chaque jour, et finira par être inhabitable.

Je l'ai cru long-temps sur la foi des doctes ; mais à force de lire et de m'instruire, j'ai douté.

Je me suis demandé : qu'est-ce que se refroidir ?

Je me suis répondu : c'est communiquer sa chaleur à un corps ou à plusieurs corps dont on est voisin, et qui en ont moins que soi ; car s'ils en avaient plus, on s'échaufferait encore, et s'ils en avaient autant, on ne se refroidirait point du tout.

Je me suis demandé ensuite : mais si on n'a point de voisins, si l'on était dans le vide absolu, comment se refroidirait-on ?

Le boulet rouge de *Buffon*, qui se refroidissait en tant d'heures dans l'air, se fût refroidi beaucoup plus vîte s'il eût été plongé dans l'eau, parce que l'eau est plus compacte, parce que le boulet aurait eu, pour ainsi dire, beaucoup plus de voisins auxquels il eût communiqué sa chaleur.

Mais s'il eût été plongé ou jeté dans le vide, dans le vide absolu, il n'eût pas plus perdu sa chaleur que son mouvement.

Le fer rouge qu'on met dans le récipient de la pompe

pneumatique, et qui, dit-on, s'y refroidit aussi promptement qu'à l'air libre, n'est pas dans le vide absolu. Le jeu du piston, et l'air ambiant de la pompe, et l'air subtil qui y demeure, peuvent absorber la chaleur.

Le feu est un corps et un corps pesant, c'est-à-dire, soumis aux lois de l'attraction, et par conséquent attaché par elle au corps qui le contient.

Or, dans le vide absolu, le feu d'un boulet rouge lui resterait tout entier, et toujours.

Car le vide, le néant ne peuvent pas plus s'échauffer que se mouiller.

Si on pouvait jeter dans le néant un sceau d'eau, il n'est pas douteux que toutes les gouttes qui le composent, attirées par une attraction mutuelle, ne se formassent en globe, et ne roulassent éternellement ensemble, sans se répandre, sans former des vapeurs, sans rien mouiller.

Il se pourrait donc, à toute force, qu'il y eût tel globe qui ne fût composé que d'eau.

Comme le feu est un fluide, il se pourrait qu'il y eût tel autre globe qui ne fût absolument composé que de feu.

Ces deux globes pourraient s'attirer mutuellement, ou tourner l'un autour de l'autre, sans que l'humidité de l'un ou la chaleur de l'autre se perdît ou se transmît à son voisin.

Si ces deux globes, au lieu d'être composés chacun d'un fluide pur et unique, étaient formés de parties hétérogènes, pourquoi en perdraient-ils quelques-unes ?

La loi de l'attraction n'attacherait-elle pas également à la masse et les parties solides et les parties fluides ?

L'astre de feu, roulant au milieu du vide, ne perdrait pas plus son feu que son mouvement, car il ne communiquerait ni l'un ni l'autre.

Si deux globes de verre se rencontraient dans le vide, ils se heurteraient et se briseraient; mais leurs fragmens, au lieu de se séparer comme ils font dans l'air, qui les écarte, et de tomber comme ils font sur la terre, où la pesanteur les entraîne, se rapprocheraient dans le vide par l'attraction mutuelle de toutes leurs parties, et formeraient un seul globe irrégulier de tous ces débris anguleux.

Ainsi l'attraction est non seulement la loi créatrice qui a formé les mondes, mais elle est encore la loi conservatrice qui maintient à chacun ce qu'il a.

Les faits physiques sont sans doute contraires à cette théorie; car on prétend que le feu, l'eau et la lumière s'évaporent et se perdent.

Je demande d'abord ce qu'ils deviennent?

Que devient ce rayon de lumière, qui, émané du Soleil, parvenu à la *Terre*, réfléchi à la Lune, revient à nous, ou est porté à *Jupiter*, à *Saturne*, à *Herschel* ou à *Vénus?* Retourne-t-il d'astre en astre au Soleil, ou va-t-il se perdre, comme je le disais d'abord, dans les gouffres immenses du grand abyme, du néant, de l'espace infini, au milieu duquel les masses de tant d'Univers sont suspendues?

Que devient le feu? que devient l'eau? et comment ces fluides passent-ils au travers du vide pour sortir du globe auquel ils ont été si long-temps attachés?

Les pôles de la *Terre* sont glacés, il est vrai; mais si l'on considère, premièrement, que la *Terre* tourne sur son axe; secondement, que tous les points de son équateur sont entraînés avec une telle rapidité qu'ils décrivent chaque jour un cercle de neuf mille lieues, tandis que le mouvement est nul au pôle; troisièmement, que la force centrifuge élève les eaux sous l'équateur, on pourra croire qu'elle y porte aussi le fluide du feu en plus grande quantité, et que ce mouvement suffit pour rendre la zone torride brûlante, et les pôles dénués de chaleur.

La diminution de l'eau sur ce globe paraît plus évidente que celle du feu.

Les productions marines que l'on trouve jusque sur le sommet de certaines montagnes, font croire, non que la mer a changé de place, mais qu'elle s'est élevée jusqu'à cette hauteur, en couvrant tout ce qui était au-dessous dans toute l'étendue du globe, et que par conséquent la masse des eaux a été bien plus considérable autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui.

L'eau entre dans la composition de tous les êtres vivans et végétans, et peut-être dans celle de plusieurs autres; elle entre sur-tout dans celle des coquillages et des madrépores qui couvrent le fond de la mer; et il n'est pas douteux que la masse terrestre ne s'augmente du débris de tous ces êtres.

Il paraît aussi, par des expériences de physique, que l'eau se change en air aussi bien que l'air en eau; de sorte qu'il semble que notre atmosphère se soit agrandie à mesure que la masse des eaux a diminué.

Ces mutations, qui peut-être ont des périodes alternatives, sont des variations qui arrivent sur ce globe, et non des pertes qu'il fait. Tous ces changemens ne lui enlèvent pas un atome.

Reste donc la lumière; elle émane du Soleil: elle ne met pas huit minutes à franchir les trente-trois à trente-quatre millions de lieues qui nous séparent de cet astre: elle pleut par torrens sur les sept planètes, sur leurs dix-huit satellites, sur les deux anneaux de *Saturne*; elle se répand dans tout l'espace qui est entre les astres; car, dans quelque point du Ciel qu'une comète arrive, elle réfléchit aussitôt la lumière du Soleil.

Quelques Physiciens pensent même aujourd'hui que cette quantité immense de lumière qui arrive sur la *Terre*, à chaque moment du jour, entre dans la composition des plantes, sert à les développer, augmente sans cesse le mobilier de ce globe, si l'on peut parler ainsi, en y portant plus de feu, y multiplie les matières alcalescentes, et le rend plus susceptible de s'embraser un jour; ce qui est un système diamétralement opposé à celui de *Buffon*.

Il est certain que la lumière apporte sans cesse quelques molécules à la terre, et qu'elle n'en emporte rien.

Mais d'abord remarquons qu'elle arrive pure en nous apportant la clarté, et qu'elle s'en retourne pure quand elle est réfléchie vers les autres astres.

La rapidité avec laquelle elle franchit l'espace est encore une preuve que l'espace est vide.

Elle est le seul corps qui le franchisse et qui se détache d'un astre pour passer à un autre, par une loi,

un mouvement qui semble contraire à l'attraction. Ce mouvement est rectiligne, quoique l'astre dont elle émane tourne sur son axe : ce mouvement de rotation ne lui en imprime pas un semblable.

Le mouvement de rotation des autres astres ne lui en imprime pas non plus ; elle est réfléchie en ligne droite comme elle est émanée du Soleil.

Elle paraît soumise à l'attraction par la manière dont elle s'infléchit quand elle entre dans l'atmosphère ou dans l'eau, et dont elle se repercute dans les nues ou dans un brouillard : mais l'attraction qui attache tous les autres corps à la terre, selon les lois de la pesanteur, ne fixe pas la lumière; elle arrive du Soleil; elle se courbe dans l'atmosphère ; elle se joue dans les nuages qu'elle colore ; et, après tout ce badinage, elle nous quitte, va éclairer la Lune, et nous rendre visibles à toutes les autres planètes.

Si nous ne connaissions de lumière que celle du Soleil, nous aurions de grands sujets d'admiration ; mais elle nous offre bien d'autres prodiges quand elle vient d'ailleurs.

Une simple étincelle en fait jaillir une telle quantité qu'elle devient un Soleil qui éclaire circulairement plusieurs toises ; car tout œil placé à la ronde, à la distance de quelques toises, la voit instantanément.

Cette énorme quantité de lumière, qui jaillit tout d'un coup du sein des ténèbres, est-elle créée subitement, et s'anéantit-elle aussitôt que l'étincelle s'éteint ?

Si elle n'est pas créée, d'où vient-elle ?

Une faible bougie allumée dans un grand vaisseau,

telle qu'une église ou une salle de spectacle, est vue de tous les points du bâtiment ; le rayon qui s'échappe par les fenêtres est vu de bien plus loin. Quand les globules qui le composent deviennent trop éparses pour ébranler la prunelle, et s'en faire apercevoir, sont-elles anéanties, ou conservent-elles leur mouvement rectiligne ? car la pesanteur n'a pas plus de pouvoir sur les rayons d'une bougie que sur ceux du Soleil, et ils paraissent continuer de se mouvoir en ligne droite sans jamais s'arrêter.

Ces prodigieux effets de lumière, émanés de si petits corps, étonnent plus l'esprit que les torrens qui s'échappent du Soleil, et servent à faire voir quelle petite quantité de matière suffit pour produire assez de clarté pour éclairer les plus grands espaces.

Mais cela n'explique pas comment la lumière, qui n'existait pas, existe subitement, et jaillit à si grands flots d'une étincelle ou d'une bougie.

La matière cannelée de *Descartes* expliquait mieux ce phénomène. La lumière n'était qu'un effet qui se produisait dans telle ou telle circonstance, comme le son et l'attraction ne sont que des effets et non des émanations. Celles des corps odorans n'agissent qu'à de petites distances ; et les molécules qui les produisent, disséminées dans l'air, sont bientôt rapportées à la masse terrestre.

Mais la matière cannelée, le plein, les tourbillons, ne pouvant soutenir l'examen de la raison, ni les expériences de la physique, il faut bien y renoncer pour la lumière comme pour tout le reste.

Euler a pensé, depuis, que la lumière n'était qu'un effet produit par un mouvement de vibration que le Soleil imprimait à l'éther.

Mais il est très-douteux encore que l'éther existe ; il ralentirait la course des planètes, et leur ferait perdre insensiblement leur mouvement de projection ; il les précipiterait à la fin dans le Soleil.

Quoi qu'il en soit, la lumière ne paraît pas impénétrable comme les autres productions de la matière.

Est-elle donc matérielle, ou est-elle un corps intermédiaire entre la matière et d'autres espèces d'êtres qui nous sont absolument inconnus ?

La lumière, si elle est matière, est le moins matériel de tous les êtres. M. de *Voltaire*, en écrivant à *Frédéric* le Grand, qui n'était encore que Prince royal, lui mandait que *la matière qui sort du Soleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, et ne pèse peut-être pas deux onces.*

Mais le Soleil perdît-il moins encore, il faut qu'il s'épuise à la fin, ou que quelque chose répare ses pertes.

Le feu, dit-on, produit la lumière ; c'est-à-dire, que les corps dans lesquels il surabonde deviennent lumineux ; car lorsqu'il y est en équilibre, et même en assez grande quantité pour que la main ne puisse y toucher, il ne se manifeste que par la chaleur.

Tous les corps embrasés sont rouges ; plus l'incandescence est vive, plus ce fond rouge tire sur le blanc.

J'ai entendu demander bien souvent ce que c'est que la flamme ; il me semble qu'elle n'est autre chose que des particules d'air rougies par la surabondance du feu,

comme le bois, comme le fer, comme tous les corps auxquels il s'attache, et c'est pourquoi la flamme a toute la mobilité de l'air.

Je crois que le feu ne devient jamais lumineux sans le contact de l'air. La lumière ne serait-elle donc qu'un composé de l'un et de l'autre, ou que la décomposition de l'un de ces deux élémens?

Je ferai, pour finir cet article, une observation à propos du feu qui se trouve par-tout, et de l'eau qui, selon la plupart des Physiciens, a couvert tout notre globe.

Le feu est le plus grand des dissolvans; c'est à lui que l'eau doit sa fluidité; c'est lui qui la force à monter en vapeur dans l'atmosphère; c'est à lui que nous devons et la bonté de nos alimens et toutes nos connaissances chimiques. Eh bien! si l'homme, tel qu'il est avec ses cinq sens, ses deux mains, son intelligence et son opiniâtreté dans le travail, vivait encore, comme *Téliamède* dit qu'il a vécu autrefois, dans le fond de l'Océan, il ne pourrait jamais parvenir à connaître l'élément du feu; il n'en obtiendrait tout au plus, à force d'expériences, que quelques faibles effets, comme il obtient, à force de machines, quelques phénomènes de l'électricité.

Ne se peut-il pas que notre atmosphère nous cache quelque élément aussi nécessaire, aussi actif, et peut-être plus curieux encore que le feu?

Ne se peut-il pas enfin qu'il nous manque des sens qui nous feraient connaître plus de secrets de la nature que la vue, l'odorat et l'ouie ne nous en révèlent?

Mais, tels que nous sommes, avec des sens et une intelligence bornés, je pense qu'il n'y a rien d'assez convaincant pour nous prouver que les divers globes qui composent le système de notre Univers puissent perdre un seul des atomes fluides ou solides qui entrent dans leur composition.

Si l'on m'objecte que *Mercure* et *Vénus* sont plongés dans l'atmosphère du Soleil, que quelques Astronomes pensent que la *Terre* commence à y toucher, qu'elle se plonge deux fois par an dans les extrémités de son atmosphère lenticulaire, quand la lumière zodiacale s'élève sur l'horizon :

Je répondrai que plusieurs Astronomes ne pensent pas que cette atmosphère s'étende si loin ; qu'elle est, comme la lumière, incapable d'apporter la moindre résistance à la course des planètes, ou que, si elle en apporte, quelque légère qu'elle soit, le mouvement de projection s'arrêtera insensiblement, et que ces deux planètes, n'éprouvant plus que la force attractive, tomberont dans le Soleil ; que l'attraction de cet astre en devenant plus forte, il nous attirera entièrement dans son atmosphère, où le mouvement de projection qui nous meut, s'arrêtant à la fin, nous forcera à tomber à notre tour dans cet astre, qui dévorera ainsi toutes les planètes les unes après les autres, et les remplacera par des comètes qui auront le même sort.

V.

La lumière part du Soleil en ligne droite, et parcourt l'immensité de l'espace toujours avec la même vîtesse :

Donc elle n'est pas lancée par une impulsion qui lui procure un mouvement qu'elle n'aurait pas sans elle, et qui tendrait à se ralentir et à s'anihiler :

Donc elle fait sa route dans le vide ; car si elle passait au travers d'un milieu, sa course s'affaiblirait par la résistance. Celle que lui oppose l'atmosphère, la forçant à se courber, retarde certainement son passage, et l'effet en serait plus sensible si l'atmosphère était plus étendue.

Mais si la lumière n'est pas lancée du Soleil par impulsion, elle s'en échappe donc à mesure qu'elle est produite dans cet astre par un effet résultant de sa propre nature, et elle reprend le mouvement primitif et rectiligne qui appartient essentiellement à toute matière qui, ne trouvant plus d'obstacle, redevient libre.

Son mouvement est toujours égal ; d'abord par les deux causes que nous avons dites, qu'il n'est pas produit par impulsion, et qu'il ne se fait pas dans un milieu : d'où l'on peut conclure que sa vîtesse est la sienne propre, celle qu'elle aura toujours en parcourant l'espace, à quelque distance qu'elle soit du Soleil. Peut-être cette vîtesse est-elle celle de tout corpuscule de matière roulant dans l'espace, lorsqu'il n'appartient pas encore, ou qu'il n'appartient plus à aucun système solaire.

Cette vîtesse, appartenante à la matière en liberté dans le vide, est peut-être la plus grande de toutes. Aucune impulsion ne peut en procurer une pareille. C'est vraisemblablement de là que vient le mouvement de projection des planètes, mouvement qui ne contrebalance les effets de l'attraction que parce qu'il appartient en propre à ces globes.

La vîtesse de la lumière est beaucoup plus prompte que celle des globes qui circulent autour du Soleil : *Mercure*, le plus rapide de tous, ne fait qu'onze lieues par seconde ; la *Terre* n'en parcourt que sept ; *Herschel*, le plus lent de tous, qu'une et demie : mais la lumière en franchit soixante - neuf mille six cent quatre - vingt-quinze par seconde.

La vîtesse la plus rapide me paraît devoir être celle qui appartient aux particules de la matière dans le vide, dans l'espace, dans le néant, quand rien n'apporte d'obstacle à leur mouvement propre, et les molécules de la lumière étant les plus petites de toutes, les plus semblables aux atomes, me paraissent, par leur ténuité et leur célérité, se rapprocher beaucoup des premiers élémens de la matière.

Le rayon se décompose dans le prisme en sept filets de couleurs différentes ; ceux qui viennent des étoiles les plus éloignées paraissent semblables aux rayons de notre Soleil : mais puisqu'ils se séparent dans le prisme, et qu'ils varient de couleurs, ils sont donc eux-mêmes des êtres composés de parties différentes, qui peuvent encore se diviser, se disjoindre, se décomposer ou se recomposer avec d'autres corpuscules pour former d'autres êtres, qui redeviendront d'autres globes, qui formeront d'autres univers dans d'autres endroits de l'espace.

Ainsi, les Soleils, s'il était vrai que par leur attraction ils engloutissent, à la longue, tous les autres globes, planètes, Lunes, satellites, comètes mêmes, comme l'ont soupçonné plusieurs physiciens, seraient

aussi le laboratoire (1) où ils se décomposeraient, se réduiraient en poussière d'atomes lumineux, pour reprendre

---

(1) If observation should prove this really to be the system of the universe, there is no doubt that the greast Author of it has amply provided for the preservation of the whole.

The indefinite extent of the sidereal heavens, which must produce a balance that will effectually secure all the great parts of the whole from approaching to each other.

There remains then only tho see how the particular stars belonging to separate clusters will be preserved from rushing on to their centers of attraction. And here i must observe, that though i have before, by way of rendering the case more simple, considered the stars as being originally at rest, i intended not to exclude projectile forces; and the admission of them will prove such a barrier against the seeming destructive power of attraction,

Si l'observation prouvait que tel est réellement le système de l'univers, il ne serait pas douteux que le grand Auteur de toutes choses n'eût amplement pourvu à la conservation du tout.

L'étendue indéfinie des cieux produirait une balance qui assurerait efficacement toutes les grandes parties de l'ensemble, et les empêcherait de s'approcher l'une de l'autre.

Il reste donc à chercher comment les étoiles particulières, qui appartiennent à chacun des pelotons séparés, peuvent être préservées de se précipiter à leur centre d'attraction. Mais il faut observer ici que, quoique j'aie considéré, pour rendre ma démonstration plus simple, toutes les étoiles comme étant en repos, je ne prétends pas exclure le mouvement de projection; mouvement qui est pour elle une barrière contre la force

le mouvement rectiligne et retourner en leur état primitif de molécules errantes en ligne droite; d'abord dans les

---

as to secure from it all the stars belonging to a cluster, if not for ever, at least for millions of ages.

Besides, we ought perhaps to look upon such clusters, and the destruction of now and then a star, in some thousands of ages, as perhaps the very means by which the whole is preserved and renewed. These clusters may be the *laboratories* of the universe, if i may so express myself, wherein the must salutary remedies for the decay of the whole are prepared. (*On the construction of the Heavens, by William* HERSCHEL, Phil. Trans. 1785.)

destructive de l'attraction : et qui en défendra toutes les étoiles appartenantes à un peloton, sinon pour toujours, au moins pour des millions de siècles?

Nous devons peut-être regarder ces pelotons et la destruction de quelques étoiles, de loin en loin, dans quelques milliers de siècles, comme les véritables moyens qui préservent et renouvellent le tout. Ces pelotons sont peut-être les *laboratoires* de l'univers, où sont préparés les remèdes les plus salutaires contre la décadence du tout.

Voilà ce que dit *Herschel* dans son mémoire de la Construction des Cieux. Il est certain que de tous ces pelotons d'étoiles, c'est-à-dire de soleils, la matière s'échappe par torrens en petits globules lumineux. Où vont-ils? que deviennent-ils? où se rassemblent-ils? les comètes en sont-elles formées? les recueillent-elles, les reportent-elles aux soleils? ce jeu suffit-il pour entretenir l'univers?

immensités de l'espace, et de là dans celle du néant. Là, réduites à leur propre mouvement, elles retrouveraient d'autres molécules, et l'attraction en reformerait ensuite de nouvelles masses, de nouveaux mondes et de nouveaux Soleils.

Dans cette hypothèse, les premiers êtres existans, peut-être de toute éternité, sont des atomes, non homogènes, flottans au travers du néant.

Deux attributs de la matière, l'attraction et le mouvement rectiligne, suffisent pour élever tout l'édifice de l'Univers par des agrégations insensibles qui forment tous les êtres, et pour en produire la dissolution dans le sein même des Soleils, par une espèce de dégradation non moins insensible. Ces passages de l'organisation à la désorganisation, effets nécessaires de l'essence et des propriétés de la matière, sont un jeu éternel comme la matière : il n'a point eu de commencement et ne peut point avoir de fin.

Mais quand on m'accorderait toutes ces assertions, quand toutes les expériences de la physique et toutes les observations de l'astronomie en prouveraient la réalité, on ne connaîtrait encore que la matière morte.

La végétation, le sentiment, l'intelligence et la vie, sont quatre miracles si étonnans, que, depuis *Hypparque* jusqu'à *Copernic*, *Keppler* et *Newton*, les plus grands génies, ceux qui ont trouvé les lois du mouvement des planètes, et qui semblent avoir assisté à la création des mondes et des différens univers, n'ont pas même eu la moindre idée de la manière dont un moucheron existe, ou dont un brin d'herbe végète.

Comment, dans le plus vil insecte, la matière acquiert-elle des craintes, des desirs, des sensations ou plaisantes ou désagréables?

Hippocrate, *Gallien*, *Averroës*, *Boerhaave*, *van-Swieten*, n'en savent pas plus qu'*Archimède*, *Descartes* ou *Leibnitz*. Ils vous disent bien que le sentiment réside dans les nerfs; mais comment ce fil de matière a-t-il du plaisir ou de la douleur? comment la perd-il sans éprouver en lui-même aucune altération, lorsque l'animal meurt, de manière que l'œil, aidé du microscope, n'y peut trouver la moindre désorganisation? c'est ce qu'ils ignorent.

Il est donc plus aisé de connaître les lois qui régissent les mouvemens de tous les corps célestes, que la cause qui donne une volonté, un appétit à un animal, ou qui dirige les mouvemens de la patte d'un ciron.

L'imagination, aidée des mathématiques et de l'astronomie, a osé concevoir les lois par lesquelles l'univers a été créé; et l'imagination, aidée de l'anatomie et de la chimie, est absolument muette sur le sentiment et la pensée.

O rêves des savans! ô chimères profondes!
(Voltaire.)

VI.

De la pluralité des mondes.

Fontenelle en 1686, et *Huyghens* en 1698 ont traité de la pluralité des mondes.

Ils n'ont pas douté qu'il n'y eût des hommes dans toutes les planètes.

Huyghens, après avoir dit (1) que si les habitans n'en étaient pas semblables à nous, ils étaient cependant des êtres qui se servaient de leur raison : *Huyghens* prétend pourtant ensuite qu'ils ont des pieds, des mains, des yeux, des oreilles; qu'ils boivent, qu'ils mangent, et construisent des maisons; qu'ils font même de la musique, et qu'ils cultivent sur-tout l'astronomie (2).

Ce système est devenu tellement à la mode, qu'il n'y a personne aujourd'hui qui ne croie qu'en arrivant dans la Lune ou dans *Saturne*, il ne serait pas plus dépaysé qu'en arrivant à la Chine ou au Mexique. J'aime à croire tous les globes peuplés, même les Soleils et les Comètes; mais je les crois peuplés d'êtres très-différens de nous autres hommes : les uns fort au-dessus, les autres fort au-dessous de notre très-faible intelligence.

Voici mes raisons.

De la Terre.

La Terre est un sphéroïde, dont la surface a vingt-cinq millions sept cent soixante-douze mille neuf cents lieues carrées.

Dans tant de lieues, il n'y en a pas huit millions qui

---

(1) *Non quidem homines nobis similes, sed animantia tamen ratione utentia*, lib. I, COSMOTHEOROS.

(2) *Non tantùm sidera intuentur, sed et astronomiæ scientiam excolunt.*

soient habitables, je ne dis pas seulement à l'espèce humaine, mais même à tous les êtres qui vivent dans notre atmosphère aérienne.

Les dix-sept autres millions sept cent soixante-douze mille neuf cents lieues, sont habités par des êtres différens, qui vivent plongés dans une autre asmosphère. Cette autre atmosphère est même partagée en deux, par des qualités si différentes, que peu des habitans de l'un peuvent vivre dans l'autre.

Cette atmosphère est l'eau, que la nature a partagée en eau douce et en eau salée.

Voilà donc sur le même globe au moins deux atmosphères différentes : il n'y a aucune ressemblance entre les habitans de l'une et ceux de l'autre.

Les aériens ont quatre membres ; les ondains n'en ont point, excepté quelques amphibies ; encore sont-ils singulièrement cuirassés ; les tortues, les écrevisses, les omars, ont leurs ossemens à l'extérieur et leurs chairs en dedans.

Nous ignorons si, dans les profondeurs de l'Océan, il y a quelques êtres intelligens et susceptibles d'instruction.

S'il n'y en a point, comme on le croit communément, les deux tiers du globe n'ont été destinés, de toute éternité, qu'à des êtres sans intelligence, qu'à des bêtes, et Dieu sait combien peu il a mis d'hommes d'esprit dans l'autre tiers !

Après avoir fait cette petite revue de notre globe, je passe à la Lune.

De la Lune.

Nous avons deux atmosphères ; elle n'en a pas une, ou supposé qu'elle en ait une, comme on commence à le croire depuis les observations faites avec le télescope d'*Herschel*, elle est moins compacte que celle de la pompe pneumatique quand on en a enlevé tout l'air qu'on peut lui ôter.

Sa face immobile ne présente jamais la moindre variété ; point de nuages, point de vapeurs ; elle éclipse fréquemment des étoiles, et elle les éclispe subitement. L'immersion et l'émersion en sont instantanées : donc il n'y a point d'atmosphère, ou elle est si rare que sa transparence n'est pas capable de former un voile qui obscurcisse le grand éclat de l'étoile avant qu'elle passe derrière le corps de la Lune.

Toutes les lunettes de l'Europe, braquées sur elle depuis qu'on les a inventées, n'ont pu y découvrir le plus léger vestige de mouvement, excepté celui de l'ombre de ses montagnes.

La seule variation qu'on y ait vue est un point plus ou moins brillant. Il a quelquefois un si grand éclat, qu'un Espagnol, don *Ulloa*, l'a pris pour un trou, et n'a pas douté qu'il ne vît le ciel au travers de la Lune. Un Italien, *Beccaria*, n'a point été de cet avis ; il a pris ce point pour le cratère d'un volcan qui jette quelquefois des flammes. Les Astronomes anglais ont adopté cette opinion. On a cru même y voir, à l'aide des grands télescopes d'*Herschel*, les cratères de plusieurs

volcans sur le sommet de ses hautes montagnes ; car on voit très-distinctement des montagnes dans la Lune.

Elles sont moitié plus hautes que celles de la Terre, quoique la Lune ne soit pas en tout plus grosse que la quarante-neuvième partie de notre globe. On en a calculé qui ont jusqu'à trois de nos lieues d'élévation, ce qui est énorme par rapport à la grosseur de ce satellite de la Terre.

On y voit des cavités immenses pour la largeur et la profondeur, et on n'y aperçoit pas la moindre apparence de mer ni d'eau courante, quoique l'attraction de la Terre dût y procurer des marées plus hautes que les nôtres, et certainement assez fortes pour être aperçues d'ici.

Les habitans de la Lune n'ont donc aucun besoin de respirer ni de boire.

S'il n'y a point d'air atmosphérique, les sons ne peuvent s'y propager.

Ces habitans n'ont donc ni oreilles, ni poumons, ni langues, ni ailes, ni nageoires.

Ils ont vraisemblablement des yeux ; car la Lune est fort éclairée, sur-tout du côté qui regarde la Terre, côté auquel nous renvoyons douze fois autant de lumière qu'elle nous en donne.

Si leurs montagnes sont moitié plus élevées que les nôtres, la pesanteur y est beaucoup moins forte que sur notre globe ; ainsi ses habitans peuvent les franchir beaucoup plus aisément.

Ils ne peuvent guère cultiver l'astronomie que du côté opposé à la Terre ; car l'éclat que renvoie cette Planète

est trop vif pour ne pas voiler les cieux à ceux qui habitent de ce côté. Mais, du côté opposé, tout leur est favorable ; ils n'ont jamais le reflet de notre globe ; ils n'ont point de nuages, leur ciel est toujours serein, et leurs nuits sont de quinze de nos jours : ils ont beaucoup de temps pour observer les astres.

La Lune tournant sans cesse autour de notre globe, le ciel doit lui offrir des apparences quelquefois semblables et quelquefois très-différentes de celles qu'il nous présente, et on doit y avoir, en astronomie, des erreurs fort opposées aux nôtres.

Par exemple, les habitans qui vivent du côté d'où l'on n'aperçoit point la Terre, ne voient jamais d'éclipses, la *Terre* ne passant jamais entre eux et cet astre.

Les habitans qui vivent du côté de la *Terre*, ont, au contraire, éclipse de Soleil toutes les fois que nous avons éclipse de Lune, et ils ont éclipse de *Terre* quand nous avons éclispe de Soleil.

De Mercure.

Mercure est si proche du Soleil, que nous l'observons difficilement ; mais la lumière y étant six fois plus vive, et la chaleur devant y être au moins six fois plus ardente que celle de la *Terre*, il est nécessaire que ceux qui l'habitent soient six fois moins susceptibles que nous de ces deux effets.

Ils sont si près du Soleil ; et si le globe de *Mercure* tourne sur lui-même, leurs nuits sont si courtes et si

claires, qu'il est fort douteux qu'ils puissent voir autre chose que ce grand astre qui les inonde de ses rayons. Ils doivent penser que cet astre et leur planète existent seuls : c'est-là qu'il peut n'être pas déraisonnable de croire que le Soleil a été fait tout exprès pour soi.

De Vénus.

Si la *Lune* n'a qu'une atmosphère transparente et si rare, qu'elle est presque invisible, *Vénus* en a une si épaisse qu'elle couvre d'un voile presque impénétrable le corps de cette planète. Cette atmosphère n'empêche pourtant pas qu'elle ne soit la plus brillante de toute. Son éclat est si vif que, dans les nuits sans lune, elle nous donne un peu d'ombre, et que, dans quelques circonstances, on peut la voir en plein jour.

La chaleur et la lumière y sont encore plus vives que sur la *Terre*. *Vénus* est, de toutes les planètes, la plus inclinée sur son axe ; elle est presque couchée sur le plan de son écliptique.

Les montagnes de *Vénus* sont encore plus élevées que celles de la Lune. Ceux qui les ont observées avec les grands télescopes d'*Herschel*, assurent que *Vénus* en a qui ont vingt-deux mille toises de hauteur, tandis que les plus hautes de la *Terre* n'en ont guère que trois mille.

Ces grandes montagnes, et l'épaisseur de l'atmosphère de *Vénus*, procurent de l'ombre et de la fraîcheur, et peut-être forment-elles, dans quelques endroits, des gouffres d'une chaleur insupportable.

On croit la densité de *Vénus* plus forte que celle de

la *Terre* : les corps graves y tombent avec plus de vîtesse ; la pesanteur y est par conséquent plus forte. Ses habitans ne peuvent guère franchir ses montagnes, à moins qu'ils n'aient ou des ailes, ou d'autres moyens qui nous sont inconnus.

Il paraît même impossible qu'ils puissent arriver à la cime des plus hautes, dont les sommets s'élèvent fort au-dessus de son atmosphère.

Voisins du Soleil comme ils le sont, les habitans de *Vénus*, s'ils ne sont pas garantis par l'épaisseur de leur atmosphère, pourraient, comme les Troglodites de notre zone torride, se creuser des demeures dans les cavités de leurs montagnes, et ne cultiver que le fond de quelques vallées moins brûlantes que la plaine.

Cette façon de se loger sous terre pourrait être aussi celle des habitans de *Mercure* : nous voyons qu'elle est commune sur notre globe à quelques peuples et à plusieurs espèces d'animaux.

Les Troglodites s'y logent pour se préserver de la chaleur, et les Esquimaux pour se garantir du froid.

Les Astronomes de *Vénus*, s'il y en a, doivent voir facilement *Mercure*, et la *Terre*, et la *Lune*, et *Mars*, et *Jupiter*; il est douteux qu'ils puissent distinguer *Saturne* de son anneau : il paraît impossible qu'ils voient jamais bien *Herschel*.

La trop grande clarté de leurs nuits et l'épaisseur de leur atmosphère peuvent nuire peut-être à ce beau spectacle : mais comme *Vénus* n'a point de satellites, on n'y connaît ni les éclipses de Lune ni celles de Soleil.

De la Terre.

La *Terre* qui vient ensuite nous est connue, et nous avons déja dit ce qu'elle est avec ses deux ou trois atmosphères.

De Mars.

Mars, qui suit, est de toutes les planètes la plus semblable à la *Terre*.

Sa révolution diurne est de vingt-quatre heures trente-neuf minutes; son année d'environ deux des nôtres.

Elle a des taches qui peuvent faire croire qu'elle a des mers et des montagnes.

On a vu à ses pôles une certaine blancheur brillante, que quelques Astronomes ont prise pour de la neige, et d'autres pour des aurores boréales.

Or, la neige et les aurores boréales ne peuvent exister sans une atmosphère. Le mouvement qu'on a observé dans quelques-unes de ses taches peut faire soupçonner qu'il y a des nuages.

Voilà bien des conformités.

Si *Mars* diffère de la *Terre*, c'est par la position de son axe.

Il est presque perpendiculaire, et son équateur se confond presque avec son écliptique; ce qui, dit-on, doit lui donner un printemps éternel.

Ses nuits, un peu plus longues que les nôtres, sont de douze heures dix-neuf minutes; mais comme la planète de *Mars* n'a point de satellite, on y a moins de

difficulté pour observer le ciel ; et si elle a des mers, elles n'ont point de marées.

On n'y discerne peut-être pas *Mercure*, trop voisin du Soleil ; mais on y voit bien *Vénus* et la *Terre* avec sa *Lune*, astre qui doit paraître bien étonnant à une planète qui n'en a point, et qui par conséquent n'a point d'idée des éclipses. On y voit bien mieux que de notre globe, *Jupiter* et ses quatre Lunes, *Saturne* avec son anneau et ses sept Lunes ; on doit même y mieux discerner *Herschel* et ses six Lunes : on y découvre peut-être encore quelques planètes plus éloignées ; car *Herschel* nous fait douter du nombre des planètes, qui semblait si sûr avant qu'on la connût.

De tous les habitans des planètes, ce sont les siens qui doivent le plus approcher de l'espèce humaine, ou des autres espèces qui partagent avec nous la surface de la *Terre*.

De Jupiter.

La planète de *Jupiter* est près de treize cents fois aussi grosse que la *Terre*. La pesanteur y est plus de moitié plus grave, puisqu'un corps qui ne tombe sur notre globe que de quinze pieds dans la première seconde, tombe de quarante-deux sur cette planète.

Tout y paraît dans un mouvement perpétuel. On ne la voit pas deux fois sous le même aspect. Elle paraît quelquefois partagée en huit bandes ou zones parallèles à son équateur ; d'autres fois elle n'en montre que cinq, et quelquefois que trois, ou même qu'une seule.

Ces bandes ne paraissent pas fixes, mais agitées comme

l'eau d'un grand fleuve qui serait large comme la mer Atlantique ou la mer Pacifique.

On croirait même quelquefois qu'il se déborde, qu'il engloutit des continens, et en forme des îles.

Si *Jupiter*, près de treize cents fois aussi gros que la Terre, avait une atmosphère environ treize cents fois plus épaisse que la nôtre, et cependant fluide, c'est-à-dire moitié plus dense que l'eau, et des vapeurs proportionnées, on pourrait croire que ces bandes sont des nuages auxquels la force centrifuge, si forte dans cette planète qui tourne sur son axe en dix heures, fait prendre la forme de zone, et qu'elle réunit souvent en une seule vers son équateur.

Mais, soit nuages, soit mers, les quatre satellites de *Jupiter* doivent produire sur ses fluides des marées énormes, souvent contraires l'une à l'autre ; elles doivent tourbillonner et former d'effroyables tempêtes.

On croit même avoir remarqué qu'il s'élève sur le disque de *Jupiter* d'autres taches dont les apparences ont plus de rapport avec de véritables nuages.

On croit même y avoir discerné des masses qui tiennent au corps même de la planète.

Buffon a cru que cette planète était encore en incandescence : nous avons déja dit ce qui nous fait croire que le feu d'aucune planète ne peut jamais se perdre. Nous dirons bientôt comment il peut être contenu ou mis en activité.

Les habitans de *Jupiter* pourroient être plongés dans cette épaisse atmosphère comme des oiseaux ou des poissons, et n'être point troublés par ces mouvemens qui

nous paraissent si terribles, et qui ne se passent peut-être qu'à la surface.

Il se pourrait même, comme le dit *Huyghens*, que dans quelques planètes il y eût plusieurs atmosphères placées l'une sur l'autre comme l'air l'est ici sur l'eau, que leur différence de pesanteur empêche de se confondre.

On pourrait en supposer une intermédiaire telle que d'huile, par exemple, moins pesante que l'eau, et plus lourde que l'air; elle ne se mêlerait ni avec l'une ni avec l'autre, et produirait d'étranges effets à des observateurs aussi éloignés que nous le sommes de cet astre.

L'axe de *Jupiter*, plus perpendiculaire encore à son écliptique que celui de la Terre, lui donne des saisons plus égales, et des jours plus égaux d'un pôle à l'autre.

Les nuits n'y étant que de cinq heures, et toujours éclairées par deux ou trois, et quelquefois par quatre satellites, doivent offrir un spectacle très-brillant, mais très-peu favorable à l'astronomie. Le Soleil est si loin qu'il semble ne pouvoir être pour eux qu'une cinquième Lune d'un jour plus perçant.

Je doute qu'au travers de toutes leurs Lunes les habitans de *Jupiter* aperçoivent *Saturne* bien distinctement.

Mars est trop petit, trop peu lumineux pour qu'ils le voyent; la *Terre* et la *Lune* sont trop loin; *Vénus* et *Mercure* se confondent pour eux avec le Soleil. Il est vraisemblable que s'ils observent le ciel, ils ne discernent bien que leurs quatre satellites et le Soleil; ils peuvent penser, non sans quelque raison, qu'ils sont seuls dans l'Univers, et que ces cinq astres ont été faits uniquement pour les éclairer.

De Saturne.

Saturne, au centre de ses anneaux et de sept satellites, peut avoir la même opinion. Le Soleil en est encore plus éloigné : il y verse peu de lumière ; il y est fréquemment éclipsé, et par les sept lunes, et par ses deux anneaux, dont les masses et l'éclat dérobent perpétuellement le spectacle du ciel aux observateurs de *Saturne*. Il a des bandes comme *Jupiter*, mais elles sont plus faibles.

Saturne est, après *Vénus*, la planète la plus inclinée sur son écliptique, puisqu'elle l'est de trente degrés. Il est vrai que nous ignorons encore l'inclinaison de *Mercure* et celle de la planète d'*Herschel*. Il y a encore bien des découvertes à faire dans le ciel : on n'y aborde pas aisément.

Les anneaux de *Saturne* ne sont visibles que pour ceux de ses habitans qui résident vers l'équateur, entre les tropiques : on ne les voit point aux pôles.

Les habitans de l'équateur et des tropiques ne les voient que pendant six mois, quand le Soleil en éclaire la partie intérieure qui s'élève au-dessus de leur tête : car elle devient obscure, et disparaît à leurs yeux comme notre Lune, quand le Soleil en éclaire la partie extérieure.

Quand ils voient leurs anneaux, ils ne les voient que sous la forme de deux grands arcs lumineux, très-distans l'un de l'autre. Mais le globe de *Saturne* étant alors entre le Soleil et ces anneaux, l'ombre de ce globe tombe sur ces deux anneaux, en éclipse une partie, et coupe ces arcs. Cette ombre change de place, et ces anneaux paraissent pendant le jour, comme nous voyons la Lune quand le Soleil l'éclaire.

Ces grands arcs, tantôt entiers, tantôt coupés, tantôt disparaissant; ces sept lunes, les unes pleines, les autres en croissans, montant ou descendant sur l'horizon, doivent donner au ciel de Saturne un aspect très-varié, très-différent du nôtre; peut-être y produisent-ils, au lever et au coucher du Soleil, de magnifiques effets de lumière, en se réfléchissant dans les nuages : mais aussi ils doivent, si cette grosse planète a de vastes mers, y produire des marées tourbillonnantes, et même d'horribles ouragans dans les îles et sur les côtes.

D'Herschel.

Herschel, plus reculée encore, échappe aux observations; c'est beaucoup qu'on lui ait découvert six lunes : on ne sait encore ni quel est son inclinaison, ni quel est le temps de sa rotation.

Ses Astronomes doivent bien voir les deux anneaux de *Saturne*, et *Jupiter*, et les satellites de ces deux planètes, et peut-être d'autres planètes plus éloignées de nous qu'*Herschel*; mais ils ne peuvent guère apercevoir ni *Mars*, ni la *Terre*, ni *Vénus*, ni *Mercure*, comme le dit *Herschel* lui-même (1).

Les quatre satellites de *Jupiter*, les sept lunes de *Saturne*, et les six d'*Herschel*, n'étant guère pour nos yeux, armés des meilleurs télescopes, que des points lumineux, quoiqu'ils soient des globes dont quelques-uns sont aussi gros que la *Terre*, ne nous ont encore rien offert qui

(1) *Phil. Trans.* 1785.

puisse nous faire conjecturer quelque chose sur ceux qui les habitent.

A la variation de lumière qu'on a remarquée dans la lune la plus éloignée de *Saturne*, dans celle qui fait sa révolution autour de lui en soixante-dix-neuf jours, sept heures, cinquante-trois minutes, quarante-deux secondes; on a soupçonné qu'elle présente toujours à sa planète le même côté, comme la *Lune* nous offre toujours la même face. On est porté à croire que cette marche est celle de tous les satellites : ce serait une particularité qui les distinguerait encore des planètes.

Ce qu'on peut dire, c'est qu'en supposant qu'il y ait des astronomes dans ces planètes du second ordre, ils doivent prendre pour objet principal, non le Soleil, mais la grosse planète autour de laquelle il tourne, et qui peut-être leur semble se mouvoir autour d'eux. L'éclat dont elle les offusque doit leur cacher une grande partie du ciel et des étoiles, et des autres planètes.

Plus les satellites sont multipliés autour d'une planète, plus elle éprouve d'éclipses de soleil et de lune. Les satellites doivent s'éclipser aussi réciproquement, et se voiler de temps en temps le soleil les uns aux autres.

Ainsi une partie du système solaire est toujours cachée aux habitans les plus habiles de ce système, quelque place qu'ils y occupent.

S'il y a un astre où l'on soit bien placé pour voir et pour tout voir sans erreur, c'est le Soleil.

Là tous les mouvemens sont vrais, et l'esprit n'y peut être abusé par de fausses apparences.

Les yeux de ses habitans n'y sont point offensés par

l'éclat propre au globe qu'ils habitent. Cependant cet éclat peut être tel qu'il leur voile les cieux, et qu'ils se croient les habitans du seul globe qui existe.

Ils n'ont point de nuits, point d'éclipse de lumière.

Le célèbre *Lalande* a pensé qu'outre sa vaste atmosphère le Soleil est couvert presqu'entièrement d'un fluide, et que les taches que nous y voyons ne sont que les extrémités des rochers autour desquels circule ce fluide, qui tantôt les couvre et tantôt les abandonne, comme la mer, dans les hautes marées, inonde des bancs de sable et les laisse reparaître dans les basses.

Mais le célèbre *Herschel* croit que le Soleil est un globe assez semblable à ceux des autres planètes; il n'en diffère que par sa grosseur et son atmosphère phosphorique.

Les montagnes du Soleil, dit-il, peuvent avoir cinq ou six cent milles de hauteur : *Five or six hundred miles high.*

Il pense que les taches que nous voyons sont les corps même du globe que nous apercevons quelquefois au travers des vapeurs de son atmosphère, quand elles s'écartent, à peu près comme du haut des grandes montagnes on aperçoit la *Terre* entre les nuages qui en interceptent la vue (1).

Le Soleil, dit-il encore, a une atmosphère très-étendue.

---

(1) If appears evidently that the black spots are the opaque ground, or body of the sun; and that the luminous part is an atmosphere, which, being interrupted on broken, gives us a transient glimpse of the sun itself. (On the nature and construction of the sun. *Philos. Trans.* 1795.)

Cette atmosphère consiste en divers fluides élastiques qui sont plus ou moins lucides et transparens. C'est leur lucidité qui engendre la lumière.

La décomposition de ces fluides est continuelle; elle est immense, et ses effets sont semblables à ceux des phosphores.

Les fluides de l'atmosphère aérien de la terre se décomposent sans cesse en nuages, en pluies, en éclairs, en météores, en aurores boréales; on ne peut douter que les fluides de l'atmosphère du Soleil, beaucoup plus vaste, ne produisent, par leur décomposition, des effets beaucoup plus considérables, beaucoup plus phosphoriques, beaucoup plus propres à produire la lumière que toutes les vapeurs qui émanent de la *Terre* et que tout ce qui fermente sur notre globe.

Mais si le Soleil n'est pas entièrement couvert d'un océan, tel que le pense le citoyen *Lalande*, ses fluides atmosphériques doivent s'élever du sein d'une vaste mer, comme les nôtres. Je suis même porté à croire que ses habitans, quels qu'ils soient, doivent être à peu près en équilibre dans les flots de cette mer; car l'attraction du Soleil étant d'une telle force que les graves tombent à sa surface de quatre cent vingt-sept pieds dans la première seconde, les animaux ont besoin d'y être soutenus par la résistance d'un fluide dans lequel ils nagent; le battement des ailes ne leur suffirait pas dans une atmosphère qui ne les soutiendrait pas par sa densité.

Ce milieu d'où jaillit perpétuellement la lumière, doit en faire des êtres absolument différens de tous ceux qui habitent des globes opaques.

Si leurs yeux ne sont pas éblouis par l'éclat du milieu lumineux dans lequel ils habitent ; si leurs yeux sont assez perçans pour discerner toutes les planètes, même celles qui sont au-delà d'*Herschel* ; s'il leur est facile d'en calculer tous les mouvemens dont ils sont le centre, ils ne peuvent deviner que ces astres brillans sont éclairés par le Soleil, dont l'éclat ne peut être senti par leurs yeux.

Ils doivent croire que l'éclat des planètes leur appartient, et peut-être pensent-ils qu'elles éclairent le Soleil.

Si les éclipses de la Lune et de la Terre leur font soupçonner que ces planètes sont opaques, ils peuvent regarder ces éclipses comme des accidens passagers, dont la cause est inconnue ; accidens particuliers à cette planète, dont *Mercure*, *Vénus*, *Mars*, sont exempts, et auxquels, il n'est pas sûr pour eux que soient sujettes les planètes plus éloignées, telles que *Jupiter*, *Saturne*, *Herschel* et autres, que l'extrême éloignement doit leur rendre difficiles à observer.

Enfin, peut-être est-ce là qu'on peut se faire une idée juste de la marche des comètes.

Des Comètes.

J'aime à croire que les comètes sont habitées ; et je pense que leurs animaux diffèrent plus de ceux des planètes, que les habitans des planètes ne diffèrent des nôtres.

J'ai déja remarqué qu'un globe qui se meut dans le vide absolu ne doit perdre aucun de ses fluides.

S'il s'échauffe en traversant l'atmosphère d'un Soleil, ce ne peut-être qu'en perdant un peu de son mouvement de projection, par la petite résistance que lui oppose cette atmosphère; mais dès qu'il en est dégagé, dès qu'il se retrouve dans le vide, il ne perd plus; et il doit conserver la chaleur acquise jusqu'à ce qu'il traverse une autre atmosphère plus froide que la sienne.

Mais où seroit cette autre? L'espace, le vide, le néant n'est ni chaud ni froid, c'est-à-dire qu'il ne peut influer sur sa température, car il est absolument sans chaleur.

On a très-bien observé que la comète de 1680 n'étant restée dans son périhélie que cinquante-cinq jours, elle n'a pas eu le temps nécessaire pour parvenir à la chaleur du fer rouge.

On a très-bien remarqué encore que la queue, la barbe, la chevelure des comètes sont des vapeurs qui semblent destinées à les préserver de l'intégration dans leur plus grande proximité du Soleil; elles pourraient aussi servir à les défendre du froid comme une fourrure, si elles traversaient des régions où ne parviendrait aucune chaleur. Elles servent peut-être à leur conserver un peu de lumière quand elles s'enfoncent dans les profondeurs obscures de l'espace, à des distances du Soleil inconnues des planètes.

De quatre-vingt-onze comètes dont on croit avoir calculé le cours, on n'en a vu reparaître qu'une seule; c'est celle de 1682, qui reparut en 1759, après s'être enfoncée dans le ciel à une telle profondeur, que le diamètre de l'ellipse qu'elle parcourt est dix-huit fois plus long que le diamètre de l'orbe que parcourt la Terre tous les ans.

Celle de 1661, qui devoit reparaître en 1790 après une course de cent vingt-neuf ans, n'est point encore revenue.

Plusieurs astronomes commencent à se persuader que s'il y a plusieurs comètes qui tournent autour du Soleil dans une ellipse fort alongée, le plus grand nombre ne parcourt pas une ligne fermée, mais une parabole qui éprouve seulement des perturbations à l'approche des planètes ou des divers Soleils qu'elle rencontre en suivant sa ligne sinueuse et non pas circulaire. *Newton* pensait que plusieurs pouvaient ne jamais revenir.

De ces quatre-vingt-onze comètes observées jusqu'à ce jour, six seulement se sont approchées de la Terre à la distance de moins d'un million de lieues : celle de 1770, dans son périgée, n'en étoit qu'à sept cent cinquante mille lieues. C'est huit à neuf fois plus loin que la Lune dans son apogée ; mais c'est neuf à dix fois plus près que *Vénus* dans son périgée, et *Vénus* est de toutes les planètes la plus voisine de la Terre.

Cette comète de 1770 étant celle qui s'est le plus approchée de la terre, éprouva de telles perturbations en passant au travers des planètes, que si la courbe représentée par ces perturbations eût été fermée, cette comète eût reparu tous les cinq ans (1). Cependant on ne l'a point revue depuis.

Celle de 1680 s'est le plus approchée du Soleil ; elle n'en était éloignée, dans son périhélie, que de la sixième partie du diamètre de ce grand astre, c'est-à-dire que de

(1) Histoire de l'Astronomie par Bailly, et des Comètes par le P. Pingré.

la distance d'environ quarante-sept à quarante-huit mille lieues. Sa force de projection était telle qu'elle résista à la force attractive du Soleil, et qu'elle passa au-delà. La ligne qu'elle suivait était-elle une parabole ou une ellipse? c'est ce qu'on pourra savoir en 2255, si elle revient, comme on le conjecture, après cinq cent soixante-quinze ans d'absence.

Aucune comète n'a de satellites, toutes franchissent solitaires les cercles des planètes et les abymes de l'infini.

On croit être sûr que les comètes ont très-peu de masse. Il se pourrait donc qu'elles ne fussent composées que d'une espèce de fluide très-épais, attaché à un très-petit noyau, ou peut-être même sans noyau, et que leurs habitans vécussent dans cette espèce de fluide à l'abri du froid et du chaud, satisfaits d'une très-petite quantité de lumière, à peu près tels que, sur notre globe ou dans notre Océan, cette foule prodigieuse d'êtres qui vivent sous terre ou dans les sables et le limon, s'enfonçant pour éviter le froid, et se conduisant à l'aide d'une si petite clarté, qu'on croirait qu'ils n'en ont pas besoin, si on ne leur trouvait pas des yeux.

Newton pensait que quelques comètes pouvaient tomber dans le Soleil; que quelques autres, emportées par la force de la projection, pouvaient s'égarer par un mouvement rectiligne et ne jamais revenir.

Herschel pense qu'on peut les regarder comme une collection de vapeurs, *a collection of vapours*, propre à fournir des alimens au Soleil. Mais on n'en a encore vu aucune en être dévorée; et même des 91 qu'on a vues, aucune n'en a approché de bien près, hors celle de 1680.

Plusieurs ont paru le fuir pour jamais.

Mais, dans leur fuite, elles peuvent s'approcher d'un autre Soleil, perdre encore dans son atmosphère une partie de leur mouvement de projection, et, à force d'en perdre, devenir des comètes fixées à un seul Soleil et appartenantes à son système, après avoir erré un nombre incalculable de siècles dans les gouffres de l'espace, ou au travers de différens systèmes solaires, avant d'avoir été réduites à ne tourner qu'autour d'un seul Soleil.

Oh! si ces astres voyageurs avaient des astronomes! s'ils avaient des académies où l'on tînt registre des différens aspects que leur ont présentés les cieux dans leurs courses immenses! s'ils pouvaient voir les molécules, les masses, les globes formés ou demi-formés, qui nagent encore en ligne rectiligne et en tout sens au-delà de tous ces Soleils que nous appelons étoiles fixes, dans les obscures profondeurs du grand abyme!

Ces annales ne nous diraient-elles pas : *l'espace* est infini? ce n'est autre chose que le vide absolu, le *néant*.

La matière occupe, de place en place, quelques points dans cette partie du néant que nous avons désignée sous le nom d'*espace*; la matière est plus bornée à son égard que ne le seraient quelques poignées de poudre de buis qu'on aurait jetées çà et là dans le vaste Océan.

Dans quelques endroits, ces molécules informes errent au hasard en ligne droite.

Dans d'autres endroits, ces molécules, attirées par une attraction mutuelle, se sont réunies en globes.

Dans la plus grande partie de l'espace ou plutôt du

néant, on ne rencontre rien; c'est un abyme absolument vide, obscur et désert.

Dans quelques parties de cet abyme, des globes ont perdu le mouvement rectiligne en se mettant en équilibre, et en balançant leurs forces mutuelles, de sorte que les plus faibles tournent autour des plus forts, et forment un univers.

De temps en temps quelques globes qui ont encore conservé leur mouvement primitif et rectiligne, leur projection initiale, rencontrent des amas de matière sous toutes les formes, et séparés l'un de l'autre par des distances incommensurables; ils passent au travers d'un univers, rentrent dans les profondeurs du néant, roulent des milliers de siècles avant de rencontrer un autre univers qu'ils cotoient ou qu'ils traversent encore.

Quand ils sont dans le grand abyme du néant, de quelque côté que se dirige leur mouvement, il se fait oujours en ligne droite; mais quand ils approchent de l'espace où se trouve un univers, ou qu'ils s'avancent vers un astre, ils éprouvent quelques perturbations, et ils en causent.

Ces globes sont ce qu'on appelle des comètes. La ligne qu'elles parcourent, primitivement droite, se courbe par l'attraction du premier astre, et sur-tout du premier Soleil qu'elles rencontrent, et devient une hyperbole, puis se courbant encore par la rencontre d'un autre Soleil, elle devient parabole; la direction de ces globes est changée, mais ils suivent encore une courbe non fermée; si quelqu'un de ces globes passe dans l'atmosphère d'un Soleil, et y perd une partie de son mouvement de pro-

jection, sa ligne se courbe davantage, et, après quelques rencontres pareilles et plusieurs perturbations, sa courbe se ferme; il reste dans la dépendance d'un Soleil, il tourne autour de lui d'abord dans une ellipse excessivement alongée, puis dans un cercle moins excentrique, et il passe peut-être après une multitude innombrable de révolutions à l'état des planètes.

Cette hypothèse peut paraître hardie; mais est-elle sans fondement? la contemplation des cieux n'offre-t-elle rien qui puisse nous fournir quelques notions de ce que je dis?

L'Univers particulier dont nous faisons partie se compose, comme nous l'avons déja vu, de notre Soleil, de son cortége, formé des sept planètes, de leurs dix-huit satellites, des deux anneaux de Saturne, de quelques étoiles fixes, telles que *Sirius*, la plus voisine de la Terre, et de notre Soleil, telle qu'*Aldebaran*, *Arcturus*, l'*épi de la Vierge*, le *cœur du lion*, et quelques autres étoiles de la première grandeur qui semblent former un groupe avec notre Soleil.

Transportez-vous en esprit fort au-delà de ce groupe, et des autres groupes ou grappes d'étoiles, *clusters of stars*, qui entoure le nôtre, et qui forment autant d'univers; enfoncez-vous dans les régions immenses du néant, à une distance telle que cet amas énorme d'environ cent mille soleils ne vous donne plus de lumière distincte; vous ne discernerez plus aucun astre, aucune étoile: mais il vous restera encore un amas de lumière, une petite tache blanche qui vous apparoîtra, dans la profondeur des cieux, infiniment plus grande qu'une

étoile, mais cependant bornée, assez semblable à un petit nuage; en mot, une nébuleuse.

Or, le ciel est semé de nébuleuses. Ce sont autant d'univers que nous apercevons au travers du nôtre. On n'en connaissait que cent autrefois. *Herschel* en a compté dix-neuf cent de plus: c'est deux mille qu'on connaît, et ces deux mille nébuleuses sont peut-être deux mille univers très-différens du nôtre, et des grappes ou groupes d'étoiles que nous discernons, soit à l'œil, soit à l'aide des plus longs télescopes.

Le nombre des Univers est immense, incalculable, mais non pas infini. Il y en a plus, sans doute, qu'il n'y a de soleils, de planètes, et de comètes dans le nôtre: et cependant le grand abyme qui les environne tous paraîtrait vide à qui pourrait l'embrasser d'un coup d'œil.

Herschel, qui, à l'aide de son génie, de ses yeux excellens et de ses grands télescopes, a pénétré plus avant que tout autre dans les profondeurs de l'espace; *Herschel* a observé des nébuleuses qui sont dans un si grand éloignement, qu'il estime qu'elles sont au moins six ou huit mille fois plus loin que *Sirius*. *At less than six or eight thousand times the distance of Sirius*, et Sirius est à une distance incalculable.

Il se peut qu'il y ait aussi dans ce vaste abyme du néant, qui entoure, qui enveloppe tous ces Univers; il se peut, dis-je, qu'il y ait beaucoup d'amas de matière qui ne soit pas encore ou qui ne soit plus arrangée en forme d'Univers; mais alors ces amas, trop éloignés pour être éclairés, seraient obscurs, nous ne pourrions les discerner; car nous ne pouvons, à de telles dis-

tances, apercevoir que ce qui est resplendissant de lumière.

Le temps nous apprendra si ces nébuleuses, que je prends pour d'autres Univers, ont du mouvement, si ce mouvement est rectiligne, comme cela est vraisemblable : car il me semble impossible qu'aucune masse reste immobile dans l'immensité.

Ces nébuleuses, comme le dit le citoyen *Laplace* dans son Système de l'Univers, sont les objets les plus fixes qu'il y ait dans les cieux, et par conséquent auxquels il faut rapporter le mouvement des autres astres. Mais cette fixité n'est qu'apparente, et n'est due qu'à leur extrême éloignement, qui rend insensible leur changement de lieu.

Dans le cas où une nébuleuse, c'est-à-dire un Univers, s'approcherait assez du nôtre, on verrait tout-à-coup s'augmenter le nombre des étoiles.

Enfin tout globe qui se forme dans le grand abyme, et qui n'appartient à aucun système, étant toujours mû d'un mouvement rectiligne, ne peut manquer de passer entre ces Univers, et d'en traverser de temps en temps quelques-uns, de causer et d'éprouver des perturbations, jusqu'à ce qu'il soit forcé à décrire une ligne courbe et fermée.

Lorsqu'au contraire un univers se décompose, soit que la force attractive, devenue trop forte, ait consommé les planètes qui tenaient quelque soleil en équilibre, soit par quelqu'autre accident, l'équilibre une fois rompu, le Soleil reprend le mouvement rectiligne, et devient comète pour d'autres univers, aussi bien que les planètes.

avec lesquelles il cesse d'être en équilibre, et qu'il n'attire plus à sa suite.

Ces révolutions ne peuvent jamais être subites pour des êtres dont la vie est aussi bornée que la nôtre.

C'est peut-être à des révolutions semblables qu'est due l'apparition de ces belles étoiles, véritables soleils, qui se montrent quelquefois et qu'on ne revoit plus. Il en parut une du temps d'*Hipparque*, et une autre du temps de *Tycho-Brahé*. Elles n'étaient point du nombre des étoiles qu'on appelle *changeantes*, parce qu'on les revoit à divers intervalles ; elles en différaient beaucoup. C'était des soleils trop éloignés pour qu'on en pût suivre la route, et discerner s'ils décrivaient un cercle, une hyperbole ou une ligne droite.

Ce voyage que je viens de faire à travers de l'espace parmi ces mille millions de mondes, de systèmes solaires, d'univers et d'amas de matières non encore organisées, je l'appelle hypothèse, et je me garde bien de l'ériger en système. Content d'offrir quelques sujets de méditation à des têtes plus pensantes que la mienne, je ne veux rien prouver, ni rien affirmer.

Je ne sais rien, si ce n'est que toutes les particules de la matière sont en mouvement, et qu'elles éprouvent des vicissitudes continuelles. J'ignore si la matière est éternelle, quoiqu'il me paraisse impossible qu'elle s'anéantisse.

J'ai vu beaucoup d'hommes qui s'étaient persuadé que le monde ne finirait jamais, parce qu'ils auraient bien voulu ne point mourir ; mais je n'ai jamais lu ni entendu un argument qui pût, je ne dis pas démontrer,

mais faire augurer que chaque globe puisse toujours subsister.

Tous les systèmes, toutes les connaissances géométriques, astronomiques, géographiques, historiques, ne servent qu'à prouver que chaque univers peut finir de plusieurs manières, soit par divers accidens, soit en quelque sorte de vieillesse, par la déformation que le temps amène en lui, comme dans tous les autres êtres qu'il contient. L'éternité de la matière, son indestructibilité, son mouvement perpétuel, sa tendance à s'agglomérer, ne prouvent que la perpétuité de son existence, et la nécessité qu'elle a de changer ses formes; or les changer, c'est détruire.

Les Géomètres français ont démontré par des calculs admirables que les accélérations qu'on trouvait dans le moyen mouvement de la Lune et de quelques planètes, tenaient à des révolutions périodiques, qu'au bout d'un certain laps de temps tout revenait à sa place, que le système solaire pouvait être éternel. Je souhaite que cette éternité soit démontrée; mais ils n'ont calculé ni les comètes, ni les autres astres.

Pour moi, je dirai toujours avec *Montagne* : que sais-je? et je répéterai souvent cette réponse que fit un jour d'*Alembert* à mes questions : Avant tout, dites-moi pourquoi il y a quelque chose?

VI.

Pourquoi le monde étant si ancien, les monumens des arts sont-ils si nouveaux?

On a beaucoup cherché comment le monde a commencé. Il n'y a guère d'habitué de paroisse, de Lama, de Bonze, de Talapoin qui ne le sache; mais il n'y a aucun philosophe qui ne l'ignore.

Plusieurs, dans le désespoir de concevoir la création, ont cru le monde éternel.

Cependant les peuples sont si jeunes, les arts sont si nouveaux, que leur âge ne s'accorde guère avec l'éternité de l'espèce humaine.

Voltaire observe que, parmi les monumens d'une haute antiquité, il n'en reste que trois de bien avérés.

Premièrement, les marbres de Paros, sur lesquels on a gravé la chronique de *Cécrops*. Cette chronique ne remonte qu'à 1582 ans avant l'ère chrétienne.

Secondement, l'éclipse centrale du Soleil, calculée à la Chine 2255 ans avant cette ère.

Troisièmement, la suite d'observations astronomiques faites à Babylone avant la conquête d'*Alexandre-le-Grand*, et qui ne remonte qu'à 2234 ans avant *Jésus-Christ*.

L'auteur de l'éloquente histoire de l'Astronomie, l'infortuné *Bailly*, en supputant l'antiquité des Indiens, et en rejetant tout ce que leur histoire a de fabuleux, estime qu'on ne peut leur contester douze mille ans

d'existence politique, qu'on en retrouve des traces assez visibles pour qu'on n'en puisse douter.

Hérodote, qui vivait il y a deux mille deux cents ans, rapporte que plusieurs pyramides étaient si anciennes que les prêtres de l'Égypte ne savaient plus dans quel temps elles avaient été construites.

Les sculptures des îles de Salcette et d'Eléphanta, dans les Indes, sont peut-être plus anciennes encore. Les Brames ignorent aussi dans quel temps un aussi grand ouvrage a été fait.

Cet oubli ne suppose pas que ces pyramides et ces sculptures remontent à plus de douze mille ans.

Si, dans l'Inde, dont le climat est le plus favorable à l'espèce humaine, les hommes ne se sont rassemblés en corps de peuples que depuis douze ou quatorze mille ans, le monde est donc bien nouveau.

L'histoire proprement dite ne peut pas remonter plus haut.

Si nous cherchons des époques plus reculées, nous sommes obligés de recourir à l'étude de la physique.

On trouve, en creusant au pied des volcans, des couches de lave interposées les unes sur les autres, et séparées par des couches de terre végétale.

Ce sont les premières pages de l'histoire physique du globe; elles attestent que les premières éruptions de ces volcans remontent à plusieurs centaines de milliards d'années.

Ces volcans ne sont regardés que comme des montagnes de formation nouvelle, beaucoup postérieures à d'autres montagnes moins anciennes elles-mêmes que

celles qu'on appelle *primitives*, parce qu'elles ne semblent pas avoir été formées par la mer, et qu'elles ne sont pas incrustées de ses dépouilles.

L'antiquité du monde est donc démontrée incontestablement par des preuves physiques, et la nouveauté de la corporation des peuples par les monumens historiques; cependant le genre humain et le globe doivent être de même date.

Il est vrai qu'il y a encore des hordes sauvages en Asie, en Afrique, en Amérique, et des peuplades de Lapons en Europe, qui, privées d'arts, de sciences, de monumens, n'ont pas même conçu la pensée de transmettre à la postérité la connaissance de ce qui se passe dans leur pays. Ces hommes ne sont pourtant pas des bêtes brutes. Les tentes, les chariots des uns, les huttes et les tanières des autres, sont peut-être plus antiques que les villes des Indes.

Dans les climats défavorables, l'espèce humaine peut subsiter sans perfectionner son instinct. Là, tous les siècles sont égaux.

Mais il est difficile de croire que, dans des climats heureux, le genre humain n'ait montré son intelligence que depuis douze mille ans.

Bailly, avec son étonnante sagacité, a trouvé quelques preuves de l'existence d'une grande nation civilisée qui a dû habiter entre l'Inde, la Perse et la Chine, avant les douze mille ans qu'il accorde aux Indiens.

Aucune grande nation connue n'a été entièrement détruite par la peste ou par la famine. Ces deux fléaux n'attaquent que les individus, et laissent intacts les

monumens. Mais plusieurs nations célèbres ont été effacées entièrement de la surface du globe par la guerre. Après les premières fureurs du carnage, les conquérans brûlent ou rasent quelquefois les cités, transportent leurs habitans, les dépouillent de leurs propriétés, les livrent à l'esclavage, et leur enlèvent jusqu'à leur nom et à leur idiome : les Guèbres, les Juifs, les Carthaginois en sont la preuve; mais cependant il subsiste toujours quelques ruines, quelques débris, quelque mémoire des nations détruites.

Or il ne nous reste aucune espèce de médaille, aucun monument métallique qui ait appartenu à un peuple que nous ne connaissions pas.

Les monumens de la nature, en attestant l'antiquité de la *Terre*, attestent aussi qu'il s'est fait de grands changemens à la surface du globe, et jusqu'à une profondeur beaucoup plus grande que celle où l'homme peut pénétrer.

Les monumens de l'art, en attestant la nouveauté des travaux de l'homme, ne démontrent-ils pas aussi que ces changemens sont arrivés? ne confirment-ils pas l'opinion des Physiciens qui pensent que le globe porte les marques d'une inondation totale qui aurait été précédée d'une conflagration générale?

Les anciens nous ont parlé d'un déluge universel, et d'une incandescence non moins universelle.

Les Indiens croient que le globe se renouvelle à des époques périodiques.

Les Physiciens modernes disputent pour savoir si la *Terre* se refroidit ou si elle s'échauffe de plus en plus :

opinions si contradictoires qu'il est étonnant qu'elles partagent des hommes véritablement instruits.

Ces opinions opposées ont sans doute quelque fondement ; elles peuvent n'être pas aussi contradictoires qu'elles le paraissent : les opinions des Indiens, celles des Anciens ne sont peut-être pas de vaines fables ; l'histoire et la physique ne doivent pas être en contradiction. Voyons si quelque hypothèse ne pourrait pas concilier toutes ces contrariétés.

Tandis que les glaces augmentent aux Pôles, et que les neiges s'accumulent sur les hautes montagnes, que le froid y dessèche tout ce qui y existe, et y rend plus combustibles tous les êtres, au pied des glaciers, et dans les Zones tempérées, et dans la Torride, les dépouilles des animaux de toute espèce augmentent les matières phosphoriques ; la transsudation et la putréfaction des poissons rend de jour en jour la mer plus huileuse et plus bitumineuse, tandis que le volume d'eau y diminue sans cesse, et se change en matière calcaire, en se filtrant au travers des pores de tous les animaux à coquilles ; et en matière plus ou moins inflammable, en se filtrant au travers des végétaux.

Ainsi les matières combustibles augmentent, les eaux diminuent, et l'Océan paraît tendre à devenir un lac immense d'huile bitumineuse.

Des Physiciens se sont persuadé qu'un jour, dans quelques milliards de siècles, le feu y prendrait, comme il a pris dans plusieurs mines de charbon de terre qu'on n'a pu éteindre, et que cet incendie embraserait tout le globe ; qu'alors tous les monumens humains seraient

détruits ; que plusieurs espèces animales et peut-être toutes périraient ; que toutes les glaces des pôles et toutes les neiges des montagnes, changées en vapeurs, se mêleraient à celles de l'atmosphère pour la réduire elle-même en vapeur et en pluie, et que le feu ne reprendrait son équilibre qu'après avoir dévoré toutes les matières combustibles, et rendu à l'eau tout ce qui lui avait été enlevé par les végétaux, les animaux, les résidus phosphoriques, les soufres, les huiles, les bitumes, toutes les espèces d'êtres dans la composition desquelles elle entre en grande partie, et dont l'existence ou les débris avaient augmenté la masse terrestre et même la masse aérienne.

De telle sorte qu'après cette conflagration, le globe ou le noyau du globe serait plus petit, et la masse des eaux plus grande ; un océan sans rives le couvrirait tout entier, à l'exception des hautes montagnes, des montagnes primitives ; et l'air proprement dit, l'atmosphère, serait beaucoup moins étendu, la plus grande partie étant redevenue à l'état naturel de l'eau.

Il y aurait alors deux atmosphères l'une sur l'autre ; l'eau qui envelopperait le noyau du globe, et l'air qui envelopperait l'eau.

Alors le peu de végétaux et d'animaux qui auraient été préservés de la destruction recommenceraient à se nourrir et à peupler aux dépens de l'eau, et recommenceraient aussi à former une nouvelle période.

Par ces alternatives, le monde pourrait être très-ancien, et les monumens des arts et de l'histoire très-modernes.

Pour de telles alternatives, il n'est pas nécessaire que la quantité du feu augmente sur le globe ; il s'agit seulement qu'il soit mis en activé par l'air : or, dans l'hypothèse de ces alternatives, l'activité du feu, d'abord enchaînée par une masse d'eau qui couvre tout le globe, et recevant peu de mouvement par l'air dont la quantité est peu considérable, devient plus vive à mesure que l'eau diminue en se changeant en végétaux, en substances animales, en coquillages, en glace, en neige, en vapeurs, en air, en résidus phosphoriques, terrestres, bitumineux, et en matières plus ou moins inflammables, c'est-à-dire en matières d'où le feu est toujours prêt à s'échapper en les consumant ; en telle sorte qu'il vient un moment où l'activité du feu reprend toute son énergie, et, par une conflagration générale, restitue à l'eau tout ce qu'elle avait prêté à la nature pour en former, par d'étonnantes métamorphoses, d'autres êtres, où elle entrait comme partie constituante.

Ainsi le feu rendrait à l'eau sa forme primitive, s'enchaînerait lui-même de nouveau, et ne se manifesterait plus qu'en rendant fluide la masse des eaux, qui, sans lui, serait un corps solide, une masse inerte de glace.

Ces alternatives pourraient exister, et le globe être éternel.

Pour qu'un globe périsse, c'est-à-dire, pour que les élémens dont il est composé se dissolvent et se séparent, il faut qu'il lui arrive un accident qui lui vienne d'une cause extérieure ; du moins nous n'en connaissons aucune intérieure qui soit capable de le décomposer : l'attraction en retiendrait toujours les molécules unies.

Une comète qui heurterait la *Terre*, n'en séparerait pas les élémens. Il se pourrait que l'attraction unît les deux globes et n'en fît qu'un seul ; il se pourrait que leur choc en approchât ou en éloignât la masse du Soleil, mais il n'anéantirait ni l'un ni l'autre de ces globes.

Il faudrait donc, pour qu'un globe périt, que l'attraction, agissant perpétuellement, en détruisît la force centrifuge, et l'attirât peu à peu jusque dans le Soleil. C'est là seulement qu'il pourrait se décomposer, et de là seulement que les élémens dont il est formé, atténués et rendus impalpables, pourraient s'échapper en atomes, en globules de lumière, et retourner se perdre dans le grand abyme du néant dont l'Univers est entouré, et où ses élémens pourraient servir à former d'autres globes.

Ce serait encore une autre sorte d'alternative que le genre humain ne pourra jamais connaître, à moins qu'il ne voie la planète de *Mercure* s'engloutir dans le Soleil.

Si cet événement arrivait jamais, la destinée de la *Terre* serait connue ; mais il n'est guère vraisemblable qu'aucun peuple cultive jamais les arts et les sciences assez long-temps pour qu'il voie un tel phénomène.

VII.

De Dieu.

Je n'ai pas parlé de Dieu dans cette espèce de cosmogonie ; non que je nie son existence et sa toute-puissance, elle éclate de toutes parts.

Je n'en ai point parlé, parce que le nom de Dieu est trop saint pour être mêlé dans les vaines recherches des savans.

Faire intervenir son nom dans leurs disputes, c'est le prendre en vain ; c'est le profaner; c'est, en quelque sorte, le blasphémer.

J'ai considéré en outre que le nom de Dieu exclut toute science.

Dès qu'on se représente l'Univers créé par la parole de Dieu comme un palais magique par celle d'un Nécroman, il n'y a plus de recherches à faire.

Sans doute la matière tient de la volonté de Dieu les propriétés qu'elle a et les lois qu'elle suit ; c'est ce qui me fait penser que peut-être, dans un autre Univers, la matière est assujétie à des lois différentes.

Cette diversité de lois, si elle existait, si on pouvait en avoir la conviction, serait la preuve la plus démonstrative de l'existence de Dieu.

Mais puisque la matière est assujétie à des lois, il s'agit, pour le Physicien, le Chimiste, l'Astronome, le Cosmographe et celui qui ose s'élever jusqu'à la cosmogonie, de découvrir les lois que suit la matière dans toutes les différentes formes qu'elle prend, depuis les plus impalpables des globules perdus dans l'espace, jusqu'à ces globes enflammés autour desquels tournent les planètes et les comètes.

C'est au Théologien seul qu'il appartient de rechercher comment et dans quel temps Dieu a donné à la matière les lois immuables dont rien ne peut la faire dévier.

C'est à lui à nous apprendre comment il s'y peut pren-

dre pour faire de telles recherches ; c'est à lui à nous convaincre, en n'avançant rien qui soit contraire à ces lois générales émanées de Dieu même.

C'est à lui à nous dire enfin comment il sait ce qu'il nous dit.

Quant au Politique, il n'est pas douteux qu'il ne doive dire avec *Voltaire* :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Rien ne donne plus de gravité au Gouvernement, plus de conscience aux gouvernans, plus de confiance aux gouvernés, que l'opinion avouée d'un Dieu qui surveille tout.

Rien ne contient plus la première effervescence de la jeunesse, la faiblesse des femmes, l'ignorance virulente de la populace, que l'idée inculquée, dès le berceau, d'un Dieu qui voit tout.

Rien ne porte plus à respecter l'autorité paternelle que la croyance d'un Dieu créateur du genre humain ; et l'autorité paternelle, dit *Montesquieu*, est celle qui préserve le plus les tribunaux d'avoir à juger une foule de crimes.

Pour que la religion ne soit ni inquisitoriale ni rebelle à la loi civile, il faut établir la liberté de conscience. Les Philosophes ont dit : *Multipliez les autels* ; ce sont les Antiphilosophes qui ont dit : *Abattez les temples*.

Il n'y a point d'homme qui n'éprouve le besoin d'adorer un Etre tout-puissant et tout bon, en contemplant le ciel et la terre. Ce mouvement de piété n'est jamais arrêté que par la vue des crimes qui désolent la malheu-

reuse race humaine, sur-tout par la vue des crimes qui se commettent au nom de Dieu.

L'horreur qu'inspire cet amas d'iniquités est si forte chez quelques hommes, qu'elle les rend Athées.

Je n'ai jamais connu d'autre cause d'athéisme. Tous ceux que j'ai vus embrasser cette opinion désespérante, ne s'y étaient déterminés que dans la crainte de faire Dieu l'auteur du crime, le protecteur des pervers, et le persécuteur des gens de bien. Ils aimaient mieux nier son existence : leur athéisme était un sentiment de respect pour lui, et d'amour pour la vertu.

Admettre ou rejeter l'idée d'un Dieu est pour notre ame la détermination la plus importante de toutes, et l'on ne se décide cependant à cet égard que, comme dans toutes les affaires de parti, par sentiment, et nullement par la conviction que la cause qu'on embrasse soit la meilleure. On devient fanatique, parce qu'on n'est pas persuadé.

Il n'y a ni diversité d'opinion ni fanatisme en arithmétique et en géométrie, les deux seules choses où les hommes puissent trouver l'évidence, et dont par conséquent ils puissent être convaincus.

Quant à moi, je pense que si la matière était mue de manière que les formes en changeassent perpétuellement, à peu près comme celles d'un corps en incandescence ; si ces changemens instantanés ou successifs ne produisaient que des tourbillons et des tempêtes ; s'il n'en résultait rien d'organisé, de durable, d'intelligent ; s'il n'en provenait aucun être sensible et destiné à se reproduire par l'inconcevable union des sentimens moraux

et des sensations physiques, je pourrais croire que la matière se meut aveuglément, et, en quelque sorte, au hasard.

Mais puisque la nature produit des êtres organisés et végétans, d'autres sensibles et intelligens, je présume qu'elle est mue par un moteur capable de la modifier, par un moteur puissant, sensible, intelligent, et qui, n'ayant pu commencer, ne doit point finir.

Il résulte, sans doute, de cette opinion plusieurs questions que toute la sagacité humaine ne peut résoudre: ces questions sont pourtant moins nombreuses que celles qui naissent de l'opinion contraire.

Or, tout esprit sensé doit être assez ferme pour demeurer dans le doute au sujet de toute question insoluble: se décider, c'est faiblesse.

FIN.

TABLE

DES CHANTS

Contenus dans le tome troisième.

CHANT XXXII. *Bourbon de Vendôme et Maltide tombent dans les filets de l'Illusion. Bourbon combat contre le plus abominable des monstres. Il rend la raison à tous les enchantés, etc.* page 1

CHANT XXXIII. *Bataille au pied du Vésuve. Bravoure et défaite de Maltide. Urbin est fait prisonnier. Éruption du Volcan.* 26

CHANT XXXIV. *Alphonse abdique la couronne. Punition de Bournarès. Dialogue de Congobare et d'Alphonse.* 51

CHANT XXXV. *Nouveaux efforts des Saints contre l'Amour. Horrible invention. Grande désolation dans le camp des Français. Ce qu'on tente pour s'en délivrer.* 67

CHANT XXXVI. *Étaïre est enlevée au Ciel, et se trouve en Enfer. Mort de Zizim.* 91

CHANT XXXVII. *Sainte Magdelaine conduit sa fille en Paradis, et consulte sa famille sur ses malheurs. Étrange et terrible invasion.* 115

CHANT XXXVIII. *Temple du Destin. Oracle. Délivrance des Dames.* 158

CHANT XXXIX. *Assaut. Charles huit pénètre dans Naples. Péril de Palvoisin. Grand exploit de l'Amazone.* 213

CHANT XL. *Paix sur la terre et dans les cieux. Mort de Marus. Charles juge une grande querelle. Le Saint-Esprit dispense ses graces.* 230

Avertissement. 257

De l'astronomie. 261

Hypothèses sur la construction de l'Univers. 273

Fin de la table du troisième et dernier volume.

b60712

Digitized by Google

Digitized by Google